

BIBLIOTHEQUE
AMUSANTE.

LXXXI

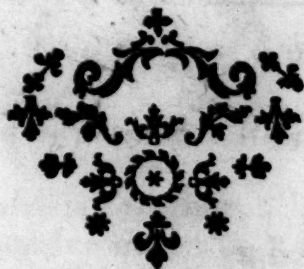
BIBLIOTHEQUE

AMUSANT

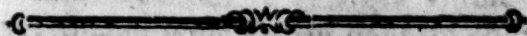


ROMAN
COMIQUE,
Par M. SCARRON.
NOUVELLE ÉDITION.

TROISIEME PARTIE.



A LONDRES.



M. DCC. LXXXI.

ROMAN
COMITATUS
PAR M. SCARRON.
NOUVELLE ÉDITION.

BRITISH
MUSEUM
TROISIÈME PARTIE



A LONDRES.



M. DCC. LXXXI.



ROMAN COMIQUE.



TROISIEME PARTIE.



CHAPITRE XXXVIII.

Effronterie du sieur de la Rappiniere.

LE Conseiller de Rennes achevoit de lire sa nouvelle, quand la Rappiniere arriva dans l'hôtellerie. Il entra en étourdi dans la chambre où on lui avoit dit qu'étoit M. de la Garouffiere : mais son visage épanoui se changea visiblement, quand il vit Destin dans un coin

Part. III.

A

de la chambre, & son valet, qui étoit aussi défait & effrayé qu'un criminel que l'on juge. La Garouffiere ferma la porte de la chambre par dedans; & ensuite demanda au brave la Rappiniere, s'il ne devinoit pas bien pourquoi il l'avoit envoyé querir. N'est-ce pas à cause d'une Comédienne dont j'ai voulu avoir ma part, répondit en riant le scélérat? Comment votre part, lui dit la Garouffiere, prenant un visage sérieux? Sont-ce là les discours d'un Juge comme vous êtes, & avez-vous jamais fait pendre un si méchant homme que vous? La Rappiniere continua de tourner la chose en raillerie, & de la vouloir faire passer pour un tour de bon compagnon; mais le Sénateur le prit toujours d'un ton si sévère, qu'enfin il avoua son mauvais dessein, & en fit de mauvaises excuses à Destin, qui avoit eu besoin de toute sa sagesse pour ne se pas faire raison d'un homme qui avoit voulu l'offenser si cruellement, après lui être obligé de la vie; comme on l'a pu voir

au commencement de ces aventures comiques. Mais il avoit encore à démêler avec cet inique Prévôt une autre affaire qui lui étoit de grande importance, & qu'il avoit communiquée à M. de la Garouffiere, qui lui avoit promis de lui faire rendre raison de ce méchant homme. Quelque peine que j'aie prise à bien étudier la Rappiniere, je n'ai jamais pu découvrir s'il étoit moins méchant envers Dieu qu'envers les hommes, & moins injuste envers son prochain que vicieux en sa personne. Je fais seulement avec certitude, que jamais homme n'a eu tant de vices ensemble, & dans un degré plus éminent. Il avoua qu'il avoit eu envie d'enlever Mademoiselle de l'Etoile, aussi hardiment que s'il se fût vanté d'une bonne action; & il dit effrontément au Conseiller & au Comédien, que jamais il n'avoit moins douté du succès d'une pareille entreprise; car, continua-t-il, en se tournant vers Destin, j'avois gagné votre valet; votre sœur avoit donné dans le par-

neau, & pensant vous venir trouver où je lui avois fait dire que vous étiez blessé, elle n'étoit pas à deux lieues de la maison où je l'attendois, quand je ne fais qui diable l'a ôtée à ce grand sot qui me l'emmenoit, & qui m'a perdu un cheval après s'être bien fait battre. Destin pâlissoit de colere, & quelquefois aussi rougissoit de honte de voir de quel front ce scélérat osoit lui parler à lui-même de l'offense qu'il lui avoit voulu faire, comme s'il lui eût conté une chose indifférente. La Garouffiere s'en scandalisoit aussi, & n'avoit pas une moindre indignation contre un si dangereux homme. Je ne fais pas, lui dit-il, comment vous osez nous apprendre si franchement les circonstances d'une mauvaise action, pour laquelle M. Destin vous auroit donné cent coups, si je ne l'en eusse empêché : mais je vous avertis qu'il pourra bien le faire encore, si vous ne lui restituez une boîte de diamans que vous lui avez autrefois volée dans Paris, dans le temps que

vous y tiriez la laine. Doguin, votre complice alors, & depuis votre valet, lui a avoué en mourant que vous l'aviez encore; & moi je vous déclare que si vous faites la moindre difficulté de la rendre, vous m'avez pour aussi dangereux ennemi, que je vous ai été utile protecteur. La Rappiniere fut foudroyé de ce discours, à quoi il ne s'attendoit pas. Son audace à nier absolument une méchanceté qu'il avoit faite, lui manqua au besoin. Il avoua en bégayant, comme un homme qui se trouble, qu'il avoit cette boëte au Mans, & promit de la rendre avec des sermens exécrables qu'on ne lui demandoit pas, tant on faisoit peu de cas de tous ceux qu'il eût pu faire. Ce fut peut-être là une des plus ingénues actions qu'il fit de sa vie, & encore n'étoit-elle pas nette; car il est bien vrai qu'il rendit la boëte, comme il l'avoit promis: mais il n'étoit pas vrai qu'elle fût au Mans, puisqu'il l'avoit sur lui actuellement, à dessein d'en faire présent à Mademoiselle de l'Etoile, en

cas qu'elle n'eût pas voulu se donner à lui pour peu de chose. C'est ce qu'il confessa en particulier à M. de la Garouffiere, dont il voulut par là regagner les bonnes graces, lui mettant entre les mains cette boëte de portrait, pour en disposer comme il lui plairoit. Elle étoit composée de cinq diamans d'un prix considérable. Le pere de Mademoiselle de l'Etoile y étoit peint en émail ; & le visage de cette belle fille avoit tant de rapport à ce portrait , que cela seul pouvoit suffire pour la faire reconnoître à son pere. Destin ne savoit comment remercier assez M. de la Garouffiere, quand il lui donna la boëte de diamans. Il se voyoit exempté par là d'avoir à se la faire rendre par force de la Rappiniere, qui ne savoit rien moins que restituer, & qui eût pu se prévaloir contre un pauvre Comédien de sa charge de Prévôt, qui est un dangereux bâton entre les mains d'un méchant homme. Quand on eut ôté cette boëte à Destin, il en eut un déplaisir très-grand, qui

s'augmenta encore par celui qu'en eut la mere de la l'Etoile qui gardoit chèrement ce bijou, comme un gage de l'amitié de son mari. On peut donc aisément se figurer qu'il eut une extrême joie de l'avoir recouvrée. Il alla en faire part à la l'Etoile qu'il trouva chez la sœur du Curé du bourg, en la compagnie d'Angélique & de Léandre. Ils délibérèrent ensemble de leur retour au Mans, qui fut résolu pour le lendemain. M. de la Garouffiere leur offrit un carrosse, qu'ils ne voulurent pas prendre. Les Comédiens & les Comédiennes souperent avec M. de la Garouffiere & sa compagnie. On se coucha de bonne heure dans l'hôtellerie, & dès la pointe du jour Destin & Léandre, chacun sa maîtresse en croupe, prirent le chemin du Mans, où Ragotin, la Rancune & l'Olive étoient déjà retournés. M. de la Garouffiere fit cent offres de services à Destin. Pour la Bouvillon, elle fit la malade plus qu'elle ne l'étoit, afin de ne pas recevoir l'adieu du Comédien, dont elle n'étoit pas satisfaite.

CHAPITRE XXXIX.

Disgrace de Ragotin.

LES deux Comédiens qui retournerent au Mans avec Ragotin, furent détournés du droit chemin par le petit homme, qui voulut les traiter dans une petite maison de campagne, qui étoit proportionnée à sa petitesse. Quoiqu'un fidele & exact Historien soit obligé à particulariser les accidens importans de son histoire, & les lieux où ils se sont passés, je ne vous dirai pas au juste en quel endroit de notre hémisphere étoit la maisonnette où Ragotin mena ses confreres futurs, que j'appelle ainsi, parce qu'il n'étoit pas encore reçu dans l'ordre vagabond des Comédiens de campagne. Je vous dirai donc seulement que la maison étoit en-deçà du Gange, & n'étoit pas loin de Sillé-le-Guillaume. Quand il y arriva, il la trouva occupée par une

compagnie de Bohémiens, qui au grand déplaisir de son fermier, s'y étoient arrêtés, sous prétexte que la femme du Capitaine avoit été pressée d'accoucher, ou plutôt par la facilité que ces voleurs espérèrent de trouver à manger impunément des volailles d'une métairie écartée du grand chemin. D'abord Ragotin se fâcha en petit homme fort en colere, menaça les Bohémiens du Prévôt du Mans dont il se dit allié, à cause qu'il avoit épousé une Portail, & là-dessus il fit un long discours, pour apprendre aux auditeurs de quelle façon les Portail étoient parens des Ragotins, sans que son long discours apportât aucun tempérément à sa colere immodérée, & l'empêchât de jurer scandaleusement. Il les menaça aussi du Lieutenant de Prévôt de la Rappiniere au nom duquel tout genou fléchissoit; mais le Capitaine Bohême le fit enrager à force de lui parler civilement, & fut assez effronté pour le louer de sa bonne mine, qui sentoit son homme de qualité, & qui ne le faisoit

pas peu repentir d'être entré par ignorance dans son château; (c'est ainsi que le scélérat appelloit la maisonnette, qui n'étoit fermée que de haies.) Il ajouta encore que la Dame en mal d'enfant seroit bien-tôt délivrée du sien, & que la petite troupe délogeroit, après avoir payé à son fermier ce qu'il leur avoit fourni pour eux & pour leurs bêtes. Ragotin se mouroit de dépit, de ne pouvoir trouver à quereller avec un homme qui lui rioit au nez, & lui faisoit mille révérences; mais ce flegme du Bohémien alloit enfin échauffer la bile de Ragotin, quand la Rancune & le frere du Capitaine se reconnurent pour avoir été autrefois grands camarades; & cette reconnoissance fit grand bien à Ragotin, qui alloit sans doute s'engager dans une mauvaise affaire, pour l'avoir prise d'un ton trop haut. La Rancune le pria de s'appaiser, ce qu'il avoit grande envie de faire, & ce qu'il eût fait de lui-même, si son orgueil naturel eût pu y consentir. Dans ce même temps la Dame Bohé-

mienne accoucha d'un garçon. La joie en fut grande dans la petite troupe, & le Capitaine pria à souper les Comédiens & Ragotin, qui avoit déjà fait tuer des poulets pour en faire une fricassée. On se mit à table. Les Bohémiens avoient des perdrix & des lièvres, qu'ils avoient pris à la chasse, & deux poulets d'Inde, & autant de cochons de lait, qu'ils avoient volés. Ils avoient aussi un jambon & des langues de bœuf, & on entama un pâté de lièvre, dont la croûte même fut mangée par quatre ou cinq Bohémillons qui servirent à table. Ajoutez à cela la fricassée de six poulets de Ragotin, & vous avouerez que l'on n'y fit pas mauvaise chère. Les convives, outre les Comédiens, étoient au nombre de neuf, tous bons danseurs & encore meilleurs larrons. On commença les santés par celles du Roi & de Messieurs les Princes, & on but en général à celle de tous les bons Seigneurs qui recevoient dans leurs villages les petites Troupes. Le Capitaine pria les Comédiens de boire

à la mémoire du défunt Charles Dodo , oncle de la Dame accouchée , qui fut pendu pendant le siège de la Rochelle par la trahison du Capitaine la Grave. On fit de grandes imprécations contre ce Capitaine faux frere , & contre tous les Prévôts ; & on fit une grande dissipation du vin de Ragotin , dont la vertu fut telle , que la débauche fut sans noise , & que chacun des conviés , sans même en excepter le misantrope la Rancune , fit des protestations d'amitié à son voisin , le baïsa avec tendresse , & lui mouilla le visage de larmes. Ragotin fit tout-à-fait bien les honneurs de sa maison , & but comme une éponge. Après avoir bu toute la nuit , ils devoient vraisemblablement se coucher quand le soleil se leva : mais ce même vin , qui les avoit rendus si tranquilles buveurs , leur inspira à tous en même - temps un esprit de séparation , si j'ose ainsi dire. La Caravane fit ses paquets , non sans y comprendre quelques guenilles du fermier de Ragotin. Le joli Seigneur monta sur son mulet ,

mulet, & aussi sérieux qu'il avoit été emporté pendant le repas, prit le chemin du Mans, sans se mettre en peine si la Rancune & l'Olive le suivoient, & n'ayant d'attention qu'à sucer une pipe à tabac, qui étoit vuide il y avoit plus d'une heure. Il n'eut pas fait demi-lieue toujours suçant sa pipe vuide, qui ne lui rendoit aucune fumée, que celles du vin l'étourdirent tout-à-coup. Il tomba de son mulet, qui retourna avec beaucoup de prudence à la métairie d'où il étoit partie: & pour Ragotin, après quelques soulevemens de son estomac trop chargé, qui fit ensuite parfaitement son devoir, il s'endormit au milieu du chemin. Il n'y avoit pas long-temps qu'il dormoit ronflant comme une pédale d'orgue, quand un homme nud (comme on peint notre premier pere;) mais effroyablement barbu, sale & crasseux, s'approcha de lui, & se mit à le déshabiller. Cet homme sauvage fit de grands efforts pour ôter à Ragotin les bottes neuves que la Rancune s'étoit appropriées dans

une hôtellerie , en supposant que c'étoit les siennes , de la maniere que je vous l'ai compté en quelque endroit de cette véritable histoire ; & tous ses efforts , qui eussent éveillé Ragotin s'il n'eût pas été mort ivre , comme on dit , & qui l'eussent fait crier comme un homme que l'on tire à quatre chevaux , ne firent d'autre effet que de le traîner à écorche-cul la longueur de sept ou huit pas. Un couteau tomba de la poche du beau dormeur , ce vilain homme s'en saisit : & comme s'il eût voulu écorcher Ragotin , il lui fendit sur la peau sa chemise , ses bottes , & tout ce qu'il eut de la peine à lui ôter de dessus le corps ; & ayant fait un paquet de toutes les hardes de l'ivrogne dépouillé , l'emporta , fuyant comme un loup avec sa proie. Nous laisserons courir avec son butin cet homme , qui étoit le même fou qui avoit autrefois fait si grand'peur à Destin , quand il commença la quête de Made-moiselle Angélique ; & nous ne quitterons point Ragotin qui ne veille pas , &

qui a grand besoin d'être réveillé. Son corps nud exposé au soleil, fut bientôt couvert & piqué de mouches & de moucheron de différentes espèces, dont pourtant il ne fut point éveillé; mais il le fut quelque-temps après, par une troupe de paysans qui conduisoient une charrette. Le corps nud de Ragotin ne leur donna pas plutôt dans la vue, qu'ils s'écrierent: Le voilà; & s'approchant de lui avec le moins de bruit qu'ils purent, comme s'ils eussent eu peur de l'éveiller, ils s'assurèrent de ses pieds & de ses mains, qu'ils lierent avec de grosses cordes, & l'ayant ainsi garotté, le portaient dans leur charrette, qu'ils firent aussi-tôt partir avec autant de hâte qu'en a un galant qui enleve une maîtresse contre son gré & celui de ses parens. Ragotin étoit si ivre, que toutes les violences qu'on lui fit, ne purent l'éveiller, non plus que les rudes cahos de la charrette, que ces paysans faisoient aller fort vite, & avec tant de précipitation, qu'elle versa dans un mauvais pas plein

d'eau & de boue ; & Ragotin par conséquent versa aussi. La fraîcheur du lieu où il tomba , dont le fond avoit quelques pierres , ou quelque chose d'aussi dur , & le rude branle de sa chute l'éveillèrent. L'état surprenant où il se trouva , l'étonna furieusement. Il se voyoit liés pieds & mains , & tombé dans la boue ; il se sentoit la tête toute étourdie de son ivresse & de sa chute , & ne savoit que juger de trois ou quatre payfans qui le relevoient , & d'autant d'autres qui relevoient une charrette. Il étoit si effrayé de son aventure , que même il ne parla pas en si beau sujet , lui qui étoit grand parleur de son naturel ; & un moment après il n'eût pu parler à personne , quand il l'eût voulu ; car les payfans ayant tenu ensemble un conseil secret , délièrent le pauvre petit homme des pieds seulement au lieu de lui en dire la raison ou de lui en faire quelque civilité , observant entr'eux un grand silence , tournerent la charrette du côté qu'elle étoit venue , & s'en retournerent

avec autant de précipitation qu'ils en avoient eu à venir là. Le lecteur discret est peut-être en peine de savoir ce que les payfans vouloient à Ragotin, & pour-quoi ils ne lui firent rien. L'affaire est assurément difficile à deviner, & ne se peut savoir à moins que d'être révélée; & pour moi, quelque peine que j'y aie prise, & après y avoir employé tous mes amis, je ne l'ai sue depuis peu de temps que par hasard, & lorsque je l'espérois le moins, de la façon que je vais vous le dire. Un Prêtre du bas Maine, un peu fou, mélancolique, qu'un procès avoit fait venir à Paris, en attendant que son procès fût en état d'être jugé, voulut faire imprimer quelques pensées creuses qu'il avoit sur l'Apocalypse. Il étoit si fécond en chimères, & si amoureux des dernières productions de son esprit, qu'il en haïssoit les vieilles, & ainsi pensa faire enrager un Imprimeur, à qui il faisoit vingt fois refaire une même feuille. Il fut obligé par là d'en changer souvent; & enfin il s'étoit adressé à celui qui a im-

primé le présent Livre, chez qui il lut une fois quelques feuilles qui parloient de cette même aventure que je vous raconte. Ce bon Prêtre en avoit plus de connoissance que moi, ayant su des mêmes payfans qui enleverent Ragotin de la façon que je vous l'ai dit, le motif de leur entreprise que je n'avois pu savoir. Il connut donc d'abord où l'histoire étoit défectueuse; & en ayant donné connoissance à mon Imprimeur qui en fut fort étonné, (car il avoit cru comme beaucoup d'autres, que mon Roman étoit un Livre fait à plaisir;) il ne se fit pas beaucoup prier par l'Imprimeur pour me venir voir. J'appris alors du véritable Manceau, que les payfans qui lierent Ragotin endormi, étoient les proches parens du pauvre fou qui couroit les champs, que Destin avoit rencontré de nuit, & qui avoit dépouillé Ragotin en plein jour. Ils avoient fait dessein d'enfermer leur parent, avoient souvent essayé de le battre, & avoient souvent été bien battus par le fou, qui étoit un fort

& puissant homme. Quelques personnes du village, qui avoient vu de loin reluire au soleil le corps de Ragotin, le prirent pour le fou endormi ; n'ayant osé en approcher, de peur d'être battus, ils en avoient averti ces payfans, qui vinrent avec toutes les précautions que vous avez vues, prirent Ragotin sans le reconnoître, & l'ayant reconnu pour n'être pas celui qu'ils cherchoient, le laisserent les mains liées, afin qu'il ne put rien entreprendre contr'eux. Les mémoires que j'eus de ce Ptêtre, me donnerent beaucoup de joie, & j'avoue qu'il me rendit un grand service, mais je ne lui en rendis pas un petit, en lui conseillant en ami de ne pas faire imprimer son Livre plein de visions ridicules. Quelqu'un m'accusera peut-être d'avoir conté ici une particularité fort inutile : un autre louera beaucoup ma sincérité. Retournons à Ragotin, le corps crotté & meurtri, la bouche sèche, la tête pesante, & les mains liées derrière le dos. Il se leva le mieux qu'il put ; & ayant porté sa vue

de part & d'autre, le plus loin qu'elle put s'étendre, sans voir ni maisons ni hommes, il prit le premier chemin battu qu'il trouva, bandant tous les ressorts de son esprit, pour voir clair dans son aventure. Ayant les mains liées, il recevoit une furieuse incommodité de quelques mouches opiniâtres, qui s'attachoient par malheur aux parties de son corps où ses mains garottées ne pouvoient aller, & l'obligeoient quelquefois à se coucher par terre, pour s'en délivrer en les écrasant, ou en leur faisant quitter prise. Enfin, il attapa un chemin creux, revêtu de haies & plein d'eau, & ce chemin alloit au gué d'une petite riviere. Il s'en réjouit, faisant état de se laver le corps qu'il avoit plein de boue : mais en approchant du gué ; il vit un carrosse versé, d'où le cocher & un payfan tiroient, par les exhortations d'un vénérable homme d'Eglise, cinq ou six Religieuses fort mouillées. C'étoit la vieille Abbesse d'Estival, qui revenoit du Mans, où une affaire importante l'avoit fait aller, &

qui, par la faute de son cocher, avoit fait naufrage. L'Abbesse & les Religieuses tirées du carrosse, apperçurent de loin la figure nue de Ragotin qui venoit droit à elles, dont elles furent fort scandalisées, & encore plus qu'elles, le Pere Giffot, Directeur discret de l'Abbaye. Il fit tourner vîtement le dos aux bonnes meres, de peur d'irrégularité, & cria de toute sa force à Ragotin qu'il n'approchât pas de plus près. Ragotin poussa toujours en avant, & commença d'enfiler une longue planche, qui étoit là pour la commodité des gens de pied, & le Pere Giffot vint au-devant de lui, suivi du cocher & du payfan, & douta d'abord s'il devoit l'exorciser, tant il trouvoit sa figure diabolique. Enfin il lui demanda qui il étoit, d'où il venoit, pourquoi il étoit nud, pourquoi il avoit les mains liées; il lui fit toutes ces questions là avec beaucoup d'éloquence, ajoutant à ses paroles le ton de la voix & l'action des mains. Ragotin lui répondit incivilement, qu'en avez-vous affaire? Et vou-

lant passer outre sur la planche, il poussa si rudement le Révérend Pere Giflot, qu'il le fit cheoir dans l'eau. Le bon Prêtre entraîna avec lui le cocher, le cocher le payfan ; & Ragotin trouva leur maniere de tomber dans l'eau si divertissante, qu'il en éclata de rire. Il continua son chemin vers les Religieuses, qui, le voile baissé, lui tournerent le dos en haie, & ayant toutes le visage tourné vers la campagne. Ragotin eut beaucoup d'indifférence pour les visages des Religieuses, & passoit outre, pensant en être quitte ; ce que ne pensoit pas le Pere Giflot. Il suivit Ragotin, secondé du payfan & du cocher, qui, le plus en colere des trois, & déjà de mauvaise humeur, à cause que Madame l'Abbesse l'avoit grondé, se détacha du gros, joignit Ragotin, & à grands coups de fouet se vengea sur la peau d'autrui, de l'eau qui avoit mouillé la sienne. Ragotin n'attendit pas une seconde décharge ; il s'enfuit comme un chien qu'on fouette, & le cocher qui n'étoit pas satisfait d'un

seul coup de fouet, le fit hâter d'aller par plusieurs autres, qui tirèrent le sang de la peau du pauvre fugitif. Le Pere Giffot, quoiqu'essoufflé d'avoir couru, ne se laissoit pas de crier : Fouettez, fouettez, de toute sa force; & le cocher de route la sienne redoubloit ses coups sur Ragotin, & commençoit à s'y plaire, quand un moulin se présenta au pauvre homme comme un asyle. Il y courut, ayant toujours son bourreau à ses trousses, & trouvant la porte d'une basse-cour ouverte, y entra, & y fut reçu d'abord par un mâtin qui le prit aux fesses. Il en jeta des cris douloureux, & gagna un jardin ouvert avec tant de précipitation, qu'il renversa six ruches de mouches à miel, qui y étoient posées à l'entrée; ce fut là le comble de ses infortunes. Ces petits éléphants ailés, pourvus de proboscides, & armés d'aiguillons, s'acharnèrent sur ce petit corps nud, qui n'avoit point de main pour se défendre, & le blessèrent d'une horrible maniere. Il en cria si haut, que le chien qui le mor-

doit, s'enfuit de la peur qu'il en eut, ou plutôt des mouches. Le cocher impitoyable fit comme le chien ; & le Pere Giflot, à qui la colere avoit fait oublier pour un temps la charité, se repentoit d'avoir été trop vindicatif, & alla lui-même hâter le Meûnier & ses gens, qui, à son gré, venoient trop lentement au secours d'un homme qu'on assassinoit dans le jardin. Le Meûnier retira Ragotin d'entre les glaives pointus & venimeux de ces ennemis violens ; & quoiqu'il fût enragé de la chute de ses ruches, il ne laissa pas d'avoir pitié du misérable. Il lui demanda où diable il se venoit fourrer nud, & les mains liées entre des paniers à mouches. Mais quand Ragotin eût voulu lui répondre, il ne l'eût pu dans l'extrême douleur qu'il sentoit par tout son corps. Un petit ours nouveau né, qui n'a point encore été léché de sa mere, est plus formé en sa figure oursi-ne, que ne le fut Ragotin en sa figure humaine, après que les piqures des mouches l'eurent enflé depuis les pieds jusqu'à

jusqu'à la tête. La femme du Meûnier , pitoyable comme une femme , lui fit dresser un lit , & le fit coucher. Le Pere Giflot , le cocher , le paysan , retournerent à l'Abbesse d'Estival , & à ses Religieuses , qui se rembarquerent dans leur carrosse , & escortées du Révérend Pere Giflot monté sur une jument , continuerent leur chemin. Il se trouva que le moulin étoit à l'Elu de Rignon , ou à son gendre Bagottiere (je n'ai pas bien su lequel.) Ce du Rignon étoit parent de Ragotin , qui , s'étant fait connoître au Meûnier & à sa femme , en fut servi avec beaucoup de soin , & pansé heureusement jusqu'à son entiere convalescence par le Chirurgien d'un bourg voisin. Aussi-tôt qu'il put marcher , il retourna au Mans , où la joie de savoir que la Rancune & l'Olive avoient trouvé son mulot , & l'avoient ramené avec eux , lui fit oublier la chute , la charrette , & les coups de fouet du cocher , les morsures du chien , & les piquures des mouches.

CHAPITRE XL.

*Ce qui se passa entre le petit Ragotin &
le grand Baguenodiere.*

DESTIN & la l'Etoile , Léandre & Angélique , deux couples de beaux & parfaits amants arriverent dans la capitale du Maine , sans faire de mauvaise rencontre. Destin remit Angélique dans les bonnes graces de sa mere , à qui il fut si bien faire valoir le mérite , la condition & l'amour de Léandre , que la bonne la Caverne commença d'approuver la passion que ce jeune garçon & sa fille avoient l'un pour l'autre , autant qu'elle s'y étoit opposée. La pauvre Troupe n'avoit pas encore bien fait ses affaires dans la ville du Mans ; mais un homme de condition , qui aimoit fort la Comédie , suppléa à l'humeur chiche des Manceaux. Il avoit la plus grande partie de son bien dans le Maine , avoit

pris une maison dans le Mans , & y attiroit souvent des personnes de condition de ses amis , tant courtisans que provinciaux , & même quelques beaux esprits de Paris , entre lesquels il se trouvoit des Poètes du premier ordre ; enfin il étoit une espece de Mécénas moderne. Il aimoit passionnément la Comédie , & tous ceux qui s'en mêloient ; c'est ce qui attiroit tous les ans dans la capitale du Maine les meilleures troupes de Comédiens du royaume. Ce Seigneur que je vous dis arriva au Mans , dans le temps que nos pauvres Comédiens en vouloient sortir , mal satisfaits de l'auditoire Manceau. Il les pria de demeurer encore quinze jours pour l'amour de lui ; & pour les y obliger , il leur donna cent pistoles , & leur en promit autant quand ils s'en iroient. Il étoit bien aise de donner le divertissement de la Comédie à plusieurs personnes de qualité de l'un & de l'autre sexe , qui arriverent au Mans dans le même temps , & qui y devoient faire

quelque séjour à sa priere. Ce Seigneur , que j'appellerai le Marquis d'Orsé , étoit grand chasseur , & avoit fait venir au Mans son équipage de chasse , qui étoit un des plus beaux qui fût en France. Les landes & les forêts du Maine font un des plus agréables pays de chasse qui se puisse trouver dans tout le reste de la France , soit pour le cerf , soit pour le lievre. En ce temps-là la ville du Mans se trouva pleine de chasseurs , que le bruit de cette grande fête y attira , la plupart avec leurs femmes qui furent ravies de voir des Dames de la Cour , pour en pouvoir parler le reste de leurs jours auprès de leur feu. Ce n'est pas une petite ambition aux Provinciaux que de pouvoir dire quelquefois qu'ils ont vu en un tel lieu & en tel temps , des gens de la Cour , dont ils prononcent toujours le nom tout sec ; comme , par exemple : Je perdis mon argent contre Roquelaure ; Crequi a tant gagné ; Coaquin court le cerf en Touraine ; & si on leur laisse quelquefois entamer un

discours de politique ou de guerre , ils ne départent pas (si j'ose ainsi dire) jusqu'à ce qu'ils aient épuisé la matiere autant qu'ils en sont capables. Finissons la digression. Le Mans donc se trouva plein de noblesse grosse & menue. Les hôtelleries furent pleines d'hôtes , & la plupart des gros bourgeois, qui logerent des personnes de qualité ou des nobles campagnards de leurs amis , salirent en peu de temps tous leurs draps fins & leur linge damassé. Les Comédiens ouvrirent leur théâtre , en humeur de bien faire , comme des Comédiens payés par avance. Le Bourgeois du Mans se rechauffa pour la Comédie. Les Dames de la ville & de la province étoient ravies d'y voir tous les jours des Dames de la Cour , de qui elles apprirent à se bien habiller , au moins mieux qu'elles ne faisoient , au grand profit de leurs Tailleurs , à qui elles donnerent à réformer quantité de vieilles robes. Le bal se donnoit tous les soirs , où de très-méchans Danseurs danserent de très-mauvaises courantes ,

& où plusieurs jeunes gens de la ville dansèrent en bas de drap de Hollande ou d'Usséau , & en souliers cirés. Nos Comédiens furent souvent appelés pour jouer en visite. La l'Etoile & Angélique donnerent de l'amour aux Cavaliers , & de l'envie aux Dames. Inézilla , qui dansa sa sarabande à la priere des Comédiens , se fit admirer ; Roquebrune en pensa mourir de réplétion d'amour , tant le sien augmenta tout-à-coup ; Ragotin avoua à la Rancune que s'il différoit plus long-temps à le mettre bien dans l'esprit de la l'Etoile , la France alloit être sans Ragotin. La Rancune lui donna de bonnes espérances ; & pour lui témoigner l'estime particuliere qu'il faisoit de lui , le pria de lui prêter pour vingt-cinq ou trente francs de monnoie. Ragotin pâlit à cette priere incivile , se repentit de ce qu'il venoit de lui dire , & renonça presque à son amour. Mais enfin enrageant tout vif , il fit la somme en toutes sortes d'especes , qu'il tira de différens bourçons ,

& la donna fort tristement à la Rancune, qui lui promet que dès le jour d'après il entendroit parler de lui. Ce jour-là on joua le *Dom Japhet*, ouvrage de théâtre aussi enjoué, que celui qui l'a fait a sujet de l'être peu. L'auditoire fut nombreux, la piece fut bien représentée, & tout le monde fut satisfait, à la réserve du désastreux Ragotin. Il vint tard à la Comédie; & pour la punition de ses péchés, il se plaça derriere un Gentilhomme provincial, homme à large échine, & couvert d'une grosse casaque, qui grossissoit beaucoup sa figure. Il étoit d'une taille si haute au-dessus des plus grandes, que quoiqu'il fût assis, Ragotin qui n'étoit séparé de lui que d'un rang de sieges, crut qu'il étoit debout, & lui cria incessamment qu'il s'assît comme les autres, ne pouvant croire qu'un homme assis ne dût pas avoir la tête au niveau de toutes celles de la compagnie. Ce Gentilhomme, qui se nommoit la Baguenodiere, ignora long-temps que Ragotin parlât à lui.

Enfin Ragotin l'appella Monsieur à la plume verte ; & comme véritablement il en avoit une bien touffue , bien saine & peu fine , il tourna la tête , & vit le petit impatient , qui lui dit assez rudement qu'il s'assît. La Baguenodiere en fut si peu ému , qu'il se tourna vers le théâtre , comme si de rien n'eût été. Ragotin lui cria une seconde fois de s'asseoir. Il retourna encore la tête vers lui , le regarda , & se tourna vers le théâtre. Ragotin recria ; la Baguenodiere tourna la tête pour la troisième fois , pour la troisième fois regarda son homme , & pour la troisième fois se tourna vers le théâtre. Tant que dura la Comédie , Ragotin lui cria de même force qu'il s'assît ; & la Baguenodiere le regarda toujours d'un même flegme , capable de faire enrager tout le genre humain. On eût pu comparer la Baguenodiere à un grand dogue , & Ragotin à un roquet qui aboie après lui , sans que le dogue en fassé autre chose que d'aller pisser contre une muraille. Enfin

tout le monde prit garde à ce qui se passoit entre le plus grand homme & le plus petit de la compagnie, & tout le monde commença d'en rire, dans le temps que Ragotin commença d'en jurer d'impatience, sans que la Baguenodiere fît autre chose que de le regarder froidement. Ce la Baguenodiere étoit le plus grand homme & le plus grand brutal du monde; il demanda avec sa froideur accoutumée à deux Gentilshommes qui étoient auprès de lui, de quoi ils rioient; ils lui dirent ingénument que c'étoit de lui & de Ragotin, & pensoient bien par là le congratuler plutôt que de lui déplaire. Ils lui déplurent pourtant, & un *vous êtes de bons fots*, que la Baguenodiere d'un visage refrogné leur lâcha assez mal-à-propos, leur apprit qu'il prenoit mal la chose, & les obligea à lui répartir, chacun pour sa part, d'un grand soufflet. La Baguenodiere ne put d'abord que les pousser des coudes à droite & à gauche, ses mains étant embarrassées dans sa casaque; & avant

qu'il les eût libres , les Gentilshommes , qui étoient freres & fort actifs de leur naturel , lui donnerent demi-douzaine de soufflets , dont les intervalles furent par hazard si bien compensés , que ceux qui les entendirent sans les voir donner , crurent que quelqu'un avoit frappé six fois des mains l'une contre l'autre à intervalles égaux. Enfin la Baguenodiere tira ses mains de dessous sa lourde casaque ; mais pressé comme il étoit des deux freres qui le gourmoient comme des lions , ses longs bras n'eurent pas leurs mouvemens libres. Il voulut reculer , & il tomba à la renverse sur un homme qui étoit derriere lui , & le renversa lui & son siege sur le malheureux Ragotin , qui fut renversé sur un autre , qui fut aussi renversé sur un troisieme , & ainsi de suite jusqu'ou finissoient les sieges , dont une file entiere fut renversée comme des quilles. Le bruit des tombans , des Dames foulées , de celles qui avoient peur , des enfans qui criaient , des gens qui parloient , de

ceux qui rioient , de ceux qui se plaignoient & de ceux qui battoient des mains , fit une rumeur infernale. Jamais un aussi petit sujet ne causa de plus grands accidens ; & ce qu'il y eut de merveilleux , c'est qu'il n'y eut pas une épée de tirée , quoique le principal dé mêlé fût entre des personnes qui en portoient , & qu'il y en eût plus de cent dans la compagnie. Mais ce qui fut encore plus merveilleux , c'est que la Baguenodiere se gourma & fut gourmé , sans s'émouvoir non plus que de l'affaire du monde la plus indifférente : & de plus , on remarqua que de toute l'après-dînée il n'avoit ouvert la bouche que pour dire les quatre malheureux mots que lui attirèrent cette grêle de souffletades , & ne l'ouvrit pas jusqu'au soir , tant ce grand homme avoit de flegme , & une taciturnité proportionnée à sa taille. Ce hideux chaos de tant de personnes & de sieges mêlés les uns dans les autres , fut long-temps à se débrouiller. Tandis que l'on y travailloit,

& que les plus charitables se mettoient entre la Baguenodiere & ses deux ennemis, on entendit des hurlemens effroyables qui sortoient comme de dessous terre. Qui pouvoit-ce être que Ragotin ? En vérité, quand la fortune a commencé de persécuter un misérable, elle le persécute toujours. Le siege du pauvre Gentilhomme étoit justement posé sur l'ais qui couvre l'égout du tripot. Cet égout est toujours au milieu, immédiatement sous la corde. Il sert à recevoir l'eau de pluie, & l'ais qui le couvre se leve comme un dessus de boîte. Comme les ans viennent à bout de toutes choses, l'ais de ce tripot où se faisoit la Comédie étoit fort pourri, & s'étoit rompu sous Ragotin, quand un homme honnêtement pesant l'accabla de son corps & de son siége. Cet homme fourra une jambe dans le trou où Ragotin étoit tout entier ; cette jambe étoit bottée, & l'éperon en piquoit Ragotin à la gorge, ce qui lui faisoit faire ces furieux hurlemens que l'on ne pouvoit deviner.

Quelqu'un

Quelqu'un lui donna la main , & dans le temps que sa jambe engagée dans le trou changea de place , Ragotin lui mordit le pied si serré , que cet homme crut être mordu d'un serpent , & fit un cri qui fit tressaillir celui qui le secouroit , qui de peur en lâcha prise. Enfin il se reconnut , redonna la main à son homme qui ne crioit plus , parce que Ragotin ne le mordoit plus ; & tous deux ensemble déterrèrent le petit homme qui ne vit pas plutôt la lumière du jour , que , menaçant tout le monde de la tête & des yeux , & principalement ceux qu'il vit rire en le regardant , il se fourra dans la presse de ceux qui sortoient , méditant quelque chose de bien glorieux pour lui & bien funeste pour la Baguenodiere. Je n'ai pas su de quelle façon la Baguenodiere fut accommodé avec les deux freres , tant y a qu'il le fut , du moins n'ai-je pas entendu dire qu'ils se soient depuis rien fait les uns aux autres. Et voilà ce qui troubla en quelque façon la premiere représentation

Part. III.

D

que firent nos Comédiens devant l'illustre compagnie qui se trouvoit lors dans la ville du Mans.

C H A P I T R E X L I.

Qui n'a pas besoin de titre.

ON représenta le jour suivant le *Nicomède* de l'inimitable M. de Corneille. Cette Comédie est admirable à mon jugement, & celle de cet excellent Poète de théâtre, en laquelle il a plus mis du sien, & a plus fait paroître la fécondité & la grandeur de son génie, donnant à tous les Acteurs des caracteres fiers tous differens les uns des autres. La représentation n'en fut point troublée, & ce fut peut-être à cause que Ragotin ne s'y trouva pas. Il ne se passoit guere de jour qu'il ne s'attirât quelque affaire, à quoi sa mauvaise gloire, & son esprit violent & présomptueux contribuoient autant que sa mauvaise fortune, qui

jusqu'alors ne lui avoit point fait de quartier. Le petit homme avoit passé l'après-dînée dans la chambre du mari d'Inézilla , l'opérateur Ferdinando Ferdinandi , Normand , se disant Vénitien , (comme je vous l'ai déjà dit) Médecin spagirique de profession , & pour dire franchement ce qu'il étoit , grand charlatan , & encore plus grand fourbe. La Rancune , pour se donner quelques relâches des importunités que lui faisoit sans cesse Ragotin , à qui il avoit promis de le faire aimer de Mademoiselle de l'Etoile , lui avoit fait accroire que l'Opérateur étoit un grand Magicien , qui pouvoit faire courir en chemise après un homme , la femme du monde la plus sage ; mais qu'il ne faisoit de semblables merveilles que pour ses amis particuliers , dont il connoissoit la discrétion , à cause qu'il s'étoit mal trouvé d'avoir fait agir son art pour des plus grands Seigneurs de l'Europe. Il conseilla à Ragotin de mettre tout en usage pour gagner ses bonnes grâces , ce qu'il lui

assura ne lui devoir pas être difficile , l'Opérateur étant homme d'esprit , qui devenoit aisément amoureux de ceux qui en avoient , & qui , quand une fois il aimoit quelqu'un , n'avoit plus rien de réservé pour lui. Il n'y a qu'à louer ou respecter un homme glorieux , on lui fait faire ce que l'on veut. Il n'en est pas de même d'un homme patient , il n'est pas aisé à gouverner ; & l'expérience apprend qu'une personne humble , & qui a le pouvoir sur soi de remercier quand on l'a refusée , vient plutôt à bout de ce qu'elle entreprend , que celle qui s'offense d'un refus. La Rancune persuada à Ragotin ce qu'il voulut , & Ragotin dès l'heure même alla persuader à l'Opérateur qu'il étoit un grand Magicien. Je ne vous redirai point ce qu'il lui dit ; il suffit que l'Opérateur , qui avoit été averti par la Rancune , joua bien son personnage , & nia qu'il fût magicien , d'une manière à faire croire qu'il l'étoit. Ragotin passa l'après-dînée auprès de lui ; il avoit un matras

sur le feu pour quelque opération chymique ; & pour ce jour-la il n'en put rien tirer d'affirmatif , dont l'impatient Manceau passa une nuit fort mauvaise. Le jour suivant il entra dans la chambre de l'Opérateur , qui étoit encore dans le lit : Inézilla le trouva fort mauvais , car elle n'étoit plus d'âge à sortir de son lit aussi fraîche qu'une rose , & elle avoit besoin tous les matins d'être longtemps enfermée en particulier , avant d'être en état de paroître en public. Elle se coula dans un petit cabinet suivie de sa servante Morisque , qui lui porta toutes ses munitions d'amour , & cependant Ragotin remit le sieur Ferdinandi sur la magie , & le sieur Ferdinandi s'ouvrit plus qu'il n'avoit fait , mais sans lui vouloir rien promettre. Ragotin voulut lui donner des marques de sa largesse : il fit fort bien apprêter le dîner , & y convia les Comédiens & les Comédiennes. Je ne vous dirai point les particularités du repas ; vous saurez seulement qu'on s'y réjouit beaucoup , & qu'on y man-

gea de grande force. Après dîner, Inézilla fut priée par Destin & les Comédiennes, de leur dire quelque historiette espagnole, de celles qu'elle composoit ou traduisoit tous les jours, à l'aide du divin Roquebrune, qui lui avoit juré par Apollon & les neuf Sœurs qu'il lui apprendroit dans six mois toutes les graces & les finesses de notre langue. Inézilla ne se fit point prier, & tandis que Ragotin fit la cour au magicien Ferdinand, elle lut d'un ton de voix charmant la nouvelle que vous allez lire dans le chapitre suivant.

CHAPITRE XLII.

Les deux freres rivaux.

DOROTHÉE & Féliciane de Monsalve étoient les deux plus aimables filles de Séville, & quand elle ne l'eussent pas été, leur bien & leur condition les eussent fait rechercher de tous les cavaliers qui

avoient envie de se bien marier. Dom Manuel leur pere ne s'étoit point encore déclaré en faveur de personne ; & Dorothee sa fille , qui , comme aînée , devoit être mariée avant sa sœur , avoit comme elle si bien ménagé ses regards & ses actions , que le plus présomptueux de ses prétendans avoit encore à douter , si ses promesses amoureuses en étoient bien ou mal reçues. Cependant ces belles filles n'alloient point à la Messe sans un cortège d'amans bien parés. Elles ne prenoient point d'eau bénite , que plusieurs mains , belles ou laides , ne leur en offrisent à la fois. Leurs beaux yeux ne pouvoient se lever de dessus leurs livres de prieres , qu'ils ne se trouvassent le centre de je ne fais combien de regards immodérés ; & elles ne faisoient pas un pas dans l'Eglise , qu'elles n'eussent des révérences à rendre : mais si leur mérite leur causoit tant de fatigue dans les lieux publics & dans les églises , il leur attiroit souvent devant les fenêtres de la maison de leur

pere, des divertissemens qui leur rendoient supportable la sévère clôture à quoi les obligeoient leur sexe & la coutume de la nation. Il ne se passoit guere de nuits qu'elles ne fussent régalingées de quelque musique; & l'on couroit fort souvent la bague devant leurs fenêtrés, qui donnoient sur une place publique. Un jour entr'autres un étranger s'y fit admirer par son adresse sur tous les cavaliers de la ville, & fut remarqué pour un homme parfaitement bien fait par les deux belles sœurs. Plusieurs cavaliers de Séville, qui l'avoient connu en Flandres, où il avoit commandé un régiment de cavalerie, le convierent de courir la bague avec eux, ce qu'il fit habillé à la soldate. A quelques jours de là on fit dans Séville la cérémonie de sacrer un Evêque. L'étranger qui se faisoit appeller Dom Sanche de Sylva se trouva dans l'Eglise, où se faisoit la cérémonie, avec les plus galans de Séville, & les belles sœurs de Monsalve s'y trouverent aussi, entre plusieurs

Dames déguisées comme elles , à la mode de Séville , avec une mante de grosse étoffe , & un petit chapeau couvert de plumes sur la tête. Dom Sanche se trouva par hasard entre les deux belles sœurs & une dame qu'il acoستا , mais qui le pria civilement de ne point parler à elle , & de laisser libre la place qu'il occupoit à une personne qu'elle attendoit. Dom Sanche lui obéit , & approchant de Dorothée de Monsalve , qui étoit plus près de lui que sa sœur , & qui avoit vu ce qui s'étoit passé entre cette Dame & lui : J'avois espéré , lui dit-il , qu'étant étranger , la Dame à qui j'ai voulu parler , ne me refuseroit pas sa conversation ; mais elle m'a puni d'avoir cru trop témérairement que la mienne n'étoit pas à mépriser. Je vous supplie , continua-t-il , de n'avoir pas tant de rigueur qu'elle pour un étranger qu'elle vient de maltraiter , & pour la gloire des Dames de Séville , de lui donner sujet de se louer de leur bonté. Vous m'en donnez un bien grand de vous

traiter aussi mal qu'a fait cette Dame , lui répondit Dorothée , puisque vous n'avez recours à moi qu'à son refus : mais afin que vous n'ayez pas à vous plaindre des Dames de mon pays , je veux bien ne parler qu'avec vous tant que durera la cérémonie , & par là vous jugerez que je n'ai point donné ici de rendez-vous à personne. C'est de quoi je suis étonné , faite comme vous êtes , lui dit Dom Sanche ; & il faut que vous soyez bien à craindre , ou que les galans de cette ville soient bien timides , ou plutôt que celui dont j'occupe le poste soit absent. Et pensez - vous , lui dit Dorothée , que je sache si peu comment il faut aimer , qu'en l'absence d'un galant je ne m'empêchasse pas bien d'aller dans une assemblée où je le trouverois à dire ? Ne faites pas une autrefois un si mauvais jugement d'une personne que vous ne connoissez pas. Vous connoîtriez bien , répliqua Dom Sanche ; que je juge de vous plus avantageusement que vous ne pensez , si vous me per-

mettiez de vous servir autant que mon inclination m'y porte. Nos premiers mouvemens ne sont pas toujours bons à suivre, lui dit Dorothee; & de plus il se trouve une grande difficulté dans ce que vous me proposez. Il n'y en a point que je ne surmonte pour mériter d'être à vous, lui répartit Dom Sanche. Ce n'est pas un dessein de peu de jours, lui répondit Dorothee: vous ne songez peut-être pas que vous ne faites que passer par Séville, & peut-être ne savez-vous pas aussi que je ne trouverois pas bon qu'on ne m'aimât qu'en passant. Accordez-moi seulement ce que je vous demande, lui dit-il, & je vous promets que je serai dans Séville toute ma vie. Ce que vous me dites là est bien galant, répartit Dorothee, & je m'étonne fort qu'un homme qui fait dire de pareilles choses, n'ait point encore ici choisi de Dames à qui il pût débiter sa galanterie. N'est-ce point qu'il ne croit pas qu'elles en valent la peine? C'est plutôt qu'il se défie de ses forces, lui dit Dom Sanche.

Répondez-moi précisément à ce que je vous demande, lui dit Dorothée, & m'apprenez confidemment celle de nos Dames qui auroit le pouvoir de vous arrêter dans Séville. Je vous ai déjà dit que vous m'y arrêteriez, si vous vouliez, lui répondit Dom Sanche. Vous ne m'avez jamais vue, lui dit Dorothée; déclarez-vous donc sur quelqu'autre. Je vous avouerai donc, puisque vous me l'ordonnez, lui dit Dom Sanche, que si Dorothée de Monsalve avoit autant d'esprit que vous, je croirois un homme heureux celui dont elle estimeroit le mérite & souffriroit les soins. Il se trouve dans Séville plusieurs Dames qui l'égalent, & même qui la surpassent, lui dit Dorothée : mais, ajouta-t-elle, n'avez-vous point entendu dire qu'entre ses galans, il s'en trouvât quelqu'un qu'elle favorisât plus que les autres ? Comme je me suis vu fort éloigné de la mériter, lui dit Dom Sanche, je ne me suis pas beaucoup mis en peine de m'informer de ce que vous dites. Pourquoi

ne la mériterez-vous pas aussi-tôt qu'un autre, lui demanda Dorothée? Le caprice des Dames est quelquefois étrange, & souvent le premier abord d'un nouveau venu fait plus de progrès, que plusieurs années de services de galans qui sont tous les jours devant leurs yeux. Vous vous défaites de moi adroitement, dit Dom Sanche, en me donnant courage d'en aimer une autre que vous, & je vois bien par là que vous ne considéreriez les services d'un nouveau galant, qu'au préjudice de celui avec qui il y a long-temps que vous êtes engagée. Ne vous mettez pas cela dans l'esprit, lui répondit Dorothée; & croyez plutôt que je ne suis pas assez facile à persuader par une simple cajolerie, pour croire la vôtre l'effet d'une inclination naissante, & même ne m'ayant jamais vue. S'il ne manque que cela à la déclaration d'amour que je vous fais, pour la rendre recevable, répartit Dom Sanche, ne vous cachez pas davantage à un étranger qui est déjà charmé de

vosre esprit. Le vôtre ne le seroit pas de mon visage, lui répondit Dorothée. Ah! vous ne pûvez être que fort belle, répliqua Dom Sanche, puisque vous avouez si franchement que vous ne l'êtes pas, & je ne doute plus à cette heure, que vous ne vouliez vous défaire de moi, parce que je vous ennuie, ou que toutes les places de votre cœur ne soient déjà prises. Il n'est donc pas juste, ajouta-t-il, que la bonté que vous avez eue à me souffrir se lasse davantage, & je ne veux pas vous laisser croire que je n'ai eu dessein que de passer mon temps, lorsque je vous offrois tout celui de ma vie. Pour vous témoigner, lui dit Dorothée, que je ne veux pas avoir perdu celui que j'ai employé à m'entretenir avec vous, je serai bien-aise de ne m'en point séparer, que je ne sache qui vous êtes. Je ne puis faillir en vous obéissant : sachez donc, aimable inconnue, lui dit-il, que je porte le nom de Sylva, qui est celui de ma mere : que mon pere est Gouverneur de Quito dans le

Pérou ; que je suis dans Séville par son ordre , & que j'ai passé toute ma vie en Flandre , où j'ai mérité les plus beaux emplois de l'armée & une commanderie de Saint-Jacques. Voilà en peu de paroles ce que je suis , continua-t-il , & il ne tiendra désormais qu'à vous que je ne puisse vous faire savoir en lieu moins public , ce que je veux être toute ma vie. Ce sera le plutôt que je pourrai , lui dit Dorothée ; & cependant sans vous mettre en peine de me connoître davantage , si vous ne voulez vous mettre en danger de ne me connoître jamais , contentez-vous de savoir que je suis de qualité , & que mon visage ne fait pas peur. Dom Sanche la quitta , lui faisant une révérence , & alla joindre un grand nombre de galans à louer qui s'entretenoient ensemble. Quelques Dames tristes , de celles qui sont toujours en peine de la conduite des autres & fort en repos de la leur , qui se font d'elles-mêmes arbitres du mal & du bien , quoiqu'on puisse faire des gageures sur leur

vertu, comme sur tout ce qui n'est pas bien avéré, & qui croient qu'avec un peu de rudesse brutale, & de grimace dévote, elles ont de l'honneur à revendre, quoique l'enjouement de leur jeunesse ait été plus scandaleux, que le chagrin de leurs rides n'a été de bon exemple; ces Dames donc, le plus souvent de connoissance très-courte, diront ici que Mademoiselle Dorothée est pour le moins une étourdie, non-seulement d'avoir si brusquement fait de si grandes avances à un homme qu'elle ne connoissoit que de vue, mais aussi d'avoir souffert qu'on lui parlât d'amour; & que si une fille, sur qui elles auroient du pouvoir, en avoit fait autant, elle ne feroit pas un quart-d'heure dans le monde. Mais que les ignorantes sachent que chaque pays a ses coutumes particulières, & que si en France les femmes & même les filles, qui vont partout sur leur bonne-foi, s'offensent, ou du moins le doivent faire, de la moindre déclaration d'amour, en Espagne, où

elles sont resserrées comme des Religieuses, on ne les offense point de leur dire qu'on les aime, quand celui qui le leur droit n'auroit pas de quoi se faire aimer. Elles sont bien davantage, ce sont presque toujours les Dames qui sont les premières avances, & qui sont les premières prises, parce qu'elles sont les dernières à être vues des galans, qu'elles voient tous les jours dans les églises, dans le cours, & de leurs balcons & jalousies. Dorothee fit confidence à sa sœur Féliciane de la conversation qu'elle avoit eue avec Dom Sanche, & lui avoua que cet étranger lui plaisoit plus que tous les cavaliers de Séville, & sa sœur approuva fort le dessein qu'elle avoit sur sa liberté. Les deux belles sœurs moraliserent longtemps sur les privileges avantageux qu'avoient les hommes par-dessus les femmes, qui n'étoient presque jamais mariées qu'au choix de leurs parens, qui n'étoient pas toujours à leur gré, au lieu que les hommes pouvoient se choi-

fir des femmes aimables. Pour moi, disoit Dorothée à sa sœur, je suis bien assurée que l'amour ne me fera jamais rien faire contre mon devoir ; mais je suis aussi fort résolue à ne me marier jamais avec un homme qui ne possédera pas à lui seul tout ce que j'aurois à chercher en plusieurs autres ; & j'aime mieux passer ma vie dans un couvent, qu'avec un mari que je ne pourrois pas aimer. Féliciane dit à sa sœur qu'elle avoit pris cette résolution-là aussi-bien qu'elle, & elles s'y fortifierent l'une & l'autre par tous les raisonnemens que leurs beaux esprits leur fournirent sur ce sujet. Dorothée trouvoit de la difficulté à tenir à Dom Sanche la parole qu'elle lui avoit donnée de se faire connoître à lui, & elle en témoignoît beaucoup d'inquiétude à sa sœur. Mais Féliciane, qui étoit heureuse à trouver des expédiens, fit souvenir sa sœur qu'une Dame de leurs parentes, & de plus de leurs intimes amies, (car toutes les parentes ne le sont pas,) la serviroit de tout son cœur

dans une affaire où il y alloit de son repos. Vous savez bien, lui disoit cette bonne sœur, la plus commode du monde, que Marine, qui nous a servie si long-temps, est mariée à un chirurgien qui loue de notre parente une petite maison jointe à la sienne, & que les deux maisons ont une entrée l'une dans l'autre. Elles sont dans un quartier éloigné : & quand on remarqueroit que nous irions voir notre parente plus souvent que de coutume, on ne prendra pas garde que ce Dom Sanche entre chez un chirurgien, outre qu'il y peut entrer de nuit & déguisé. Pendant que Dorothée dresse à l'aide de sa sœur le plan de son intrigue amoureuse, qu'elle dispose sa parente à la servir, & instruit Marine de ce qu'elle a à faire, Dom Sanche songe à son inconnue, ne fait si elle lui a promis de lui donner de ses nouvelles pour se moquer de lui, & la voit tous les jours sans la connoître, ou dans les églises, ou à son balcon, recevant les adorations de ses galants

qui sont tous de la connoissance de Dom Sanche, & les plus grands amis qu'il ait dans Séville. Il s'habilloit un matin, songeant à son inconnue, quand on lui vint dire qu'une femme voilée le demandoit. On la fit entrer, & il en reçut le billet que vous allez lire.

B I L L E T.

J'E vous aurois plutôt fait sçavoir de mes nouvelles, si je l'avois pu. Si l'envie que vous avez eue de me connoître vous dure encore, trouvez-vous, au commencement de la nuit, où celle qui vous a donné mon billet vous dira, & d'où elle vous conduira où je vous attendrai.

Vous pouvez vous figurer la joie qu'il eut. Il embrassa avec emportement la bienheureuse ambassadrice, & lui donna une chaîne d'or, qu'elle prit après quelque cérémonie. Elle lui donna heure au commencement de la nuit, dans un lieu écarté, qu'elle lui marqua, où il

devoit se rendre sans suite, & prit congé de lui, le laissant l'homme du monde le plus aise & le plus impatient. Enfin la nuit vint; il se trouva à l'assignation, embelli & parfumé, où l'attendoit l'ambassadrice du matin. Elle l'introduisit dans une petite maison de mauvaise mine, & ensuite dans un fort bel appartement, où il trouva trois Dames, toutes le visage couvert d'un voile. Il reconnut son inconnue à sa taille, & lui fit d'abord des plaintes de ce qu'elle ne levoit pas son voile. Elle ne fit point de façons, & sa sœur & elle se découvrirent au bienheureux Dom Sanche pour les belles Dames de Monfalve. Vous voyez, lui dit Dorothée en ôtant son voile, que je disois la vérité, quand je vous assurois qu'un étranger obtenoit quelquefois en un moment ce que les galans, qu'on voyoit tous les jours, ne méritoient pas en plusieurs années; & vous seriez, ajouta-t-elle, le plus ingrat de tous les hommes, si vous n'estimiez pas la faveur que je vous fais,

ou si vous en faisiez des jugemens à mon désavantage. J'estimerai toujours tout ce qui me viendra de vous, comme s'il me venoit du ciel, lui dit le passionné Dom Sanche; & vous verrez bien par le soin que j'aurai à me conserver le bien que vous me ferez, que si jamais je le perds, ce sera plutôt par mon malheur que par ma faute.

Ils se dirent en peu de temps
Tout ce que l'amour nous fait dire
Quand il est maître de nos sens.

La maitresse du Logis & Féliciane, qui favoient vivre, s'étoient éloignées d'une honnête distance de nos deux amans; & ainsi ils eurent toute la commodité qu'il falloit pour s'entre donner de l'amour encore plus qu'ils n'en avoient, quoiqu'ils en eussent déjà beaucoup, & prirent jour pour s'en donner, s'il se pouvoit, encore davantage. Dorothée promit à Dom-Sanche de faire ce qu'elle pourroit pour se voir souvent avec lui. Il l'en remercia le plus spirituellement

qu'il put. Les deux autres Dames se mêlèrent en même-temps dans leur conversation, & Marine les fit souvenir de se séparer quand il en fut temps. Dorothée en fut triste, Dom-Sanche en changea de visage; mais il fallut pourtant se dire adieu. Le brave cavalier écrivit dès le jour suivant à sa belle Dame, qui lui fit une réponse telle qu'il la pouvoit souhaiter. Je ne vous ferai point voir ici de leurs billets amoureux; car il ne m'en est point tombé entre les mains. Ils se virent souvent dans le même lieu, & de la même façon qu'ils s'étoient vus la première fois, & vinrent à s'aimer si fort, que sans répandre leur sang comme Pirame & Thisbé, ils ne leur en dûrent guere en tendresse impétueuse. On dit que l'amour, le feu & l'argent, ne peuvent se cacher long-temps. Dorothée, qui avoit son galant étranger dans la tête, n'en pouvoit parler modérément, & elle le mettoit si haut au-dessus de tous les Gentilshommes de Séville, que quelques Dames, qui avoient leurs intérêts cachés

aussi-bien qu'elles , & qui l'entendoient incessamment parler de ce qu'elles aimoient , y prirent garde , & s'en piquèrent. Féliciane l'avoit souvent avertie en particulier d'en parler avec plus de retenue ; & cent fois en compagnie , quand elle la voyoit se laisser emporter au plaisir qu'elle prenoit de parler de son galant , elle lui avoit marché sur les pieds jusqu'à lui faire mal. Un cavalier amoureux de Dorothée en fut averti par une Dame de ses intimes amies , & n'eut point de peine à croire que Dorothée aimoit Dom-Sanche , parce qu'il se souvint que depuis que cet étranger étoit dans Séville , les esclaves de cette belle , desquels il étoit le plus enchaîné , n'en avoient pas reçu le moindre petit regard favorable. Ce rival de Dom-Sanche étoit riche , de bonne maison , & étoit agréable à Dom-Manuel , qui ne pressoit pourtant pas sa fille de l'épouser , à cause que toutes les fois qu'il lui en parloit , elle le conjuroit de ne la marier pas si jeune. Ce cavalier (je me rappelle

rappelle qu'il se nommoit Dom Diegue) voulut s'assurer davantage de ce qu'il ne faisoit encore que soupçonner. Il avoit un valet de chambre de ceux qu'on appelle braves garçons , qui ont d'aussi beau linge que leurs maîtres , ou qui portent le leur , qui font les modes entre les autres valets , & qui en font autant enviés qu'estimés des servantes. Ce valet se nommoit Gusman ; & ayant eu du Ciel une demi-teinture de poésie , faisoit la plupart des romances de Séville , ce qui est à Paris des chansons du Pont-neuf ; il les chantoit sur sa guitare , & ne les chantoit pas toutes , & sans y faire de la broderie des levres ou de la langue. Il dansoit la sarabande , n'étoit jamais sans castagnettes , avoit eu envie d'être Comédien , & faisoit entrer dans la composition de son mérite quelque bravoure ; mais pour vous dire les choses comme elles sont , un peu filoutiere. Tous ces beaux talens , joints à quelqu'éloquence de mémoire que lui avoit communiqué celle de son

maître , l'avoient rendu sans contredit le blanc (si je l'ose ainsi dire) de tous les desirs amoureux des servantes qui se croient aimables. Dom - Diegue lui commanda de se radoucir pour Isabelle, jeune fille qui servoit les Dames de Monsalve. Il obéit à son maître; Isabelle s'en apperçut , & se crut heureuse d'être aimée de Gusman , qu'elle aima en peu de temps , & qui , de son côté , vint aussi à l'aimer , & à continuer tout de bon ce qu'il n'avoit commencé que pour obéir à son maître. Si Gusman réveillait la convoitise des servantes de la plus grande ambition , Isabelle étoit un parti avantageux pour le valet d'Espagne qui eût eu les pensées les plus hautes. Elle étoit aimée de ses maitresses , qui étoient fort libérales , & avoit quelque bien à attendre de son pere , qui étoit un honnête artisan. Gusman songea donc sérieusement à être son mari ; elle l'agréa pour tel ; ils se donnerent mutuellement la foi de mariage , & vécurent depuis ensemble comme s'ils eussent été mariés. Isa-

belle avoit bien du déplaisir de ce que Marine, la femme du Chirurgien chez qui Dorothee & Dom-Sanche se voyoient secrettement, & qui avoit servi sa maitresse avant elle, étoit encore sa confidente dans une affaire de cette nature, où la libéralité d'un amant se faisoit toujours paroître. Elle avoit eu connoissance de la chaîne d'or que Dom-Sanche avoit donnée à Marine, de plusieurs autres présens qu'il lui avoit faits, & s'imagina qu'elle en avoit reçu bien d'autres. Elle en haïssoit donc Marine à la mort, & c'est ce qui m'a fait croire que la belle fille étoit un peu intéressée. Il ne faut donc pas s'étonner si à la premiere priere que lui fit Gusman de lui avouer s'il étoit vrai que Dorothee aimoit quelqu'un, elle fit part du secret de sa maitresse à un homme à qui elle s'étoit donnée toute entiere. Elle lui apprit tout ce qu'elle savoit de l'intrigue de nos jeunes amans, & exagéra long-temps la bonne fortune de Marine, que Dom-Sanche enrichissoit ; ensuite pesta contr'elle d'emporter

ainsi des profits qui étoient mieux dûs à une servante de la maison. Gusman la pria de l'avertir du jour que Dorothée se trouveroit avec son galant. Elle le fit ; & il ne manqua pas d'en avertir son maître, à qui il apprit tout ce qu'il avoit appris de la peu fidelle Isabelle. Dom-Diegue , habillé en pauvre , se posta auprès de la porte du logis de Marine , la nuit que lui marqua son valet , y vit entrer son rival , & à quelque-temps de là arrêter un carrosse devant la maison de la parente de Dorothée , d'où cette belle fille & sa sœur descendirent , laissant Dom Diegue dans la rage que vous pouvez imaginer. Il pensa dès-lors à se délivrer d'un si redoutable rival , en l'ôtant du monde ; s'assura d'assassins de louage ; attendit Dom Sanche plusieurs nuits de suite ; & enfin le trouva & l'attaqua , secondé de deux braves bien armés aussi-bien que lui. Dom Sanche , de son côté , étoit en état de se bien défendre , & outre le poignard & l'épée , avoit deux pistolets à sa ceinture. Il se défendit d'abord

comme un lion , & connut bien que ses ennemis en vouloient à sa vie , & étoient couverts à l'épreuve des coups d'épée. Dom Diegue le pressoit plus que les autres , qui n'agissoient qu'au prix de l'argent qu'ils en avoient reçu. Il lâche quelque temps le pied devant les ennemis pour éloigner le bruit du combat loin de la maison où étoit Dorothée : mais enfin craignant de se faire tuer à force d'être discret , & se voyant trop pressé de Dom Diegue , il lui tira un de ses pistolets , & l'étendit par terre demi-mort , & demandant un Prêtre à haute voix. Au bruit du coup de pistolet , les braves disparurent ; Dom Sanche se sauva chez lui , & les voisins sortirent dans la rue , & trouverent Dom Diegue qu'ils reconnurent , tirant à sa fin , & qui accusa Dom Sanche de sa mort. Notre Cavalier en fut averti par ses amis , qui lui dirent que quand la Justice ne le chercheroit pas , les parens de Dom Diegue ne laisseroient pas la mort de leur parent impunie , & tâcheroient as-

sûrement de le tuer en quelque lieu qu'ils le trouvassent. Il se retira donc dans un couvent, d'où il fit savoir de ses nouvelles à Dorothée, & donna ordre à ses affaires pour pouvoir sortir de Séville quand il le pourroit faire sûrement. La Justice cependant fit ses diligences, chercha Dom Sanche, & ne le trouva point.

Après que la première ardeur des poursuites fut passée, & que tout le monde fut persuadé qu'il s'étoit sauvé, Dorothée & sa sœur, sous prétexte de dévotion, se firent mener par leur parente dans le Couvent où s'étoit retiré Dom Sanche, & là, par l'entremise d'un bon père, les deux amans se virent dans une chapelle, se promirent une fidélité à toute épreuve, se séparèrent avec tant de regret, & se dirent des choses si pitoyables, que sa sœur, sa parente, & le bon Religieux, qui en furent témoins, en pleurerent & en ont toujours pleuré depuis, toutes les fois qu'ils y ont songé. Il sortit déguisé de

Séville, & laissa avant que de partir des lettres au facteur de son pere, pour les lui faire tenir aux Indes. Par ces lettres il lui faisoit savoir l'accident qui l'obligeoit à s'absenter de Séville, & qu'il se retiroit à Naples. Il arriva heureusement, & fut bien venu auprès du Vice-Roi, à qui il avoit l'honneur d'appartenir. Quoiqu'il en reçût toutes sortes de faveurs, il s'ennuya dans la ville de Naples une année entiere, n'ayant point de nouvelles de Dorothée. Le Vice-Roi arma six galeres, qu'il envoya en course contre le Turc. Le courage de Dom Sanche ne lui laissa pas négliger une si belle occasion de l'exercer; & celui qui commandoit ces galeres le reçut dans la sienne, & le logea dans la chambre de poupe, ravi d'avoir avec lui un homme de sa condition & de son mérite. Les six galeres de Naples en trouverent huit Turques, presque à la vue de Messine, & n'hésiterent point à les attaquer. Après un long combat, les Chrétiens prirent trois galeres enne-

mies , & en coulerent deux à fond. La patronne des galeres Chrétiennes s'étoit attachée à celle des Turcs , qui pour être mieux armée que les autres , avoit fait aussi plus de résistance. La mer cependant étoit devenue grosse , & l'orage s'étoit si furieusement augmenté , qu'enfin les Chrétiens & les Turcs songerent moins à s'entretenir , qu'à se garantir de l'orage. On défit donc de part & d'autres les crampons de fer dont les galeres avoient été accrochées , & la patronne Turque s'éloigna de la Chrétienne , dans le temps que le trop hardi Dom Sanche s'y étoit jetté & n'avoit été suivi de personne. Quand il se vit seul au pouvoir des ennemis , il préféra la mort à l'esclavage ; & au hasard de tout ce qui en pourroit arriver , s'élança dans la mer , espérant en quelque façon , comme il étoit grand nageur , de gagner à la nage les galeres Chrétiennes ; mais le mauvais temps empêcha qu'il n'en fût apperçu , quoique le Général Chrétien , qui avoit été témoin

de l'action de Dom Sanche, & qui se désespéroit de sa perte, qu'il croyoit inévitable, fit revirer sa galere du côté qu'il s'étoit jetté dans la mer. Dom Sanche cependant fendoit les vagues de toute la force de ses bras; & après avoir nagé quelque temps vers terre, où le vent & la marée le portoient, il trouva heureusement une planche des galeres Turques, que le canon avoit brisées, & se servit utilement de ce secours venu à propos, qu'il crut que le Ciel lui avoit envoyé. Il n'y avoit pas plus d'une lieue & demie de l'endroit où le combat s'étoit fait, jusqu'à la côte de Sicile; & Dom Sanche y aborda plus vite qu'il ne l'espéroit, aidé, comme il étoit, du vent & de la marée. Il prit terre sans se blesser contre le rivage; & après avoir remercié Dieu de l'avoir tiré d'un péril si évident, il alla plus avant en terre, autant que sa lassitude le put permettre; & d'une éminence qu'il monta, il apperçut un hameau habité de pêcheurs, qu'il trouva

les plus charitables du monde. Les efforts qu'il avoit faits dans la mer , & le froid qu'il y avoit souffert , & ensuite dans ses habits mouillés , lui causerent une violente fièvre , qui lui fit garder le lit long-temps : mais enfin il guérit , sans faire autre chose que de vivre de régime. Pendant sa maladie , il conçut le dessein de laisser tout le monde dans la croyance qu'on devoit avoir de sa mort , pour n'avoir plus tant à se garder de ses ennemis , les parens de Dom Diegue , & pour éprouver la fidélité de Dorothée. Il avoit fait grande amitié en Flandres avec un Marquis Sicilien , de la Maison de Montalte , qui s'appelloit Fabio. Il donna ordre à un pêcheur de s'informer s'il étoit à Messine , où il savoit qu'il demeueroit ; & ayant su qu'il y étoit , il y fut en habit de pêcheur , & entra la nuit chez ce Marquis , qui l'avoit pleuré , avec tous ceux qui avoient été affligés de sa perte. Le Marquis Fabio fut ravi de retrouver un ami qu'il avoit cru perdu. Dom Sanche lui apprit de quelle façon

il s'étoit sauvé, & lui conta son aventure de Séville, sans lui cacher la violente passion qu'il avoit pour Dorothée. Le Marquis Sicilien s'offrit d'aller en Espagne, & même d'enlever Dorothée, si elle y consentoit, & de l'amener en Sicile. Dom Sanche ne voulut pas recevoir de son ami de si périlleuses marques d'amitié, mais il eut une extrême joie de ce qu'il vouloit bien l'accompagner en Espagne. Sanchez, valet de Dom Sanche, avoit été si affligé de la perte de son maître, que quand les galeres de Naples vinrent se rafraîchir à Messine, il entra dans un Couvent, pour y passer le reste de ses jours. Le Marquis Fabio l'envoya demander au Supérieur qui l'avoit reçu à la recommandation de ce Seigneur Sicilien, & qui ne lui avoit pas encore donné l'habit de Religieux. Sanchez pensa mourir de joie quand il revit son cher maître, & ne songea plus à retourner dans son Couvent. Dom Sanche l'envoya en Espagne préparer ses voies, & pour lui

faire savoir des nouvelles de Dorothée , qui cependant avoit cru avec tout le monde que Dom Sanche étoit mort. Le bruit en alla jusqu'aux Indes : le pere de Dom Sanche en mourut de regret , & laissa à un autre fils qu'il avoit , quatre cens mille écus de bien , à condition d'en donner la moitié à son frere , si la nouvelle de sa mort se trouvoit fausse. Le frere de Dom Sanche se nommoit Dom Juan de Peralte , du nom de son pere. Il s'embarqua pour l'Espagne avec tout son argent , & arriva à Séville un an après l'accident qui y étoit arrivé à Dom Sanche. Ayant un nom différent du sien , il lui fut aisé de cacher qu'il fût son frere , ce qu'il lui étoit important de tenir secret , à cause du long séjour que ses affaires l'obligerent de faire dans une ville où son frere avoit des ennemis. Il vit Dorothée & en devint amoureux comme son frere , mais il n'en fut pas aimé comme lui. Cette belle fille affligée ne pouvoit rien aimer après son cher Dom Sanche : tout ce
que

que Dom Juan de Péralte faisoit pour lui plaire, l'importunoit, & elle refusoit tous les jours les meilleurs partis de Séville, que son pere Dom Manuel lui proposoit. Dans ce temps-là Sanchez arriva à Séville, & suivant les ordres que son maître lui avoit donnés, il voulut s'informer de la conduite de Dorothée. Il fut du bruit de la ville qu'un cavalier fort riche, venu depuis peu des Indes, en étoit amoureux, & faisoit pour elle toutes les galanteries d'un amant bien raffiné. Il l'écrivit à son maître, & lui fit le mal plus grand qu'il n'étoit; & son maître se l'imagina encore plus grand que son valet ne le lui avoit fait. Le Marquis Fabio & Dom Sanche s'embarquerent à Messine sur les galeres d'Espagne qui y retournoient, & arriverent heureusement à S. Lucar, où ils prirent la poste jusqu'à Séville. Ils y entrerent de nuit, & descendirent dans le logis que Sanchez leur avoit arrêté. Ils garderent la chambre le lendemain; & Dom Sanche & le Marquis

Fabio allerent la nuit faire la ronde dans le quartier de Dom Manuel. Ils ouïrent accorder des instrumens sous les fenêtres de Dorothée, & ensuite une excellente musique, après laquelle une voix seule, accompagnée d'un théorbe, se plaignit long-temps des rigueurs d'une tigresse déguisée en ange. Dom Sanche fut tenté de charger Messieurs de la sérénade; mais le Marquis Fabio l'en empêcha, lui représentant que c'étoit tout ce qu'il pourroit faire, si Dorothée avoit paru à son balcon, pour obliger son rival; ou si les paroles de l'air qu'on avoit chanté, étoient des remercimens de faveurs reçues, plutôt que des plaintes d'un amant qui n'étoit pas content. La sérénade se retira peut-être assez mal satisfaite, & Dom Sanche & le Marquis Fabio se retirèrent aussi. Cependant Dorothée commençoit à se trouver importunée de l'amour du cavalier Indien. Son pere Dom Manuel avoit une extrême passion de la voir mariée; & elle ne dou-

toit point que si cet Indien Dom Juan de Péralte, riche & de bonne maison comme il étoit, s'offroit à lui pour gendre, il ne fût préféré à tous les autres, & elle plus pressée de son pere qu'elle n'avoit encore été. Le jour qui suivit la sérénade, dont le Marquis Fabio & Dom Sanche avoient eu leur part, Dorothée s'entretint avec sa sœur, & lui dit qu'elle ne pouvoit plus souffrir les galanteries de l'Indien, & qu'elle trouvoit étrange qu'il les fît publiques, avant que d'avoir fait parler à son pere. C'est un procédé que je n'ai jamais approuvé, lui dit Féliciane; & si j'étois à votre place, je le traiterois si mal la premiere fois que l'occasion s'en présenteroit, qu'il seroit bientôt désabusé de l'espérance qu'il a de vous plaire. Pour moi, il ne m'a jamais plu, ajouta-t-elle, il n'a point ce bon air qu'on ne prend qu'à la Cour; & la grande dépense qu'il fait dans Séville, n'a rien de poli, & qui ne sente son étranger. Elle s'efforça ensuite de faire

une fort désagréable peinture de Dom Juan de Peralte, ne se souvenant pas qu'au commencement qu'il parut dans Séville, elle avoit avoué à sa sœur qu'il ne lui déplaisoit pas ; & que toutes les fois qu'elle avoit eu à en parler, elle l'avoit fait en le louant avec quelque sorte d'emportement. Dorothée remarquant sa sœur si changée, ou qui feignit de l'être dans les sentimens qu'elle avoit eu autrefois pour ce cavalier, la soupçonna d'avoir de l'inclination pour lui, autant qu'elle lui vouloit faire croire de n'en avoir point ; & pour s'en éclaircir, elle lui dit qu'elle n'étoit offensée des galantries de Dom Juan, par quelque aversion qu'elle eût pour sa personne ; qu'au contraire, lui trouvant dans le visage de l'air de celui de Dom Sanche, il auroit été plus capable de lui plaire qu'aucun autre cavalier de Séville ; outre qu'elle savoit bien qu'étant riche & de bonne maison, il obtiendrait aisément le consentement de son pere : mais, ajouta-t-elle, je ne

puis rien aimer après Dom Sanche , & puisque je n'ai pu être sa femme , je ne le serai jamais d'un autre , & je passerai le reste de mes jours dans un Couvent. Quand vous ne seriez pas encore bien résolue à un si étrange dessein, lui dit Féliciane , vous ne pouvez m'affliger davantage que de me le dire. N'en doutez point ma sœur , lui répondit Dorothee , vous serez bientôt le plus riche parti de Séville ; & c'est ce qui me faisoit avoir envie de voir Dom Juan , pour lui persuader d'avoir pour vous les sentimens d'amour qu'il a pour moi , après l'avoir désabusé de l'espérance qu'il a que je puisse jamais consentir à l'épouser : mais je ne le verrai que pour le prier de ne plus m'importuner de ses galanteries , puisque je vois que vous avez tant d'aversion pour lui. Et en vérité , continua-t-elle , j'en ai du déplaisir ; car je ne vois personne dans Séville , avec qui vous puissiez être aussi bien mariée , que vous le seriez avec lui. Il m'est plus indifférent que haïssable , lui

dit Féliciane ; & si je vous ai dit qu'il me déplaisoit, ç'a plutôt été par quelque complaisance que j'ai voulu avoir pour vous , que par une véritable aversion que j'eusse pour lui, Avouez plutôt , ma chere sœur , lui répondit Dorothée , que vous ne me parlez pas ingénument , & quand vous m'avez témoigné peu d'estime pour Dom Juan , vous ne vous êtes pas souvenue que vous me l'avez quelquefois extrêmement loué , ou que vous avez plutôt craint qu'il ne me plût trop , que découvert qu'il ne vous plaisoit guere. Féliciane rougit à ces dernières paroles de Dorothée , & se déconcerta extrêmement ; elle lui dit , l'esprit fort troublé , quantité de choses mal arrangées , qui la défendirent moins qu'elles ne la convinquirent de ce dont sa sœur l'accusoit ; & enfin elle lui confessa qu'elle aimoit Dom Juan. Dorothée ne désapprouva pas son amour , & lui promit de la servir de tout son pouvoir. Dès le jour même , Isabelle , qui avoit rompu tout commerce avec son Gus-

man depuis l'accident arrivé à Dom Sanche, eut ordre de Dorothée d'aller trouver Dom Juan, de lui porter la clef d'une porte du jardin de Dom Manuel, & de lui dire que Dorothée & sa sœur l'y attendroient, & qu'il se rendît à l'assignation à minuit, quand leur pere seroit couché. Isabelle, qui avoit été gagnée de Dom Juan, & qui avoit fait ce qu'elle avoit pu pour le mettre bien dans l'esprit de sa maitresse sans y avoir réussi, fut fort surprise de la voir si changée, & fort aise de porter une bonne nouvelle à une personne à qui elle n'en avoit encore porté que de mauvaises, & de qui elle avoit déjà reçu beaucoup de présens. Elle vola chez ce cavalier, qui eut peine à croire sa bonne fortune, sans la fatale clef du jardin qu'elle lui remit entre les mains. Il mit dans les siennes une petite bourse de senteur pleine de cinquante pistoles, dont elle eut pour le moins autant de joie qu'elle venoit de lui en donner. Le hasard voulut que la même nuit que

Dom Juan devoit être dans le jardin du pere de Dorothée, Dom Sanche, accompagné de son ami le Marquis, vint encore faire sa ronde autour du logis de cette belle fille, pour s'assurer davantage des desseins de son rival. Le Marquis & lui étoient sur les onze heures dans la rue de Dorothée, quand quatre hommes bien armés s'arêterent auprès d'eux. L'amant jaloux crut que c'étoit son rival. Il s'approcha de ces hommes, & leur dit que le poste qu'ils occupoient, lui étoit commode pour un dessein qu'il avoit, & qu'il les prioit de le lui céder. Nous le ferions par civilité, lui répondirent les autres, si le même poste que vous nous demandez n'étoit absolument nécessaire à un dessein que nous avons aussi, & qui sera executé assez-tôt pour ne pas retarder longtemps l'exécution du vôtre. La colere de Dom Sanche étoit déjà au plus haut point où elle pouvoit aller : mettre donc l'épée à la main, & charger ces hommes qu'il trouvoit incivils, fut presque la

même chose, Cette attaque imprévue de Dom Sanche les surprit & les mit en désordre ; & le Marquis les chargeant avec autant de vigueur qu'avoit fait son ami , ils se défendirent mal & furent poussés plus vîte que le pas jusqu'au bout de la rue. Là , Dom Sanche reçut une légère blessure au bras , & perça celui qui l'avoit blessé d'un si grand coup , qu'il fut long-temps à retirer son épée du corps de son ennemi , & crut l'avoir tué. Le Marquis cependant s'étoit opiniâtré à poursuivre les autres , qui fuirent devant lui de toute leur force aussi-tôt qu'ils virent tomber leur camarade. Dom Sanche vit à l'un des bouts de la rue des gens avec de la lumière , qui venoient au bruit du combat. Il eut peur que ce ne fût la Justice , & c'étoit elle. Il se retira en diligence dans la rue où le combat avoit commencé , & de cette rue dans une autre , au milieu de laquelle il trouva tête-à-tête un vieux cavalier qui s'éclairoit d'une lanterne , & qui avoit mis

l'épée à la main au bruit que faisoit Dom Sanche, qui venoit à lui en courant. Ce vieux cavalier étoit Dom Manuel, qui revenoit de jouer chez un de ses voisins, comme il faisoit tous les soirs, & alloit entrer chez lui par la porte de son jardin, qui étoit proche du lieu où le trouva Dom Sanche. Il cria à notre amoureux cavalier : Qui va-là ? Un homme, lui répondit Dom Sanche, à qui il importe de passer vite, si vous ne l'en empêchez. Peut-être, lui dit Dom Manuel, vous est-il arrivé quelqu'accident qui vous oblige à chercher un asyle, ma maison, qui n'est pas éloignée, vous en peut servir. Il est vrai, lui répondit Dom Sanche, que je suis en peine de me cacher à la Justice qui peut-être me cherche ; & puisque vous êtes assez généreux pour offrir votre maison à un étranger, il vous fie son salut en toute assurance, & vous promet de n'oublier jamais la grace que vous lui faites, & de ne s'en servir qu'autant de temps qu'il lui en faudra

pour laisser passer outre ceux qui le cherchent. Dom Manuel là-dessus ouvrit la porte d'une clef qu'il avoit sur lui , & ayant fait entrer Dom Sanche dans son jardin , le mit dans un bois de lauriers , en attendant qu'il allât donner ordre de le cacher mieux dans sa maison , sans qu'il fût vu de personne. Il n'y avoit pas long-temps que Dom Sanche étoit caché entre ces lauriers , quand il vit venir à lui une femme , qui lui dit en l'approchant : Venez , mon cavalier , ma maitresse Dorothée vous attend. A ce nom Dom Sanche pensa qu'il pouvoit bien être dans la maison de sa maitresse , & que le vieux cavalier étoit son pere. Il soupçonna Dorothée d'avoir donné assignation dans le même lieu à son rival , & suivit Isabelle , plus tourmenté de sa jalousie que de la peur de la Justice. Cependant Dom Juan vint à l'heure qu'on lui avoit donnée , ouvrit la porte du jardin de Dom Manuel avec la clef qu'Isabelle lui avoit donnée , & se cacha dans les mêmes

lauriers d'où Dom Sanche venoit de sortir. Un moment après il vit venir un homme droit à lui; il se mit en état de se défendre, s'il étoit attaqué, & fut bien surpris quand il reconnut cet homme pour Dom Manuel, qui lui dit de le suivre, & qu'il l'alloit mettre en lieu où il n'auroit pas à craindre d'être pris. Dom Juan conjectura des paroles de Dom Manuel qu'il pouvoit avoir fait sauver dans son jardin quelque homme poursuivi de la Justice. Il ne put faire autre chose que de le suivre, en le remerciant du plaisir qu'il lui faisoit; & l'on peut croire qu'il ne fut pas moins troublé du péril qu'il couroit, que fâché de l'obstacle qui faisoit manquer son amoureux dessein. Dom Manuel le conduisit dans sa chambre, & l'y laissa pour aller se faire dresser un lit dans une autre.

Laiſſons-le dans la peine où il doit être, & reprenons son frere Dom Sanche de Silva. Isabelle le conduisit dans une chambre basse, qui donnoit sur le
jardin,

jardin , où Dorothée & Féliciane attendoient Dom Juan de Péralte ; l'une comme un amant à qui elle a grande envie de plaire ; l'autre pour lui déclarer qu'elle ne peut l'aimer , & qu'il feroit mieux de tâcher de plaire à sa sœur. Dom Sanche entra donc où étoient les deux belles sœurs , qui furent bien surprises de le voir. Dorothée en demeura sans sentiment , comme une personne morte ; & si sa sœur ne l'eût soutenue & mise dans une chaise , elle feroit tombée de son haut. Dom Sanche demeura immobile ; Isabelle pensa mourir de peur , & crut que Dom Sanche mort lui apparoissoit pour venger le tort que lui faisoit sa maîtresse. Féliciane , quoique fort effrayée de voir Dom Sanche resuscité , étoit encore plus en peine de l'accident de sa sœur , qui reprit enfin ses esprits ; & alors Dom Sanche lui dit : Si le bruit qui a couru de ma mort , ingrate Dorothée , n'excusoit en quelque façon votre inconstance , le désespoir qu'elle me cause , ne me laisseroit

pas assez de vie pour vous en faire des reproches. J'ai voulu faire croire à tout le monde que j'étois mort, pour être oublié de mes ennemis, mais non pas de vous, qui m'avez promis de n'aimer jamais que moi, & qui avez sitôt manqué à votre promesse. Je pourrois me venger, & faire tant de bruit par mes cris & mes plaintes, que votre pere s'en éveillerait, & trouveroit l'amant que vous cachez dans sa maison : mais, insensé que je suis ! j'ai peur encore de vous déplaire, & je m'afflige davantage de ce que je ne dois plus vous aimer, que de ce que vous en aimez un autre. Jouissez, belle infidelle, jouissez de votre cher amant ; ne craignez plus rien de vos nouvelles amours, je vous délivrerai bientôt d'un homme qui pourroit vous reprocher toute votre vie que vous l'avez trahi, lorsqu'il exposoit sa vie pour venir vous revoir. Dom Sanche voulut s'en aller après ces paroles ; mais Dorothée l'arrêta, & alloit tâcher de se justifier, quand Isabelle lui dit fort

effrayée que Dom Manuel la suivoit. Dom Sanche n'eut que le temps de se mettre derriere la porte. Le vieillard fit une réprimande à ses filles de ce qu'elles n'étoient pas encore couchées ; & pendant qu'il eut le dos tourné vers la chambre, Dom Sanche en sortit, & gagnant le jardin, s'alla remettre dans le même bois de lauriers où il s'étoit déjà mis, où préparant son courage à tout ce qui pourroit lui arriver, il attendit une occasion de sortir quand elle se présenteroit. Dom Manuel étoit entré dans la chambre de ses filles pour y prendre de la lumiere, & aller delà ouvrir la porte de son jardin aux Officiers de la Justice, qui y frappaient pour la faire ouvrir, parce qu'on leur avoit dit que Dom Manuel avoit retiré dans sa maison un homme qui pouvoit être de ceux qui venoient de se battre dans la rue. Dom Manuel ne fit point de difficulté de les laisser chercher dans sa maison, croyant bien qu'ils ne feroient pas ouvrir sa chambre, & que le cava-

lier qu'ils cherchoient, y étoit enfermé. Dom Sanche voyant qu'il ne pouvoit éviter d'être trouvé par le grand nombre de sergens qui s'étoient répandus par le jardin, sortit du bois de lauriers où il étoit; & s'approchant de Dom Manuel, qui étoit fort surpris de le voir, lui dit à l'oreille, qu'un cavalier d'honneur gardoit sa parole, & n'abandonnoit jamais une personne qu'il avoit prise en sa protection. Dom Manuel pria le Prévôt, qui étoit son ami, de lui laisser Dom Sanche en sa garde; ce qui lui fut aisément accordé, & à cause de sa qualité, & parce que le blessé ne l'étoit pas dangereusement. La Justice se retira; & Dom Manuel ayant reconnu par les mêmes discours qu'il avoit tenus à Dom Sanche quand il le trouva, & que ce cavalier lui redit, que c'étoit véritablement celui qu'il avoit reçu dans son jardin, ne douta point que l'autre ne fût quelque galant introduit dans sa maison par ses filles, ou par Isabelle. Pour s'en éclaircir, il fit entrer Dom

Sanche de Silva dans une chambre, & le pria d'y demeurer jusqu'à ce qu'il le vînt trouver. Il alla dans celle où il avoit laissé Dom Juan de Péralte, à qui il feignit que son valet étoit entré en même temps que les Officiers de la Justice, & qu'il demandoit à lui parler. Dom Juan savoit bien que son valet de chambre étoit fort malade, & peu en état de le venir trouver; outre qu'il ne l'eût pas fait sans son ordre, quand même il eût su où il étoit, ce qu'il ignoroit. Il fut donc fort troublé de ce que lui dit Dom Manuel, à qui il répondit à tout hasard que son valet n'avoit qu'à l'aller attendre dans son logis. Dom Manuel le reconnut alors pour ce jeune gentilhomme Indien qui faisoit tant de bruit dans Séville; & étant bien informé de sa qualité & de son mérite, il résolut de ne le laisser point sortir de sa maison, qu'il n'eût épousé celle de ses filles avec qui il auroit le moindre commerce. Il s'entretint quelque temps avec lui, pour s'éclaircir davantage des dou-

tes dont il avoit l'esprit agité. Isabelle du pas de la porte les vit parlant ensemble, & l'alla dire à sa maitresse. Dom Manuel entrevit Isabelle, & crut qu'elle venoit de faire quelque message à Dom Juan de la part de sa fille. Il le quitta pour courir après elle, dans le temps que le flambeau qui éclairoit la chambre, acheva de brûler & s'éteignit de lui-même. Pendant que le vieillard ne trouve pas Isabelle où il la cherche, cette fille apprend à Dorothée & à Féliciane, que Dom Sanche étoit dans la chambre de leur pere, & qu'elle les avoit vu parler ensemble. Les deux sœurs y coururent sur sa parole. Dorothée ne craignoit point de trouver son cher Dom Sanche avec son pere, résolue qu'elle étoit de lui confesser qu'elle l'aimoit & qu'elle en avoit été aimée, & de lui dire à quelle intention elle avoit donné assignation à Dom Juan. Elle entra donc dans la chambre, qui étoit sans lumière, & s'étant rencontrée avec Dom Juan dans le temps qu'il en sor-

toit , elle le prit pour Dom Sanche , l'arrêta par le bras , & lui parla ainfi : Pourquoi me fuis-tu , cruel Dom Sanche ; & pourquoi n'as-tu pas voulu entendre ce que j'aurois pu répondre aux injustes reproches que tu m'as fait ? J'avoue que tu ne m'en pourrois faire d'assez grands , si j'étois aussi coupable , que tu as en quelque façon sujet de le croire : mais tu fais bien qu'il y a des choses fausses qui ont quelquefois plus d'apparence de vérité que la vérité même , & qu'elle se découvre toujours avec le temps : donne-moi donc celui de te faire voir , en débrouillant la confusion où ton malheur & le mien , & peut-être celui de plusieurs autres , vient de nous mettre. Aide-moi à me justifier , & ne hasarde pas d'être injuste pour être trop précipité à me condamner , avant de m'avoir convaincue. Tu peux avoir entendu dire qu'un cavalier m'aime ; mais as-tu entendu dire que je l'aime aussi ? Tu peux l'avoir trouvé ici , car il est vrai que je l'y ai fait venir : mais quand

tu sauras à quel dessein je l'ai fait , je suis assurée que tu auras un cruel remords de m'avoir offensée , lorsque je te donne la plus grande marque de fidélité que je te puis donner. Que n'est-il en ta présence , ce cavalier , dont l'amour m'importune , tu connoîttois , par ce que je lui dirois , si jamais il a pu dire qu'il m'aimât , & si j'ai jamais voulu lire les lettres qu'il m'a écrites. Mais mon malheur , qui me l'a toujours fait voir quand sa vue m'a pu nuire , m'empêche de le voir quand il me pourroit servir à te défabuser. Dom Juan eut la patience de laisser parler Dorothée sans l'interrompre , pour en apprendre encore davantage qu'elle ne venoit de lui en découvrir. Enfin , il alloit peut-être la querreller , quand Dom Sanche qui cherchoit de chambre en chambre le chemin du jardin qu'il avoit manqué , & qui entendit la voix de Dorothée qui parloit à Dom Juan , s'approcha d'elle avec le moindre bruit qu'il put , & fut pourtant entendu de Dom Juan & des

deux sœurs. Dans ce même temps, Dom Manuel entra dans la même chambre avec de la lumière, que portoient devant lui quelques-uns de ses domestiques. Les deux rivaux se virent, & furent vus, se regardant fierement l'un l'autre, la main sur la garde de leurs épées. Dom Manuel se mit au milieu d'eux, & commanda à sa fille d'en choisir un pour mari, afin qu'il se battît contre l'autre. Dom Juan prit la parole, & dit que pour lui il cédoit toutes ses prétentions, s'il en pouvoit avoir, au cavalier qu'il voyoit devant lui. Dom Sanche dit la même chose : & ajouta que, puisque Dom Juan avoit été introduit chez Dom Manuel par sa fille, il y avoit apparence qu'elle l'aimoit, & en étoit aimée, que pour lui il mourroit mille fois plutôt que de se marier avec le moindre scrupule. Dorothee se jeta aux pieds de son pere, & le conjura de l'entendre. Elle lui conta tout ce qui s'étoit passé entr'elle & Dom Sanche de Silva, avant qu'il eût tué Dom Diegue pour l'amour d'elle. Elle

lui apprit que Dom Juan de Peralte étoit ensuite devenu amoureux d'elle ; le dessein qu'elle avoit eu de le désabuser, & de lui proposer de demander sa sœur en mariage. Et elle conclut, que si elle ne pouvoit persuader son innocence à Dom Sanche, elle vouloit dès le jour suivant entrer dans un couvent, pour n'en sortir jamais. Par sa relation, les deux freres se reconnurent : Dom Sanche se raccommoda avec Dorothee, qu'il demanda en mariage à Dom Manuel : Dom Juan lui demanda aussi Féliciane ; & Dom Manuel les reçut pour ses gendres, avec une satisfaction qui ne peut s'exprimer. Aussi-tôt que le jour parut, Dom Sanche envoya querir le Marquis Fabio, qui vint prendre part à la joie de son ami. On tint l'affaire secrette jusqu'à temps que Dom Manuel & le Marquis eurent disposé un cousin, héritier de Dom Diegue, à oublier la mort de son parent, & à s'accomoder avec Dom Sanche. Pendant la négociation, le Marquis Fabio devint amoureux de la

sœur de ce cavalier, & la lui demanda en mariage. Il reçut avec beaucoup de joie une proposition si avantageuse à sa sœur; & dès-lors se laissa aller à tout ce qu'on lui proposa en faveur de Dom Sanche. Les trois mariages se firent en un même jour; tout y alla bien de part & d'autre, & même long-temps; ce qui est à considérer.

CHAPITRE XLIII.

De quelle façon le sommeil de Ragotin fut interrompu.

L'AGRÉABLE Inézilla acheva de lire sa Nouvelle, & fit regretter à tous ses auditeurs de ce qu'elle n'étoit pas plus longue. Tandis qu'elle la lut, Ragotin, qui au lieu de l'écouter, s'étoit mis à entretenir son mari sur le sujet de la magie, s'endormit dans une chaise basse où il étoit; ce que l'Opérateur fit aussi. Le sommeil de Ragotin n'étoit pas tout-à-fait volontaire; & s'il eût pu résister

aux vapeurs des viandes qu'il avoit mangées en grande quantité, il eût été attentif par bienséance à la lecture de la Nouvelle d'Inézilla. Il ne dormoit donc pas de toute sa force, laissant souvent aller sa tête jusqu'à ses genoux, & la relevant tantôt demi-endormi, & tantôt se réveillant en sursaut, comme on fait plus souvent qu'ailleurs au sermon, quand on s'y ennuie. Il y avoit un béliet dans l'hôtellerie, à qui la canaille qui va & vient d'ordinaire en de semblables maisons, avoit accoutumé de présenter la tête, les mains devant, contre lesquelles le béliet prenoit sa course, & choquoit rudement de sa tête, comme tous les béliets font de leur naturel. Cet animal alloit sur sa bonne-foi par toute l'hôtellerie, & entroit même dans les chambres, où on lui donnoit souvent à manger. Il étoit dans celle de l'opérateur, dans le temps qu'Inézilla lisoit sa Nouvelle. Il aperçut Ragorin, à qui le chapeau étoit tombé de la tête, & qui (comme je vous l'ai déjà dit) la hauf-

soit

soit & la baïssoit souvent. Il crut que c'étoit un champion qui se présentoit à lui, pour exercer sa valeur contre la sienne. Il recula quatre ou cinq pas en arriere, comme on fait pour mieux sauter, & ainsi comme un cheval dans une carriere, alla heurter de sa tête armée de cornes, celle de Ragotin qui étoit chauve par en - haut. Il la lui auroit cassée comme un pot de terre, de la force qu'il la choqua; mais par bonheur pour Ragotin, il la prit dans le temps qu'il la haussoit; & ainsi ne fit que lui froisser superficiellement le visage. L'action du bélier surprit tellement ceux qui la virent, qu'ils en demeurèrent comme en extase, sans toutefois oublier d'en rire. Si bien que le bélier qu'on faisoit toujours choquer plus d'une fois, put sans empêchement reprendre autant de champ qu'il en falloit pour une seconde course, & vint inconsidérément donner dans les genoux de Ragotin, dans le temps que tout étourdi du choc du bélier, & le visage écorché & sanglant en

plusieurs endroits , il avoit porté ses mains à ses yeux qui lui faisoient grand mal , ayant été également foulés l'un & l'autre , chacun de sa corne en particulier , parce que celles du bélier étoient entr'elles à la même distance qu'étoient entr'eux les yeux du malheureux Rago-tin. Cette seconde attaque du bélier les lui fit ouvrir ; & il n'eut pas plutôt reconnu l'auteur de son malheur , que dans la colere où il étoit , il frappa de la main fermée le bélier par la tête , & se fit grand mal contre ses cornes. Il en enragea beaucoup , & encore plus d'entendre rire toute l'assistance , qu'il querrella en général & sortit de la chambre en furie. Il sortoit aussi de l'hôtellerie : mais l'hôte l'arrêta pour compter ; ce qui lui fut peut-être aussi fâcheux que les coups de cornes du bélier.

CHAPITRE XLIV.

*Qui fait la suite de cette troisieme
Partie.*

VOUS avez vu dans cette partie de ce Roman , le petit Ragotin le visage tout sanglant du coup que le belier lui avoit donné , quand il dormoit assis sur une chaise basse dans la chambre des Comédiens , d'où il étoit sorti si fort en colere , que l'on ne croyoit pas qu'il y retournât jamais : mais il étoit trop piqué de Mademoiselle de l'Etoile , & il avoit trop d'envie de savoir le succès de la magie de l'Opérateur ; ce qui l'obligea , après s'être lavé la face , à retourner sur ses pas , pour voir quel effet auroit la promesse d'el Signore Ferdinando Ferdinandi , qu'il crut avoir trouvé en la personne d'un Avocat qu'il rencontra , & qui alloit au Palais. Il étoit si étourdi du coup du belier , & avoit l'esprit si troublé de celui que la l'Etoile

lui avoit donné au cœur sans y penser , qu'il se persuada facilement que cet Avocat étoit l'Opérateur : aussi il l'aborda fort civilement , & lui tint ce discours : Monsieur , je suis ravi d'une si heureuse rencontre ; je la cherchois avec tant d'impatience , que je m'en allois exprès à votre logis , pour apprendre de vous l'arrêt de ma vie ou de ma mort. Je ne doute pas que vous n'ayez employé tout ce que votre science magique vous a pu suggérer pour me rendre le plus fortuné de tous les hommes , aussi ne serai-je pas ingrat à le reconnoître. Dites-moi donc si cette miraculeuse Etoile me départira de ses bénignes influences. L'Avocat qui n'entendoit rien à tout ce beau discours , non plus que la raillerie , l'interrompit aussi-tôt , & lui dit fort brusquement : Monsieur Ragotin , s'il étoit un peu plus tard , je croirois que vous êtes ivre ; mais il faut que vous soyez tout-à-fait fou. Eh ! à qui pensez-vous parler ? Que diable m'allez-vous dire de magie & d'influence des

astres ? Je ne suis ni sorcier ni astrologue : eh quoi ! ne me connoissez-vous pas ? Ah ! Monsieur , repartit Ragotin , que vous êtes cruel ! vous êtes si bien informé de mon mal , & vous m'en refusez le remède ? Ha ! je il alloit poursuivre , quand l'Avocat le laissa là , en lui disant : vous êtes un grand extravagant pour un petit homme ; adieu. Ragotin le vouloit suivre ; mais il s'aperçut de sa méprise , dont il fut bien honteux : aussi ne s'en vanta-t-il pas ; & vous ne lairiez pas ici , si je ne l'avois apprise de l'Avocat même , qui s'en divertit bien avec ses amis. Ce petit fou continua son chemin , & alla au logis des Comédiens , où il ne fut pas plutôt entré , qu'il entendit la proposition que la Caverne & Destin faisoient de quitter la ville du Mans , & de chercher quelque autre poste ; ce qui le démontra si fort , qu'il pensa tomber de son haut , sa chute n'eût pas été périlleuse (quand même cet accident lui seroit arrivé) à cause de la modifica-

tion de son individu. Mais ce qui l'acheva tout à-fait , ce fut la résolution qui fut prise de dire adieu le lendemain à la bonne ville du Mans , c'est-à-dire à ses habitans , & notamment à ceux qui avoient été leurs plus fideles auditeurs , & de prendre la route d'Alençon , à l'ordinaire , sur l'assurance qu'ils avoient eue que le bruit de peste qui avoit couru étoit faux. Je dis à l'ordinaire , car cette sorte de gens (comme beaucoup d'autres) ont leur cours limité , comme celui du Soleil dans le Zodiaque. En ce pays-là ils viennent de Tours à Angers , d'Angers à la Fleche , de la Fleche au Mans , du Mans à Alençon , d'Alençon à Argentan ou à Laval , selon la route qu'ils prennent de Paris ou de Bretagne. Quoi qu'il en soit , cela ne fait guere à notre Roman. Cette délibération ayant été prise unanimement par les Comédiens & Comédiennes , ils résolurent de représenter le lendemain quelque excellente piece pour laisser bonne bouche à l'auditoire Manceau. Le sujet n'en est pas venu à

ma connoissance. Ce qui les obligea dequitter si promptement, ce fut que le Marquis d'Orsé (qui avoit obligé la Troupe à continuer la Comédie) fut pressé de s'en aller en Cour ; tellement que n'ayant plus de bienfaiteur , & l'auditoire du Mans diminuant tous les jours , ils se disposerent à en sortir. Rago- tin voulut s'ingérer d'y former une opposition , apportant beaucoup de mauvaises raisons dont il étoit toujours pourvu , mais auxquelles on ne fit nulle attention ; ce qui fâcha fort le petit homme , qui les pria de lui faire au moins la grace de ne point sortir de la province du Maine , ce qui étoit très-facile , en prenant le jeu de paume qui est au fauxbourg de Montfort , lequel en dépend , tant pour le spirituel que pour le temporel , & que de là ils pour- roient aller à Laval (qui est aussi du Maine) d'où ils se rendroient facilement en Bretagne , suivant la promesse qu'il en avoit faite à M. de la Garouffiere. Mais Destin lui rompit les chiens , en

disant que ce seroit le vrai moyen de ne rien faire ; car ce méchant tripot étant comme il est , fort éloigné de la ville & au-deçà de la riviere , la belle compagnie ne s'y rendoit que rarement à cause de la longueur du chemin ; que le grand jeu de paume du marché aux moutons étoit environné de toutes les meilleures maisons d'Alençon , & au milieu de la ville ; que c'étoit là où il falloit se placer & payer plutôt quelque chose de plus que de ce malotru tripot de Montfort , le bon marché duquel étoit une des plus fortes raisons de Ragotin : ce qui fut délibéré d'un commun accord , & qu'il falloit donner ordre d'avoir une charrette pour le bagage , & des chevaux pour les Demoiselles. La charge en fut donnée à Léandre , parce qu'il avoit beaucoup d'intrigue dans le Mans , où il n'est pas difficile à un honnête homme de faire en peu de temps des connoissances. Le lendemain on représenta la comédie , tragédie pastorale , tragi-comédie , car je ne sais la-

quelle, mais qui eut pourtant le succès que vous pouvez penser. Les Comédiennes furent admirées de tout le monde. Destin y réussit à merveille, sur-tout par le compliment dont il accompagna leur adieu ; car il témoigna tant de reconnoissance, qu'il exprima avec tant de douceur & de tendresse, qu'il charma toute la compagnie. On m'a dit que plusieurs personnes en pleurerent, principalement les jeunes Demeiselles qui avoient le cœur tendre. Ragotin en devint si immobile, que tout le monde étoit déjà sorti, qu'il demeurait toujours dans sa chaise, où il auroit peut-être encore demeuré, si le Marqueur du tripot ne l'eût averti qu'il n'y avoit plus personne, ce qu'il eut bien de la peine à lui faire comprendre. Il se leva enfin & s'en alla dans sa maison, où il résolut d'aller trouver les Comédiens de bon matin, pour leur découvrir ce qu'il avoit sur le cœur, & dont il s'étoit expliqué à la Rancune & à l'Olive.

CHAPITRE XLV.

Où vous verrez le dessein de Ragotin.

LEs crieurs d'eau-de-vie n'avoient pas encore réveillé ceux qui dormoient d'un profond sommeil, (qui est souvent interrompu par cette canaille , à mon avis la plus importune engeance qui soit dans la république humaine) que Ragotin étoit déjà habillé , à dessein d'aller proposer à la Troupe Comique celui qu'il avoit fait d'y être admis. Il s'en alla donc au logis des Comédiens & Comédiennes , qui n'étoient pas encore levés ni même éveillés ; il eut la discrétion de les laisser reposer ; mais il entra dans la chambre où l'Olive étoit couché avec la Rancune , lequel il pria de se lever , pour faire une promenade jusqu'à la Cousture , qui est une très-belle abbaye , située au fauxbourg qui porte le même nom , & qu'après ils

iroient déjeuner à la grande Etoile d'or, où il l'avoit fait apprêter. La Rancune qui étoit du nombre de ceux qui aiment les repues franches, fut aussi-tôt habillé que la proposition en fut faite; ce qui ne vous sera pas difficile à croire, si vous considérez que ces gens-là sont si accoutumés à s'habiller & se déshabiller derrière les tentes du théâtre, sur-tout quand il faut qu'un seul Acteur représente deux personnages que cela est aussi-tôt fait que dit. Ragotin donc & la Rancune s'acheminèrent à l'Abbaye de la Cousture: il est à croire qu'ils entrèrent dans l'église, où ils firent courte prière, car Ragotin avoit bien d'autres choses en tête. Il n'en dit pourtant rien à la Rancune pendant le cours du chemin, jugeant bien qu'il eût trop retardé le déjeuner, que la Rancune aimoit beaucoup mieux que tous ses complimens. Ils entrèrent dans le logis où le petit homme commença à crier de ce que l'on n'avoit pas encore apporté les petits pâtés qu'il avoit commandés: à quoi

l'hôtesse (sans bouger de dessus son siege où elle étoit) lui répartit : vraiment , Monsieur Ragotin , je ne suis pas devine pour savoir l'heure que vous deviez venir ici ; à présent que vous y êtes , les pâtés y seront bientôt : passez à la salle où l'on a mis la nape , il y a un jambon , donnez dessus en attendant le reste. Elle dit cela d'un ton si gravement cabarétique , que la Rancune jugea qu'elle avoit raison ; & s'adressant à Ragotin , lui dit : Monsieur , passons deçà & buvons un coup en attendant ; ce qui fut fait. Ils se mirent à table , qui fut couverte peu de temps après , & ils déjeunèrent à la mode du Mans , c'est-à-dire fort bien ; ils burent de même à la santé de plusieurs personnes. Vous jugez bien , Lecteur , que celle de la l'Etoile ne fut pas oubliée : le petit Ragotin la but une douzaine de fois , tantôt sans bouger de sa place , tantôt debout & le chapeau à la main ; mais la dernière fois il la but à genoux & tête nue , comme s'il eût fait amende honorable

honorable à la porte de quelque Eglise. Ce fut alors qu'il supplia instamment la Rancune de lui tenir la parole qu'il lui avoit donnée d'être son guide & son protecteur, dans une entreprise aussi difficile que la conquête de Mademoiselle de l'Etoile : sur quoi la Rancune lui répondit à demi en colere ; ou feignant de l'être : sachez, Monsieur Ragozin, que je suis homme qui ne m'embarque point sans biscuit, c'est-à-dire que je n'entreprends jamais rien que je ne sois assuré d'y réussir ; & foyez-le de la bonne volonté que j'ai de vous servir utilement. Je vous le dis encore, j'en fais les moyens que je mettrai en usage quand il sera temps. Mais je vois un grand obstacle à votre dessein, qui est notre départ ; & je ne vois point de jour pour vous, si ce n'est en exécutant ce que je vous ai dit une autre fois, de vous résoudre à faire la Comédie avec nous : vous y avez toutes les dispositions imaginables ; vous avez grand'mine, de ton de voix agréable,

le langage fort bon , & la mémoire encore meilleure ; vous ne ressentez point du tout le provincial : il semble que vous ayez passé toute votre vie à la Cour ; vous en avez si fort l'air , que vous le sentez d'un quart de lieue, vous n'aurez pas représenté une douzaine de fois , que vous jetterez de la poussière aux yeux de nos jeunes godelureaux qui font tant les entendus , & qui seront obligés de vous céder les premiers rôles , & après cela laissez-moi faire ; car pour le présent (je vous l'ai déjà dit) nous avons affaire à une étrange tête , il faut user avec elle de beaucoup d'adresse ; je sais bien qu'il ne vous en manque pas , mais un peu d'avis ne gêne pas les choses. D'ailleurs raisonnons un peu : si vous faisiez connoître votre dessein amoureux avec celui d'entrer dans la troupe , ce seroit le moyen de vous faire refuser ; il faut donc cacher votre jeu. Le petit bout d'homme avoit été si attentif au discours de la Rancune , qu'il en étoit tout-à-fait

extasié , s'imaginant de tenir déjà (comme on dit) le loup par les oreilles : quand se réveillant comme d'un profond sommeil , il se leva de table & passa de l'autre côté pour embrasser la Rancune , qu'il remercia en même temps , & suppl'a de continuer , lui protestant qu'il ne l'avoit convié à déjeûner , que pour lui déclarer le dessein qu'il avoit de suivre son sentiment touchant la Comédie , à quoi il étoit tellement résolu , qu'il n'y avoit personne au monde qui pût l'en détourner ; qu'il ne falloit que le faire savoir à la Troupe , & en obtenir la faveur de l'association ; ce qu'il désiroit de faire à la même heure. Ils comptèrent avec l'hôtesse. Ragotin paya, & étant sortis ils prirent le chemin du logis des Comédiens , qui n'étoit pas fort éloigné de celui où ils avoient déjeûné. Ils trouverent les Demoiselles habillée; mais comme la Rancune eut ouvert le discours du dessein de Ragotin de faire la Comédie , il en fut interrompu par l'arrivée d'un des fermiers du pere de Léandre qu'il

lui envoyoit pour l'avertir qu'il étoit malade à la mort, & qu'il souhaitoit le voir avant de lui payer le tribut que tous les hommes lui doivent : ce qui obligea tous ceux de la troupe à conférer ensemble, pour délibérer sur un événement si inopiné. Léandre tira Angélique à part, & lui dit que le temps étoit venu pour vivre heureux, si elle avoit la bonté d'y contribuer ; à quoi elle répondit qu'il ne tiendrait jamais à elle, & toutes les choses que vous verrez dans le chapitre suivant.

CHAPITRE XLVI.

Dessein de Léandre. Harangue & réception de Ragotin dans la Troupe comique.

LES JÉSUITES de la Fleche n'ayant rien pu gagner sur l'esprit de Léandre pour lui faire continuer ses études, & voyant son assiduité à la Comédie, jugerent

aussi-tôt qu'il étoit amoureux de quelqu'une des Comédiennes , en quoi ils furent confirmés , quand , après le départ de la Troupe , ils apprirent qu'il l'avoit suivie à Angers. Ils ne manquèrent pas d'en avertir son pere par un messager expès , qui arriva en même temps que la lettre de Léandre lui fut rendue , par laquelle il lui marquoit qu'il alloit à la guerre , & lui demandoit de l'argent , comme il l'avoit concerté avec Destin , quand il lui découvrit sa qualité dans l'hôtellerie où il étoit blessé. Son pere reconnoissant la fourbe , se mit dans une furieuse colere , qui jointe à une extrême vieillesse , lui causa une maladie qui fut assez longue , mais qui se termina pourtant par la mort ; de laquelle se voyant proche , il commanda à un des fermiers de chercher son fils , pour l'obliger à se retirer auprès de lui , lui disant qu'il pourroit le trouver , en demandant où il y avoit des Comédiens ; (ce que le fermier savoit assez , car c'étoit lui qui lui fournissoit

de l'argent après qu'il eut quitté le college.) Aussi ayant appris qu'il en avoit une troupe au Mans , il s'y achemina , & y trouva Léandre , comme vous l'avez vu dans le chapitre précédent. Ragonin fut prié par tous ceux de la Troupe , de les laisser conférer un moment sur le sujet du fermier nouvellement arrivé , ce qu'il fit en se retirant dans une autre chambre , où il demeura avec l'impatience qu'on peut s'imaginer. Aussitôt qu'il fut sorti , Léandre fit entrer le fermier de son pere , lequel leur déclara l'état où il étoit , & le désir qu'il avoit de voir son fils avant de mourir. Léandre demanda congé pour y satisfaire , ce que tous ceux de la Troupe jugerent très-raisonnable. Ce fut alors que Destin déclara le secret qu'il avoit tenu caché jusqu'alors , touchant la qualité de Léandre ; ce qu'il n'avoit appris qu'après le ravissement de Mademoiselle Angélique , (comme vous l'avez vu dans la seconde partie de cette véritable histoire ,) ajoutant qu'ils avoient bien

pu s'appercevoir qu'il n'agissoit pas avec lui , depuis qu'il l'avoit appris , comme il faisoit auparavant , puisque même il avoit pris un autre valet ; que si quelquefois il étoit contraint de lui parler en maître , c'étoit pour ne le découvrir pas ; mais qu'à présent il n'étoit plus temps de céler , tant pour désabuser Mademoiselle la Caverne , qui n'avoit pu ôter de son esprit que Léandre ne fût complice de l'enlèvement d'Angélique sa fille , ou peut-être l'auteur , que pour l'assurer de l'amour sincere qu'il lui portoit , & pour laquelle il s'étoit réduit à lui servir de valet , ce qu'il auroit continué , s'il n'eût été obligé de lui déclarer le secret , lorsqu'il le trouva dans l'hôtellerie , quand il alloit à la quête de Mademoiselle Angélique. Et tant s'en faut qu'il eût consenti à son enlèvement , qu'ayant trouvé les ravisseurs , il avoit hasardé sa vie pour la secourir ; mais qu'il n'avoit pu résister à tant de gens qui l'avoient furieusement blessé & laissé pour mort sur la place. Tous

ceux de la troupe lui demanderent pardon de ce qu'ils ne l'avoient pas traité selon sa qualité, mais qu'ils étoient excusables, puisqu'ils n'en avoient pas la connoissance. Mademoiselle de l'Etoile ajouta qu'elle avoit remarqué beaucoup d'esprit & de mérite en sa personne, ce qui l'avoit fait long-temps soupçonner quelque chose, en quoi elle avoit comme été confirmée depuis son retour; joint à cela les lettres que la Caverne lui avoit fait voir : que pourtant elle ne savoit quel jugement en faire, le voyant si soumis au service de son frere; mais qu'à présent il n'y avoit pas lieu de douter de sa qualité. Alors la Caverne prit la parole, & s'adressant à Léandre, lui dit: Vraiment, Monsieur, après avoir connu en quelque façon votre condition par le contenu des lettres que vous écriviez à ma fille, j'avois toujours un juste sujet de me défier de vous, n'y ayant point d'apparence que l'amour que vous dites avoir pour elle fût légitime, comme le des-

sein que vous aviez formé de la mener en Angleterre me le témoigne assez ; & en effet , Monsieur , quelle apparence qu'un Seigneur si relevé , comme vous espérez l'être après la mort de Monsieur votre pere , voulût songer à épouser une pauvre Comédienne de campagne ? Je loue Dieu que le temps soit venu que vous pourrez vivre content , dans la possession de ces belles terres qu'il vous laisse , & moi hors de l'inquiétude qu'à la fin vous ne me jouassiez quelque mauvais tour. Léandre , qui s'étoit fort impatienté en écoutant ce discours de la Caverne , lui répondit : Tout ce que vous dites , Mademoiselle , que je suis sur le point de posséder , ne sauroit me rendre heureux , si je ne suis assuré en même temps de la possession de Mademoiselle Angélique votre fille ; sans elle je renonce à tous les biens que la nature , ou plutôt la mort de mon pere me donne , & je vous déclare que je ne m'en vais recueillir sa succession , qu'à dessein de revenir aussi-tôt pour

accomplir la promesse que je fais devant cette honorable compagnie , de n'avoir jamais pour femme que Mademoiselle Angélique votre fille , pourvu qu'il vous plaise de me la donner & qu'elle y consente , comme je vous en supplie très-humblement toutes deux. Et ne vous imaginez pas que je veuille l'emmener chez moi , c'est à quoi je ne pense point du tout ; j'ai trouvé tant de charmes en la vie comique , que je ne saurois m'en distraire , ni me séparer de tant d'honnêtes gens qui composent cette illustre troupe. Après cette franche déclaration , les Comédiens & les Comédiennes , parlant tous ensemble , lui dirent qu'ils lui avoient de grandes obligations de tant de bontés , & que Mademoiselle de la Caverne & sa fille seroient bien délicates , si elles ne lui donnoient la satisfaction qu'il prétendoit. Angélique ne répondit que comme une fille qui dépendoit de sa mere , laquelle finit la conversation , en disant à Léandre , que si à son retour il étoit

dans les mêmes sentimens , il pouvoit tout espérer. Ensuite il y eut de grands embrassemens & quelques larmes versées , les unes par un motif de joie , & les autres par la tendresse , qui fait ordinairement pleurer ceux qui en sont si susceptibles , qu'ils ne sauroient s'en empêcher , quand ils voient ou entendent dire quelque chose de tendre. Après tous ces beaux complimens , il fut conclu que Léandre s'en iroit le lendemain , & qu'il prendroit un des chevaux que l'on avoit loués ; mais il dit qu'il monteroit celui de son fermier , qui se serviroit du sien , qui le porteroit bien chez lui. Nous ne prenons pas garde , dit Destin , que M. Ragotin s'impatiente , il faut le faire entrer : mais à propos , n'y a-t-il personne qui sache quelque chose de son dessein ? La Rancune qui n'avoit point parlé , ouvrit la bouche pour dire qu'il le savoit , & que le matin il lui avoit donné à déjeuner , pour lui déclarer qu'il désiroit de s'associer à la troupe , & faire la comédie , sans

prétendre lui être à charge , parce qu'il avoit assez de bien , qu'il aimoit autant le dépenser en voyant le monde , que de demeurer au Mans , à quoi il l'avoit fort porté. Aussi-tôt Roquebrune s'avança , pour dire poétiquement qu'il n'étoit pas d'avis qu'on le reçût , en étant des poètes comme des femmes , quand il y en a deux dans une maison , il y en a une de trop : que deux poètes dans une troupe y pourroient exciter des tempêtes , dont la source viendroit des contrariétés du Parnasse ; d'ailleurs , que la taille de Ragotin étoit si défectueuse , qu'au lieu d'apporter de l'ornement au théâtre , il en seroit deshonoré ; & puis quel personnage pourra-t-il faire ? Il n'est pas capable des premiers rôles, Monsieur Destin s'y opposeroit , & l'Olive pour les seconds : il ne sauroit représenter un Roi , non plus qu'une Confidente , car il auroit aussi mauvaise mine sous le masque qu'à visage découvert , & ainsi je conclus qu'il ne soit pas reçu. Et moi , répartit la Rancune , je soutiens qu'on

qu'on doit le recevoir , & qu'il sera fort propre pour représenter un nain , quand il en sera besoin , ou quelque monstre comme celui de l'Andromede ; cela sera plus naturel que d'en faire d'artificiels. Et quant à la déclamation , je puis vous assurer que ce sera un autre Orphée , qui attirera tout le monde après lui. Dernièrement quand nous cherchions Mademoiselle Angélique , l'Olive & moi , nous le rencontrâmes monté sur un mulot , semblable à lui , c'est-à-dire petit. Comme nous marchions , il se mit à déclamer des vers de Pirame avec tant d'emphase , que des passans qui conduisoient des ânes , s'approcherent du mulot , & l'écoutèrent avec tant d'attention , qu'ils ôtèrent leurs chapeaux de leur tête pour le mieux entendre , & le suivirent jusqu'au logis , où nous nous arrêtâmes pour boire un coup. Si donc il a été capable d'attirer l'attention de ces âniers , jugez de ce que feront ceux qui sont capables de discerner les belles choses. Cette

faillie fit rire tous ceux qui l'avoient entendue , & l'on fut d'avis de faire entrer Ragotin pour l'entendre lui-même. On l'appella , il vint , il entra ; & après avoir fait une douzaine de révérences , il commença sa harangue en cette sorte : Illustres personnages , auguste Sénat du Parnasse ! (il s'imaginoit sans doute d'être dans le barreau du Présidial du Mans , où il n'étoit guere entré depuis qu'il y avoit été reçu Avocat , ou dans l'Académie des Puristes :) on dit en commun proverbe , que les mauvaises compagnies corrompent les bonnes mœurs ; & par un proverbe contraire , les bonnes compagnies dissipent les mauvaises , & rendent les personnes semblables à ceux qui les composent. Cet exorde si bien débité , fit croire aux Comédiennes qu'il alloit faire un sermon , car elles tournerent la tête , & eurent beaucoup de peine à s'empêcher de rire. Quelque critique glosa peut-être sur ce mot de sermon , mais pourquoi Ra-

gotin n'eût-il pas été capable d'une telle sottise , puisqu'il avoit bien fait chanter des chants d'Eglise en sérénade avec des orgues ? Mais il continua. Je me trouve si destitué de vertus , que je désire m'associer à votre illustre troupe , pour en apprendre , & pour m'y façonner , car vous êtes les interpretes des Muses , les échos vivans de leurs chers nourrissons , & vos mérites sont si connus à toute la France , que l'on vous admire jusqu'au-delà des poles. Pour vous , Mesdemoiselles , vous charmez tous ceux qui vous considerent , & l'on ne sauroit entendre l'harmonie de vos belles voix , sans être ravi en admiration ; aussi , beaux anges en chair & en os , tous les plus doctes Poètes ont-ils rempli leurs vers de vos louanges. Les Alexandre & les César n'ont jamais égalé la valeur de M. Destin & des autres héros de cette illustre troupe. Il ne faut donc pas vous étonner si je désire avec tant de passion d'en accroître le nombre , ce qui vous sera facile si vous me faites

l'honneur de m'y recevoir ; au reste , je ne veux point vous être à charge , ni ne prétends participer aux émolumens du théâtre , mais seulement être votre très-humble & très-obéissant serviteur. On le pria de sortir pour un moment , afin que l'on pût résoudre sur le sujet de sa harangue , & y procéder dans les formes. Il sortit , & l'on commençoit d'opiner , quand le Poète se jeta à la traverse , pour former une seconde opposition ; mais il fut relancé par la Rancune , qui l'eût encore mieux poussé , s'il n'eût regardé son habit neuf , qu'il avoit acheté de l'argent qu'il lui avoit prêté. Enfin il fut conclu qu'il seroit reçu , pour être le divertissement de la compagnie. On l'appella , & quand il fut entré , Destin prononça en sa faveur. On fit les cérémonies accoutumées ; il fut écrit sur le registre , prêta le serment de fidélité ; on lui donna le mot auquel tous les Comédiens se reconnoissent , & il soupa ce soir-là avec toute la caravane.

CHAPITRE XLVII.

Départ de Léandre & de la Troupe comique pour aller à Alençon. Disgrace de Ragotin.

APRÈS souper, il n'y eut personne qui ne félicitât Ragotin de l'honneur qu'on lui avoit fait de le recevoir dans la troupe : de quoi il s'enfla si fort, que son pourpoint s'en ouvrit en deux endroits. Cependant Léandre prit occasion d'entretenir sa chere Angélique, à laquelle il réitéra le dessein qu'il avoit fait de l'épouser ; mais il le dit avec tant de douceur, qu'elle ne lui répondit que des deux yeux, d'où elle laissa couler quelques larmes ; je ne fais si ce fut de joie des belles promesses de Léandre ou de tristesse de son départ : quoi qu'il en soit, ils se firent beaucoup de caresses, la Caverne n'y apportant plus d'obstacle. La nuit étant

déjà fort avancée , il fallut se retirer. Léandre prit congé de toute la compagnie , & s'en fut se coucher. Le lendemain il se leva de bon matin , partit avec le fermier de son pere , & fit tant par ses journées , qu'il arriva en la maison de son pere qui étoit malade , lequel lui témoigna d'être bien aise de sa venue ; & selon que ses forces le lui permirent , il exprima la douleur que lui avoit causé son absence , & lui dit ensuite qu'il avoit bien de la joie de le revoir , pour lui donner sa dernière bénédiction , & avec elle tous ses biens , nonobstant l'affliction qu'il avoit eue de sa mauvaïse conduite ; mais qu'il croyoit qu'il en useroit mieux à l'avenir : nous apprendrons la suite à son retour. Les Comédiens & Comédiennes étant habillés , chacun amassa ses nipes ; on remplit les coffres ; on fit les balles du bagage comique , & on prépara tout pour partir. Il manquoit un cheval pour une des Demoiselles , parce qu'un de ceux qui les avoient loués s'étoit

dédit ; on prioit l'Olive d'en chercher un autre , quand Ragotin entra , lequel ayant entendu cette proposition , dit qu'il n'en étoit pas besoin , parce qu'il en avoit un pour porter Mademoiselle de l'Etoile ou Angélique en croupe , attendu qu'à son avis on ne pourroit pas aller en un jour à Alençon , y ayant dix grandes lieues du Mans ; qu'en y mettant deux jours , comme il le falloit nécessairement , son cheval ne seroit pas trop fatigué de porter deux personnes. Mais la l'Etoile l'interrompant , lui dit qu'elle ne pourroit pas se tenir en croupe ; ce qui affligea fort le petit homme , qui fut un peu consolé , quand Angélique dit qu'elle le feroit bien elle. Ils déjeûnèrent tous , & l'opérateur & sa femme furent de là partie ; mais pendant qu'on apprêtoit le déjeûné , Ragotin prit l'occasion pour parler au Seigneur Ferdinandi , auquel il fit la même harangue , qu'il avoit fait à l'Avocat dont nous avons parlé , quand il le prenoit pour lui , à laquelle il ré-

pondit qu'il n'avoit rien oublié pour mettre tous les secrets de la magie en pratique , mais sans aucun effet , ce qui l'obligeoit de croire que la l'Etoile étoit plus grande magicienne qu'il n'étoit magicien ; qu'elle avoit des charmes beaucoup plus puissans que les siens , & que c'étoit une dangereuse personne , qui avoit grand sujet de craindre. Ragotin vouloit répartir , mais on les pressa de se laver les mains , & de se mettre à table , ce qu'ils firent tous. Après le déjeûné , Inézilla témoigna à tous ceux de la troupe , & principalement aux demoiselles , le déplaisir qu'elle & son mari avoient d'un départ si prompt , leur protestant qu'ils eussent bien désiré de les suivre à Alençon , pour avoir l'honneur de leur conversation plus longtemps , mais qu'ils seroient obligés de monter sur le théâtre pour débiter leurs drogues , & par conséquent faire des farces ; que cela étant public & ne coûtant rien , le monde y va plus facilement qu'à la comédie, où il faut donner

de l'argent, & qu'ainfi, au lieu de les servir, ils leur pourroient nuire, & que pour l'éviter ils avoient réfolu de monter au Mans après leur départ. Alors ils s'embrafferent les uns les autres, & fe dirent mille douceurs. Les Demoifelles pleurerent, & enfin tous fe firent de grands complimens, à la réfervedu poëte, qui, en d'autres occafions, eût parlé plus que quatre, & en celle-ci demeura muet, la féparation d'Inézilla lui ayant été un fi furieux coup de foudre, qu'il ne put jamais le parer, quoiqu'il s'eftimât tout couvert des lauriers du Parnaffe. La charrette étant chargée & prête à partir, la Caverne y prit place au même endroit que vous l'avez vu au commencement de ce Roman. La l'Etoile monta fur un cheval que Destin conduifoit, & Angélique fe mit derriere Ragotin, qui avoit pris avantage en montant à cheval, pour éviter un fécond accident de fa carabine, qu'il n'avoit pourtant pas oubliée, car il l'avoit pendue à fa bandouliere; tous les autres

allèrent à pied , dans le même ordre qu'ils étoient arrivés au Mans. Quand ils furent dans un petit bois qui est au bout du pavé ; environ à une lieue de la ville , un cerf qui étoit poursuivi par les gens de M. le Marquis de Laverdin , traversa le chemin , & fit peur au cheval de Ragotin qui alloit devant , ce qui lui fit quitter l'étrier , & mettre en même temps la main à sa carabine : mais comme il le fit avec précipitation , le talon se trouva justement sous son aisselle , & comme il avoit la main à la détente , le coup partit , & parce qu'il l'avoit beaucoup chargée , & à balte , elle repoussa si furieusement , qu'elle le renversa par terre ; & en tombant , le bout de la carabine donna contre les reins d'Angélique , qui tomba aussi , mais sans se faire aucun mal , car elle se trouva sur ses pieds ; pour Ragotin , il donna de la tête contre la souche d'un vieil arbre pourri , qui étoit environ un pied hors de terre , qui lui fit une assez grosse bosse au dessus de la tempe ; on

y mit une piece d'argent, & on lui banda la tête avec un mouchoir : ce qui excita de grands éclats de rire à tous ceux de la troupe, ce qu'ils n'eussent peut-être pas fait, si le mal eût été plus grand; encore ne fait-on, car il est bien difficile de s'en empêcher en de pareilles occasions : aussi ils s'en régalerent comme il faut, ce qui pensa faire enrager le petit homme, qui aussi-tôt fut remonté sur son cheval, & Angélique, qui ne lui permit pas de recharger sa carabine, comme il le vouloit faire, & l'on continua de marcher jusqu'à la Guerche, où l'on fit repaître les quatre chevaux qui étoient attelés à la charrette, & les deux autres porteurs. Tous les Comédiens goûterent ; pour les Demoiselles, elles se mirent sur un lit, autant pour se reposer que pour considérer les hommes, qui buvoient à qui mieux mieux, surtout la Rancune & Ragotin (à qui l'on avoit débandé la tête, à laquelle la piece d'argent avoit répercuté la contusion) qui portoient

ensemble une santé qu'ils s'imaginoient que personne n'entendoit ; ce qui obligea Angélique à crier à Ragotin : Monsieur, prenez garde à vous, & songez à bien conduire votre voiture ; ce qui démonta un peu le petit Avocat encomédienné, qui fit aussi-tôt cession d'armes, ou plutôt de verres, avec la Rancune. On paya l'hôtesse, on remonta à cheval, & la caravane comique marcha. Le temps étoit beau, & le chemin de même, ce qui fut cause qu'ils arrivèrent de bonne heure à un bourg qu'on appelle Vivain. Ils descendirent au Coqhardi, qui est le meilleur logis ; mais l'hôtesse (qui n'étoit pas la plus agréable du pays du Maine) fit quelque difficulté de les recevoir, disant qu'elle avoit beaucoup de monde, entr'autres un Receveur des tailles de la province, & un autre Receveur des épices du Préfidial du Mans, avec quatre ou cinq Marchands de toile. La Rancune, qui songea aussi-tôt à faire quelque tour de son métier, lui dit qu'ils ne demandoient qu'une

qu'une chambre pour les Demoiselles , que pour les hommes ils se coucheroient comme ils pourroient , & qu'une nuit étoit bientôt passée ; ce qui adoucît un peu la fierté de la Dame cabaretiere. Ils entrèrent donc , & l'on ne déchargea point la charrette ; car il y avoit dans la basse-cour une remise de carrosse où on la mit , & on la ferma à la clef ; & l'on donna une chambre aux Comédiennes , où tous ceux de la troupe souperent , & quelque temps après les Demoiselles se couchèrent dans deux lits qu'il y avoit , savoir la l'Etoile dans un , & la Caverne & sa fille Angélique dans l'autre. Vous jugez bien qu'elles ne manquèrent pas de fermer la porte , aussi bien que les deux Receveurs , qui se retirèrent aussi dans une autre chambre , où ils firent porter leurs valises , qui étoient pleines d'argent , sur lequel la Rancune ne put pas mettre la main ; car ils se précautionnerent bien ; mais les marchands payerent pour eux. Ce méchant homme eut assez de prévoyan-

ce pour être logé dans la même chambre où ils avoient fait porter leurs balles. Il y avoit trois lits, dont les marchands en occupoient deux, & l'Olive & la Rancune l'autre, lequel ne dormit point : mais quand il connut que les autres dormoient ou devoient dormir, il se leva doucement pour faire son coup, qui fut interrompu par un des marchands, auquel il étoit survenu un mal de ventre ; avec une envie de le décharger, ce qui l'obligea à se lever, & la Rancune à regagner le lit. Cependant le marchand qui logeoit ordinairement dans ce logis, & qui en savoit toutes les issues, alla par la porte qui conduisoit à une petite galerie, au bout de laquelle étoient les lieux communs ; ce qu'il fit pour ne donner pas mauvaise odeur aux vénérables Comédiens. Quand il se fut vuïdé, il retourna au bout de la galerie ; mais au lieu de prendre le chemin qui conduisoit à la chambre d'où il étoit parti, il prit de l'autre côté, & descendit dans la chambre où les Receveurs

étoient couchés (car les deux chambres & les montées étoient disposées de la sorte) : il s'approcha du premier lit qu'il rencontra , croyant que ce fût le sien , & une voix à lui inconnue lui demanda : Qui est là ? Il passa sans rien dire à l'autre lit où on lui dit la même chose , mais d'un ton plus élevé , & en criant : L'hôte , de la chandelle , il y a quelqu'un dans notre chambre. L'hôte fit lever une servante ; mais avant qu'elle fût en état de comprendre qu'il falloit de la lumiere , le marchand eut loisir de remonter & de descendre par où il étoit allé. La Rancune , qui entendoit tout ce débat (car il n'y avoit qu'une simple cloison d'ais entre les deux chambres) ne perdit pas de temps , mais dénoua habilement les cordes de deux bales , dans chacune desquelles il prit deux pieces de toiles , & renoua ses cordes comme si personne n'y eût touché , (car il savoit le secret qui n'est connu que de ceux du métier (non plus que leur numéro & leurs chiffres, Il vouloit en at-

taquer une autre, quand le marchand entra dans la chambre, & ayant entendu marcher, dit : Qui est là ? La Rancune qui ne manquoit point de répartie, (après avoir fourré les quatre pieces de toile dans le lit), dit qu'on avoit oublié de mettre un pot de chambre, & qu'il cherchoit la fenêtre pour pisser. Le marchand qui n'étoit pas encore recouché, lui dit : Attendez, Monsieur, je vais l'ouvrir, & se remit au lit. La Rancune s'approcha de la fenêtre, par laquelle il pissa aussi copieusement que quand il arrosa un marchand du bas Maine, avec qui il étoit couché dans un cabaret de la ville du Mans, comme vous l'avez vu dans le sixieme chapitre de la premiere partie de ce Roman, après quoi il retourna se coucher sans fermer la fenêtre. Le marchand lui cria qu'il ne devoit pas l'avoir laissée ouverte, & l'autre lui cria encore plus haut qu'il la fermât s'il vouloit, que pour lui il n'eût pas pu retrouver son lit dans l'obscurité, ce qui n'étoit pas

quand elle étoit ouverte, parce que la lune luisoit bien fort dans la chambre. Le marchand appréhendant qu'il ne lui voulût faire une querelle d'allemand, se leva sans lui répartir, ferma la fenêtre & se remit au lit, où il ne dormoit pas, dont bien lui prit, car sa balle n'eût pas eu meilleur marché que les deux autres. Cependant l'hôte & l'hôtesse crioient à la chambrière d'allumer vite la chandelle : elle s'en mettoit en devoir ; mais comme il arrive ordinairement, que plus on s'empresse, moins on avance, aussi cette misérable servante sousta les charbons plus d'une heure, sans pouvoir l'allumer. L'hôte & l'hôtesse lui disoient mille malédictions ; & les Receveurs crioient toujours plus fort, de la chandelle. Enfin, quand elle fut allumée, l'hôte & l'hôtesse & la servante monterent à leur chambre, où n'ayant trouvé personne, ils leur dirent qu'ils avoient grand tort de mettre ainsi tous ceux du logis en alarme. Eux sou-tenoient toujours d'avoir vu & entendu

un homme & de lui avoir parlé. L'hôte passa de l'autre côté, & demanda aux comédiens & aux marchands si quelqu'un d'eux étoit sorti? Ils dirent que non, à la réserve de Monsieur, dit un des marchands, parlant de la Rancune, qui s'est levé pour pisser par la fenêtre, car on n'a point donné de pot de chambre. L'hôte gronda fort la servante de ce manquement, & alla retrouver les Receveurs, auxquels il dit qu'il falloit qu'ils eussent fait quelque mauvais songe, car personne n'avoit bougé; & après leur avoir dit qu'ils dormissent bien, & qu'il n'étoit pas encore jour, ils se retirèrent. Si-tôt que le jour fut venu, la Rancune se leva, & demanda la clef de la remise, où il entra pour cacher les quatre pieces de toile qu'il avoit dérobées, & qu'il mit dans une des balles de la charrette.

CHAPITRE XLVIII.

Ce qui arriva aux Comédiens, entre Vivan & Alençon. Autre disgrâce de Ragotin.

Tous les héros & héroïnes de la troupe comique partirent de bon matin, prirent le grand chemin d'Alençon, & arriverent heureusement au bourg-le-Roi, que le vulgaire appelle le Boulelery, où ils dînèrent & se reposèrent quelque temps, pendant lequel on mit en avant si l'on passeroit par Arsonnay, qui est un village à une lieue d'Alençon, ou si l'on prendroit de l'autre côté, pour éviter Barée, qui est un chemin où, pendant les plus grandes chaleurs de l'été, il y a de la boue, où les chevaux enfoncent jusqu'aux sangles. On consulta là-dessus le charretier qui assura qu'il passeroit partout, ses quatre chevaux étant les meilleurs de tous les at-

telages du Mans : d'ailleurs qu'il n'y avoit qu'environ cinq cents pas de mauvais chemin , & que celui des communes de Saint Pater , où il faudroit passer , n'étoit guere plus beau & beaucoup plus long ; qu'il n'y auroit que les chevaux & la charrette qui entreroient dans la boue ; parce que les gens de pied passeroient dant les champs , quitte pour enjamber certaines fascines , qui ferment les terres , afin que les chevaux n'y puissent pas entrer ; on les appelle en ce pays-là des étaliers. Ils enfilèrent donc ce chemin-là. Mademoiselle de l'Etoile dit qu'on l'avertît quand on en seroit près , parce qu'elle aimoit mieux aller à pied en beau chemin , qu'à cheval dans la boue. Angélique en dit autant , & aussi la Caverne , qui appréhenda que la charrette ne versât. Quand ils furent sur le point d'entrer dans ce mauvais chemin , Angélique descendit de la croupe du cheval de Ragotin. Destin fit mettre pied à terre à la l'Etoile , & l'on aida à la Caverne à des-

cendre de la charrette. Roquebrune monta sur le cheval de la l'Etoile, & suivit Ragotin qui alloit après la charrette. Quand ils furent au plus boueux du chemin, & à un lieu où il n'y avoit d'espace que pour la charrette, quoique le chemin fût fort large, ils rencontrèrent une vingtaine de chevaux de voiture, que cinq ou six paysans conduisoient, qui se mirent à crier au charetier de reculer. Le charetier leur crioit encore plus fort, reculez vous-même, vous le ferez plus facilement que moi. De détourner ou à droit ou à gauche, cela ne se pouvoit, car de chaque côté il n'y avoit que des fondrières infondables. Les voituriers voulant faire les mauvais, s'avancerent si brusquement contre la charrette, en criant si fort que les chevaux en prirent tant de peur, qu'ils en rompirent leurs traits, & se jetterent dans les fondrières : le timonnier se détourna tant soit peu sur la gauche, ce qui fit avancer la roue du même côté, qui pour ne point trou-

ver de ferme fit verser la charrette. Ragotin , tout bouffi d'orgueil & de colere , crioit comme un démoniaque contre les voituriers , croyant de pouvoir passer au côté droit , où il sembloit y avoir du vuide ; car il vouloit joindre les voituriers , qu'il menaçoit de sa carabine , pour les faire reculer. Il s'avança donc ; mais son cheval s'embourba si fort , que tout ce qu'il put faire , ce fut de délétriner promptement , de désarçonner en même temps , & de mettre pied à terre : mais il enfonça jusqu'aux aisselles ; & s'il n'eût pas étendu les bras , il eût enfoncé jusqu'au menton. Cet accident si imprévu fit arrêter tous ceux qui passoient dans les champs , pour penser à y remédier. Le Poète qui avoit toujours bravé la fortune , s'arrêta doucement , & fit reculer son cheval jusqu'à ce qu'il eût trouvé le sec. Les voituriers , voyant tant d'hommes qui avoient tous chacun un fusil sur l'épaule & une épée au côté , reculerent sans bruit , de peur d'être battus , &

priront un autre chemin. Cependant il fallut songer à remédier à tout ce désordre, & l'on dit qu'il falloit commencer par M. Ragotin, & par son cheval; car ils étoient tous deux en grand péril. L'Olive & la Rancune furent les premiers qui s'en mirent en devoir: mais quand ils voulurent s'en approcher, ils enfoncerent jusqu'aux cuisses, & ils auroient encore enfoncé s'ils eussent avancé davantage: tellement qu'après avoir sondé en plusieurs endroits sans y trouver du ferme, la Rancune, qui avoit toujours des expédiens d'un homme de son naturel, dit sans rire qu'il n'y avoit point d'autre remède, pour tirer M. Ragotin du danger où il étoit, que de prendre la corde de la charrette (qn'aussi-bien il falloit la décharger), & la lui attacher au col, & le faire tirer par les chevaux qui s'étoient remis dans le grand chemin. Cette proposition fit rire tous ceux de la compagnie, mais non pas Ragotin, qui en eut autant de peur, comme lorsque la Rancune

lui vouloit couper son chapeau sur le visage , quand il l'avoit enfoncé dedans. Mais le charetier , qui s'étoit hasardé pour relever les chevaux , le fit encore pour Ragotin ; il s'approcha de lui ; & à diverses reprises le sortit & le conduisit dans le champ où étoient les Comédiennes , qui ne purent s'empêcher de rire , le voyant en si bel équipage ; elles se contraignirent pourtant tant qu'elles purent. Cependant le charetier retourna son cheval , qui étant assez vigoureux , sortit avec un peu d'aide , & alla trouver les autres ; ensuite de quoi l'Olive , la Rancune & le même charetier , qui étoient déjà tout pleins de boue , déchargèrent la charette , la remuerent & la rechargèrent. Elle fut aussi-tôt réattelée , & les chevaux la sortirent de ce mauvais pas. Ragotin remonta sur son cheval avec peine , car le harnois étoit rompu ; mais Angélique ne voulut pas se remettre derrière lui , pour ne point gâter ses habits. La Caverne dit qu'elle iroit bien à pied , ce que fit aussi la

la l'Etoile , que Destin continua de conduire jusqu'aux Chênes verts , qui est le premier logis que l'on trouve en venant du Mans au fauxbourg de Montfort , où ils s'arrêterent , n'osant pas entrer dans la ville dans un si étrange désordre. Après que ceux qui avoient travaillé eurent bu , ils employèrent le reste du jour à faire sécher leurs habits , après en avoir pris d'autres dans les coffres que l'on avoit déchargés ; car ils en avoient eu chacun un en présent de la noblesse Mancelle. Les Comédiennes souperent légèrement, lassées du chemin qu'elles avoient été contraintes de faire à pied , ce qui les obligea aussi à se coucher de bonne heure. Les Comédiens ne se couchèrent qu'après avoir bien soupé. Les uns & les autres étoient à leur premier sommeil, environ les onze heures , quand une troupe de cavaliers frapperent à la porte de l'hôtellerie. L'hôte répondit que son logis étoit plein , & d'ailleurs qu'il étoit heure indue. Ils recommencerent à frapper plus fort , en

menaçant d'enfoncer la porte. Destin qui avoit toujours Saldagne en tête , crut que c'étoit lui qui venoit à force ouverte pour enlever la l'Etoile : mais ayant regardé par la fenêtré , il apperçut à la faveur de la clarté de la Lune , un homme qui avoit les mains liées par derriere , ce qu'ayant dit fort bas à ses compagnons , qui étoient tous aussi-bien que lui en état de le bien recevoir , Ragotin dit assez haut que c'étoit M. de la Rappiniere qui avoit pris quelque voleur , car il étoit à la quête. Ils furent confirmés dans cette opinion quand ils entendirent commander à l'hôte d'ouvrir de par le Roi. Mais pourquoi diable (dit la Rancune) ne l'a-t-il pas mené au Mans , ou à Beaumont-le-Vicomte , ou au pis aller à Fresnay ? car quoique ce fauxbourg soit du Maine , il n'y a point de prisons ; il faut qu'il y ait là du mystere. L'hôte fut contraint d'ouvrir à la Rappiniere , qui entra avec dix archers , lesquels menoiént un homme attaché comme je viens de vous dire :

& qui ne faisoit que rire, surtout quand il regardoit la Rappiniere, ce qu'il faisoit fixement contre l'ordinaire des criminels : & c'est la premiere raison pour-quoi il ne le mena pas au Mans. Or vous saurez que la Rappiniere ayant appris que l'on avoit fait plusieurs voleries, & pillé quelques maisons champêtres, il se mit en devoir de chercher les malfaiteurs. Comme lui & ses archers approchoient de la forêt de Persaine, ils virent un homme qui en sortoit; mais quand il apperçut cette troupe d'hommes à cheval, il reprit le chemin du bois; ce qui fit juger à la Rappiniere que ce pouvoit en être un. Il piqua si fort & ses gens aussi, qu'ils attrapèrent cet homme, qui ne répondit qu'en termes confus aux interrogats que la Rappiniere lui fit : mais il ne parut point confus, au contraire il se mit à rire & à regarder fixement la Rappiniere, qui plus il le considéroit, plus il s'imaginait de l'avoir vu autrefois, & il ne se trompoit pas : mais du temps

qu'ils s'étoient vus , on portoit les cheveux courts & de grandes barbes , & cet homme là avoit la chevelure fort longue & point de barbe , & d'ailleurs ses habits étoient différens ; tout cela lui en ôtoit la connoissance. Il le fit néanmoins attacher à un banc de la table de la cuisine , qui étoit à dossier à l'antique , & le laissa en la garde de deux archers , & s'en alla coucher après avoir fait un peu la collation. Le lendemain Destin se leva le premier , & en passant par la cuisine il vit les archers endormis sur une méchante paille , & un homme attaché à un des bancs de la table , lequel lui fit signe de s'approcher , ce qu'il fit : mais il fut fort étonné , quand le prisonnier lui dit : Vous souvient-il quand vous fûtes attaché à Paris sur le Pont-neuf , où vous fûtes volé , principalement d'une boîte de portrait ? J'étois alors avec le sieur de la Rappiniere , qui étoit notre capitaine ; ce fut lui qui me fit avancer pour vous attaquer ; vous savez tout

ce qui se passa, J'ai appris que vous avez tout su de Doguin à l'heure de sa mort, & que la Rappiniere vous a rendu votre boîte. Vous avez une belle occasion de vous venger de lui, car s'il me mene au Mans, comme il fera peut-être, j'y serai pendu sans doute, mais il ne tiendra qu'à vous qu'il ne soit de la danse. Il ne faudra que joindre votre déposition à la mienne, & puis vous savez comme va la Justice du Mans. Destin le quitta, & attendit que la Rappiniere fût levé. Ce fut pour lors qu'il témoigna bien qu'il n'étoit pas vindicatif, car il l'avertit du dessein du criminel, en lui disant tout ce qu'il avoit dit de lui; & ensuite lui conseilla de s'en retourner & de laisser ce misérable. Il vouloit attendre que les Comédiennes fussent levées pour leur donner le bon jour; mais Destin lui dit franchement que la l'Etoile ne le pourroit pas voir sans s'emporter furieusement contre lui avec justice. Il leur dit de plus, que si le Vi-Bailli d'Alençon (qui est le

Prévôt de ce Bailliage-là) savoit tout ce manége, il le viendrait prendre. Il le crut, fit détacher le prisonnier, qu'il laissa en liberté, monta à cheval avec ses archers, & s'en alla sans payer l'hôtesse, (ce qui lui étoit assez ordinaire) & sans remercier Destin, tant il étoit troublé. Après son départ Destin appella Roquebrune, l'Olive & le Décorateur qu'il mena dans la ville, & ils allèrent directement au grand jeu de paume, où ils trouverent six gentilshommes qui jouoient partie. Il demanda le maître du tripot, & ceux qui étoient dans la galerie ayant connu que c'étoient des Comédiens, dirent aux joueurs que c'étoient des Comédiens, & qu'il y en avoit un qui avoit fort bonne mine. Les joueurs acheverent leur partie, & monterent dans une chambre pour se faire frotter, tandis que Destin traitoit avec le maître du jeu de paume. Ces gentilshommes étant descendus à demi vêtus, saluerent Destin & lui demanderent toutes les particularités de la trou-

pe ; de quel nombre de personnes elle étoit composée , s'il y avoit de bons acteurs , s'ils avoient de beaux habits , & si les femmes étoient belles. Destin répondit sur tous ces chefs , ensuite de quoi ces gentilshommes lui offrirent leurs services , & prièrent le maître de les accomoder , ajoutant que s'ils avoient patience qu'ils fussent tout-à-fait habillés , ils boiroient ensemble , ce que Destin accepta pour se faire des amis en cas que Saldagne le cherchât encore ; car il en avoit toujours de l'appréhension. Cependant il convint du prix pour le louage du tripot , & ensuite le Décorateur alla chercher un menuisier pour bâtir le théâtre suivant le modele qu'il lui donna ; & les joueurs étant habillés , Destin s'approcha d'eux de si bonne grace , & avec sa grande mine , leur fit paroître tant d'esprit , qu'ils conçurent de l'amitié pour lui. Ils lui demanderent où la troupe étoit logée , & lui leur ayant répondu qu'elle étoit aux Chênes verts à Montfort , ils lui dirent : Allons boire

dans un logis qui sera votre fait : nous voulons vous aider à faire le marché. Ils y allèrent, furent d'accord du prix pour trois chambres, & y déjeûnèrent très-bien. Vous pouvez bien croire que leur entretien ne fut que de vers & de pieces de théâtre, ensuite de quoi ils firent grande amitié, & allèrent avec lui voir les Comédiennes qui étoient sur le point de dîner, ce qui fut cause que ces gentilshommes ne demeurèrent pas long-temps avec elles. Ils les entretenirent pourtant agréablement pendant le peu de temps qu'ils y furent, ils leur offrirent leurs services & leur protection : car c'étoient des principaux de la ville. Après le dîner on fit porter le bagage comique à la Coupe d'or, qui étoit le logis que Destin avoit retenu ; & quand le théâtre fut en état, ils commencerent à représenter. Nous les laisserons dans cet exercice, où ils firent tous voir qu'ils n'étoient point apprentifs, & retournerons voir ce que fait Saldagne depuis sa chute.

C H A P I T R E X L I X.

Mort de Saldagne.

VOUS avez vu dans le douzieme chapitre de la seconde partie de ce Roman, comment Saldagne étoit demeuré au lit malade de sa chute, dans la maison du Baron d'Arques, à l'appartement de Verville, & ses valets si ivres dans une hôtellerie d'un bourg distant de deux lieues de ladite maison, que celui de Verville eut bien de la peine à leur faire comprendre que la demoiselle s'étoit sauvée, & que l'autre homme que son maître leur avoit donné, la suivoit avec l'autre cheval. Après qu'ils se furent bien frotté les yeux, & qu'ils eurent baillé chacun trois ou quatre fois, & allongé le bras en s'étirant, ils se mirent en devoir de la chercher. Ce valet leur fit prendre un chemin par lequel il savoit bien qu'ils ne la trouveroient

pas, suivant l'ordre que son maître lui avoit donné; aussi roulerent-ils trois jours, au bout desquels ils s'en retournerent trouver Saldagne, qui n'étoit pas encore guéri de sa chute, ni même en état de quitter le lit, auquel ils dirent que la fille s'étoit sauvée, mais que l'homme que M. de Verville leur avoit donné, la suivoit à cheval. Saldagne pensa enrager à la réception de cette nouvelle, & bien prit à son valet qu'il étoit au lit & attaché par une jambe; car s'il eût été debout, ou s'il eût pu se lever, ils n'eussent pas seulement effuyé des paroles comme ils firent, mais il les auroit roués de coups de bâton; car il pesta si furieusement contr'eux, leur disant toutes les injures imaginables, & se mit si fort en colere, que son mal augmenta, la fièvre le reprit; ensorte que quand le chirurgien vint pour le panser, il appréhenda que la gangrene ne se mît à sa jambe, tant elle étoit enflammée, & même il y avoit quelque lividité, ce qui l'obligea d'aller

trouver Verville, à qui il conta cet accident, lequel se douta bien de ce qui l'avoit causé, & qui alla aussitôt voir Saldagne, pour lui demander la cause de son altération (ce qu'il savoit assez) car il avoit été averti par son valet de tout le succès de l'affaire; & l'ayant appris de lui-même, il lui redoubla sa douleur, en disant que c'étoit lui qui avoit tramé cette piece, pour lui éviter la plus mauvaise affaire qui pût jamais lui arriver; car, lui dit-il, vous voyez bien que personne n'a voulu retirer cette fille; & je vous déclare que si j'ai souffert que ma femme, votre sœur, l'ait logée céans, ce n'a été qu'à dessein de la remettre entre les mains de son frere & de ses amis. Dites-moi un peu, que seriez-vous devenu si l'on avoit fait des informations contre vous pour un rapt, qui est un crime capital, & que l'on ne pardonne point? Vous croyez peut-être que la bassesse de sa naissance & sa profession, vous auroient excusés de cette licence; vous vous flattez en

cela : car apprenez qu'elle est fille de gentilhomme & de demoiselle, & qu'au bout vous n'y auriez pas trouvé votre compte ; & après tout , quand les moyens de la Justice auroient manqué , sachez qu'elle a un frere qui s'en feroit vengé ; car c'est un homme qui a du cœur , vous l'avez éprouvé en plusieurs rencontres ; ce qui vous devoit obliger à avoir de l'estime pour lui , plutôt que de le persécuter , comme vous le faites. Il est temps de cesser ces vaines poursuites , où vous pourriez succomber à la fin ; car vous savez bien que le désespoir fait tout hasarder : il vaut donc mieux pour vous le laisser en paix. Ce discours , qui devoit obliger Saldagne à rentrer en lui-même , ne servit qu'à redoubler sa rage , & à lui faire prendre d'étranges résolutions , qu'il dissimula en présence de Verville , & qu'il tâcha depuis d'exécuter. Il se dépêcha de se guérir , & si-tôt qu'il fut en état de pouvoir monter à cheval , il prit congé de Verville ; & en même temps il prit le chemin

chemin du Mans où il croyoit trouver la troupe ; mais ayant appris qu'elle en étoit partie pour aller à Alençon, il résolut d'y aller : il passa par Vivain, où il fit repaître ses gens & trois coupe-jarrets qu'il avoit pris avec lui. Quand il entra au logis du Coq-hardi, où il mit pied à terre, il entendit une grande rumeur : c'étoient les marchands de toile, qui étant allés au marché à Beaumont, s'étoient apperçu du larcin que leur avoit fait la Rancune, & étoient revenus s'en plaindre à l'hôtesse, qui en criant bien fort, leur soutenoit qu'elle n'en étoit pas responsable, puisqu'ils ne lui avoient pas donné leurs balles à garder, mais qu'ils les avoient fait porter dans leurs chambres ; & les marchands répliquoient : cela est vrai, mais que diable aviez-vous affaire d'y mettre coucher ces bateleurs ? car sans doute ce sont eux qui nous ont volés. Mais, répartit l'hôtesse, trouvâtes-vous vos balles crévées, ou les cordes défaites ? Non, disoient les marchands, & c'est

Part. III.

O

ce qui nous étonne , car elles étoient nouées comme si nous l'eussions fait nous-mêmes. Or , allez vous promener , dit l'hôtesse. Les marchands vouloient répliquer , quand Saldagne jura qu'il les battrait , s'ils faisoient plus de bruit. Ces pauvres marchands , voyant tant de gens , & de si mauvaise mine , furent contraints de se taire , & attendirent leur départ pour recommencer leur dispute avec l'hôtesse. Après que Saldagne , ses gens & ses chevaux eurent repu , il prit la route d'Alençon ; où il arriva fort tard. Il ne dormit point de toute la nuit , qu'il employa à penser aux moyens de se venger sur Destin de l'affront qu'il lui avoit fait de lui avoir ravi la proie ; & comme il étoit fort brutal , il ne prit que des résolutions brutales. Le lendemain il alla à la comédie avec ses compagnons , qu'il fit passer devant , & paya pour quatre : ils n'étoient connus de personne : ainsi il leur fut facile de passer pour étrangers ; pour lui il entra le visage couvert de son manteau , &

la tête enfoncée dans son chapeau , comme un homme qui ne veut pas être connu. Il s'assit & assista à la comédie , où il s'ennuya autant que les autres s'y plurent ; car tous admirèrent la l'Etoile , qui représenta ce jour-là la Cléopâtre de la pompeuse tragédie du grand Pompée , de l'inimitable Corneille. Quand elle fut finie , Saldagne & ses gens demurent dans le jeu de paume , résolus d'y attaquer Destin. Mais cette troupe avoit si fort gagné les bonnes grâces de toute la noblesse & de tous les honnêtes bourgeois d'Alençon , que ceux qui la composoient n'alloient point au théâtre , ni ne s'en retournoient point à leur logis qu'avec un grand cortège. Ce jour-là une dame veuve , fort galante , qu'on appelloit madame de Villefleur , convia les Comédiennes à souper ; (ce que Saldagne put facilement entendre :) elles s'en excusèrent civilement ; mais voyant qu'elle persistoit de si bonne grâce à les en prier , elles lui promirent d'y aller. Ensuite elles se retirèrent , mais très-

bien accompagnées, & notamment de ces gentilshommes qui jouoient à la paume quand Destin vint pour louer le tripot, & d'un grand nombre d'autres : ce qui rompit le mauvais dessein de Saldagne, qui n'osa éclater devant tant d'honnêtes gens, avec lesquels il n'eût pas trouvé son compte. Mais il s'avisa de la plus insigne méchanceté que l'on puisse imaginer, qui fut d'enlever la l'Etoile quand elle sortiroit de chez Madame de Villefleur, & de tuer tous ceux qui voudroient s'y opposer, à la faveur de la nuit. Les trois Comédiennes y allerent souper & passer la veillée. Or comme je vous ai déjà dit, cette Dame étoit jeune & fort galante, ce qui attiroit à sa maison toute la belle compagnie, qui augmenta ce soir-là à cause des Comédiennes. Or, Saldagne s'étoit imaginé d'enlever la l'Etoile, avec autant de facilité que quand il l'avoit ravie lorsque le valet de Destin la conduisoit, suivant la maudite invention de la Rappiniere. Il prit donc un vigoureux

cheval, qu'il fit tenir par un de ses laquais, lequel il posta à la porte de la maison de ladite Dame de Villefleur, qui étoit située dans une petite rue proche du Palais, croyant qu'il lui seroit facile de faire sortir la l'Etoile sous quelque prétexte, & de la monter promptement sur le cheval, avec l'aide de ses trois hommes, qui battoient l'estrade dans la grande place, pour la mener après où il lui plairoit. Enfin, il se repaissoit de ces vaines chimères, & tenoit déjà la proie en idée; mais il arriva qu'un homme d'église, qui n'étoit pas de ceux qui se font scrupule de tout, & bien souvent de rien, car il fréquentoit les honorables compagnies, & aimoit si fort la comédie, qu'il faisoit connoissance avec tous les Comédiens qui venoient à Alençon, en avoit fait une fort étroite avec ceux de notre illustre troupe, & alloit veiller ce soir là chez Madame de Villefleur. Ayant apperçu un laquais, qu'il ne connoissoit pas, non plus que la livrée qu'il portoit, tenant

un cheval par la bride, & s'étant enquis à qui il étoit, & ce qu'il faisoit là, & si son maître étoit dans la maison; & ayant trouvé beaucoup d'obscurité dans ses réponses, il monta à la salle où étoit la compagnie, à laquelle il raconta ce qu'il avoit vu, & qu'il avoit entendu marcher des personnes à l'entrée de la petite rue. Destin qui avoit observé cet homme qui se cachoit le visage de son manteau, & qui avoit toujours l'imagination frappée de Saldagne, ne douta point que ce ne fût lui: il n'en avoit pourtant rien dit à personne, mais il avoit mené tous ses compagnons chez Madame de Villefleur, pour faire escorte aux Demoiselles qui y veilloient: mais ayant appris de la bouche de l'ecclésiastique ce que vous venez d'entendre, il fut confirmé dans la croyance que c'étoit Saldagne, qui vouloit hasarder un second enlèvement de sa chère la l'Etoile. On consulta sur ce que l'on devoit faire, & l'on conclut qu'on attendroit l'événement, & que si personne

ne paroissoit avant l'heure de la retraite, on sortiroit avec toute la précaution qu'on peut prendre en pareilles occasions. Mais on ne demeura pas longtemps, qu'un homme inconnu entra, & demanda Mademoiselle de l'Etoile, à laquelle il dit qu'une Demoiselle de ses amies lui vouloit dire un mot à la rue, & qu'elle la prioit de descendre pour un moment. On jugea alors que c'étoit par ce moyen que Saldagne vouloit réussir dans son dessein : ce qui obligea tous ceux de la compagnie à se mettre en état de le bien recevoir. On ne trouva pas bon qu'aucune des Comédiennes descendît, mais on fit avancer une des femmes de chambre de Madame de Villefleur, que Saldagne saisit aussi-tôt, croyant que ce fût la l'Etoile. Mais qu'il fut étonné quand il se trouva investi d'un grand nombre d'hommes armés ; car il en étoit passé une partie par une porte qui est sur la grande place, & les autres par la porte ordinaire ; mais comme il n'avoit de jugement qu'autant

qu'un brutal en peut avoir, sans considérer si ces gens s'étoient joints à lui, il tira un coup de pistolet, dont un des Comédiens fut blessé légèrement, mais qui fut suivi d'une demi douzaine qu'on déchargea sur lui. Ses gens qui entendirent le bruit, au lieu de s'approcher pour le secourir, firent comme font ordinairement ces canailles que l'on emploie pour assassiner quelqu'un, qui s'enfuient quand ils trouvent de la résistance : autant en firent les compagnons de Saldagne, qui étoit tombé ; car il avoit un coup de pistolet à la tête & deux dans le corps. On apporta de la lumière pour le regarder, mais personne ne le reconnut que les Comédiens & Comédiennes qui assurèrent que c'étoit Saldagne ; on le crut mort, quoiqu'il ne le fût pas, ce qui fut cause que l'on aida à son laquais à le mettre de travers sur son cheval. Il le mena à son logis, où on lui reconnut encore quelques signes de vie : ce qui obligea l'hôte à le faire panser ; mais ce fut inutilement, car il

mourut le lendemain. Son corps fut porté en son pays , où il fut reçu par ses sœurs & leurs maris : elles le pleurent par contenance , mais dans leur cœur elles furent très-aises de sa mort. J'oserois croire même que Madame de S. Far eût bien voulu que son brutal de mari eût eu un pareil sort , & il devoit l'avoir à cause de la sympathie ; je ne voudrois pas pourtant faire un jugement téméraire. La Justice se mit en devoir de faire quelques formalités ; mais n'ayant trouvé personne , & personne ne se plaignant , & d'ailleurs ceux qui pouvoient être soupçonnés étant des principaux gentilshommes de la ville , cela demeura dans le silence. Les Comédiennes furent conduites à leur logis , où elles apprirent le lendemain la mort de Saldagne , dont elles se réjouirent fort , étant alors en assurance ; car partout elles n'avoient que des amis , & partout ce seul ennemi , parce qu'il les suivoit partout.

C H A P I T R E L.

Suite de l'histoire de la Caverne.

DESTIN avec l'Olive allerent le lendemain chez le Prêtre, que l'on appelloit Monsieur le Prieur de S. Louis, (qui est un titre plutôt honorable que lucratif, d'une petite église située dans une isle que fait la riviere de Sarthe entre les ponts d'Alençon) pour le remercier de ce que par son moyen ils avoient évité le plus grand malheur qui leur pût jamais arriver, & qui ensuite les avoit mis dans un parfait repos, puisqu'ils n'avoient plus rien à craindre après la mort funeste du misérable Saldagne, qui continuoit toujours à les troubler. Vous ne devez pas vous étonner si les Comédiens & les Comédiennes de cette troupe avoient reçu ce bienfait d'un Prêtre, puisque vous avez pu voir dans les aventures

comiques de cette illustre histoire, les bons offices que trois ou quatre Curés leur avoient rendus dans le logis où l'on se battoit la nuit, & le soin qu'ils avoient eu de loger & de garder Angélique, après qu'elle fut retrouvée, & autres que vous avez pu remarquer, & que vous verrez encore dans la suite. Ce Prieur, qui n'avoit fait que simplement connoissance avec eux, fit alors une fort étroite amitié, en sorte qu'ils se visiterent depuis, & mangerent souvent ensemble. Or un jour que M. de S. Louis étoit dans la chambre des Comédiennes, (c'étoit un Vendredi que l'on ne représentoit pas) Destin & la l'Etoile prièrent la Caverne d'achever son histoire; elle eut un peu de peine à s'y résoudre; mais enfin elle toussa & cracha trois ou quatre fois, on dit même qu'elle se moucha aussi & se mit en état de parler, quand M. de S. Louis voulut sortir, croyant qu'il y eût quelque mystere qu'elle n'eût pas voulu que tout le monde eût entendu; mais

il fut arrêté par tous ceux de la troupe , qui l'assurèrent qu'ils seroient très-aises qu'il apprît leurs aventures : & j'ose croire , dit la l'Etoile (qui avoit l'esprit fort éclairé) que vous n'êtes pas venu à l'âge où vous êtes sans en avoir éprouvé quelques-unes ; car vous n'avez pas la mine d'avoir toujours porté la soutane. Ces paroles démonterent un peu le Prieur , qui leur avoua franchement que ses aventures ne rempliroient pas mal une petite partie de roman , au lieu des histoires fabuleuses que l'on y met le plus souvent. La l'Etoile lui répartit qu'elle jugeoit bien qu'elles étoient dignes d'être entendues , & l'engagea à les raconter à la premiere réquisition qui lui en seroit faite : ce qu'il promit fort agréablement. Alors la Caverne reprit son histoire de cette sorte. Le lévrier qui nous fit peur , interrompit ce que vous allez apprendre. La proposition que le Baron de Sigognac fit faire à ma mere (par le Curé) de l'épouser , la rendit aussi affligée que j'en étois joyeuse ,

joyeuse, comme je vous l'ai dit, & ce qui augmentoit son affliction, c'étoit de ne savoir par quel moyen sortir de son château. De le farie seules, nous n'eussions pu aller guere loin qu'il ne nous eût fait suivre & reprendre, & ensuite peut-être maltraiter. D'ailleurs c'étoit hasarder de perdre nos nipes, qui étoit le seul moyen qui nous restoit pour subsister ; mais le bonheur nous en fournir un tout-à-fait plausible. Ce Baron, qui avoit toujours été un homme farouche & sans humanité, ayant passé de l'excès de l'insensibilité brutale à la plus belle de toutes les passions, qui est l'amour, qu'il n'avoit jamais ressentie, ce fut avec tant de violence qu'il en fut malade, & malade à la mort. Au commencement de sa maladie ma mere s'entremet de le servir ; mais son mal augmentoit toutes les fois qu'elle approchoit de son lit ; ce qu'ayant apperçu, (comme elle étoit femme d'esprit,) elle dit à ses domestiques, qu'elle & sa fille leur étoient plutôt des sujets d'empê-

chement que nécessaires , & par cette raison qu'elle les prioit de leur procurer des montures pour nous porter , & une charrette pour le bagage. Ils eurent un peu de peine à s'y résoudre ; mais le Curé survenant , & ayant reconnu que M. le Baron étoit en rêverie , se mit en devoir d'en chercher : enfin il trouva ce qui nous étoit nécessaire. Le lendemain nous fîmes charger notre équipage ; & après avoir pris congé des domestiques , principalement de cet obligeant Curé , nous allâmes à une petite ville de Périgord , dont je n'ai pas retenu la nom ; mais je fais bien que c'étoit celle où l'on alla querir un Chirurgien pour panser ma mere , qui avoit été blessée quand les gens du Baron de Sigognac nous prirent pour des Bohémiens. Nous descendîmes dans un logis , où l'on nous prit aussi-tôt pour ce que nous étions , car une chambrière dit assez haut : courage , on fera la Comédie , puisque voici l'autre partie de la troupe arrivée , ce qui nous fit con-

noître qu'il y avoit là déjà quelques débris de caravane comique , dont nous fûmes très-aises , parce que nous pourrions faire troupe , & ainsi gagner notre vie. Nous ne nous trompâmes point , car le lendemain , après que nous eûmes congédié la charrette & les chevaux , deux Comédiens , qui avoient appris notre arrivée , nous vinrent voir , & nous apprirent qu'un de leurs compagnons , avec sa femme , les avoient quittés , & que si nous voulions nous joindre à eux , nous pourrions faire affaire. Ma mere , qui étoit encore fort belle , accepta l'offre qu'ils nous firent , & l'on fut d'accord qu'elle auroit les premiers rôles , & l'autre femme qui étoit restée , les seconds , & moi je ferois ce que l'on voudroit , car je n'avois pas plus de treize ou quatorze ans. Nous représentâmes environ quinze jours , cette ville-la n'étant pas capable de nous entretenir davantage. D'ailleurs ma mere pressa d'en sortir , & de nous éloigner de ce pays-là , de crainte que ce Baron étant

guéri, ne nous cherchât & ne nous fit
quelqu'insulte. Nous fîmes environ
quarante lieues sans nous arrêter ; & à
la première ville où nous représentâ-
mes, le maître de la troupe, que l'on
appelloit Bellefleur, parla de mariage à
ma mere, mais elle le remercia, & le
conjura en même temps de ne prendre
pas la peine d'être son galant, parce
qu'elle étoit déjà avancée en âge, &
qu'elle avoit résolu de ne se remarier
jamais. Bellefleur ayant appris une si
ferme résolution, ne lui en parla plus
depuis. Nous roulâmes trois ou quatre
années avec succès : je devins grande,
& ma mere si valétudinaire, qu'elle ne
pouvoit plus représenter. Comme j'a-
vois exercé avec la satisfaction des au-
diteurs & l'approbation de la troupe, je
fus subrogée en sa place. Bellefleur,
qui n'avoit pu l'avoir en mariage, me
demanda à elle pour être sa femme ;
mais ma mere ne lui répondit pas selon
son desir, car elle eût bien voulu trou-
ver quelque occasion pour se retirer à

Marseille. Etant tombée malade à Troye en Champagne , & appréhendant de me laisser seule , elle me communiqua le dessein de Bellefleur. La nécessité présente m'obligea de l'accepter. D'ailleurs , c'étoit un fort honnête homme. Il est vrai qu'il eût pu être mon pere. Ma mere eut donc la satisfaction de me voir mariée , & de mourir quelques jours après. J'en fus affligée autant qu'une fille peut l'être ; mais comme le temps guérit tout, nous reprîmes notre exercice , & quelque temps après je devins grosse. Celui de mon accouchement étant venu , je mis au monde cette fille que vous voyez, Angélique , qui m'a tant coûté de larmes , & qui m'en fera bien verser si je demeure encore quelque temps en ce monde. Comme elle alloit poursuivre , Destin l'interrompit , lui disant qu'elle ne pouvoit espérer à l'avenir que toute sorte de satisfaction , puisqu'un Seigneur tel qu'étoit Léandre la vouloit pour femme. On dit en commun proverbe , que *Lupus in fabulâ* : excusez ces trois

mots de latin assez faciles à entendre : aussi comme la Caverne alloit achever son histoire, Léandre entra & salua tous ceux de la compagnie. Il étoit vêtu de noir, & suivi de trois laquais aussi vêtus de noir : ce qui donna assez à connoître que son pere étoit mort. Le Prieur de S, Louis sortit & s'en alla ; je finis ici ce chapitre.

C H A P I T R E L I.

Fin de l'histoire de la Caverne.

AP R È S que Léandre eut fait toutes les cérémonies de son arrivée, Destin lui dit qu'il falloit se consoler de la mort de son pere ; & le féliciter des grands biens qu'il lui avoit laissés. Léandre le remercia du premier, avouant que pour la mort de son pere, il y avoit longtemps qu'il l'attendoit avec impatience. Toutefois, leur dit-il, il ne seroit pas séant que je parusse sur le théâtre si-tôt & si près de mon pays natal ; il faut

donc, s'il vous plaît, que je demeure dans la troupe, sans représenter, jusqu'à ce que nous soyons éloignés d'ici. Cette proposition fut approuvée de tous. Ensuite de quoi la l'Etoile lui dit : Monsieur, vous agréerez donc que je vous demande vos titres, & comment il vous plaît que nous vous appellions à présent. Sur quoi Léandre lui répondit : Le titre de mon pere étoit le Baron de Rochepierre, lequel je pourrois porter, mais je ne veux point que l'on m'appelle autrement que Léandre, nom sous lequel j'ai été si heureux que d'agréer à ma chere Angélique. C'est donc ce nom-là que je veux porter jusqu'à la mort, tant pour cette raison, que pour vous faire voir que je veux exécuter ponctuellement la résolution que je pris à mon départ, & que je communiquai à tous ceux de la troupe. Ensuite de cette déclaration, les embrassades redoublèrent, beaucoup de soupirs furent poussés, quelques larmes coulerent des plus beaux yeux, & tous approuverent la

rrésolution de Léandre, qui s'étant approché d'Angélique, lui conta mille douceurs, auxquelles elle répondit avec tant d'esprit, que Léandre en fut d'autant plus confirmé dans sa résolution. Je vous aurois volontiers fait le récit de leur entretien & de la manière qu'il se passa, mais je ne suis pas amoureux comme eux. Léandre leur dit de plus, qu'il avoit donné ordre à toutes ses affaires; qu'il avoit mis des fermiers dans toutes ses terres, & qu'il leur avoit fait avancer à chacun six mois, ce qui pouvoit monter à six mille livres, qu'il avoit apportées, afin que la troupe ne manquât de rien. A ce discours, grands remercîmens. Alors Ragotin, qui n'avoit point paru en tout ce que nous avons dit dans ces deux derniers chapitres, s'avança pour dire que, puisque M. Léandre ne vouloit pas représenter en ce pays, on pouvoit bien lui donner ses rôles, & qu'il s'en acquitteroit comme il faut. Mais Roquebrune, qui étoit son antipode, dit que cela lui apparte-

noit bien mieux qu'à un petit bout de flambeau. Cette épithète fit rire toute la compagnie ; ensuite de quoi Destin dit que l'on y aviseroit , & qu'en attendant , la Caverne pourroit achever son histoire , & qu'il seroit bon d'envoyer querir le Prieur de S. Louis , afin qu'il en entendît la fin , comme il avoit fait la suite , & afin qu'il nous débitât plus facilement la sienne ; mais la Caverne répondit qu'il n'étoit pas nécessaire , parce qu'elle auroit achevé en deux mots. On lui donna audience , & elle continua ainsi.

Je suis demeurée à mon accouchement d'Angélique. Je vous ai dit aussi que deux Comédiens nous vinrent trouver , pour nous persuader de faire troupe avec eux ; mais je ne vous ai pas dit que c'étoit l'Olive , & un autre qui nous quitta depuis ; en la place duquel nous reconnûmes notre poète ; mais me voici au lieu de mes plus sensibles malheurs. Un jour que nous allions représenter la comédie du Menteur , de l'incomparable M. Corneille , dans une ville de Flandres où

nous étions alors , un laquais d'une Dame , qui avoit charge de garder sa chaise , la quitta pour aller ivrogner , & aussi-tôt une autre Dame prit sa place. Quand celle à qui elle appartenoit vint pour s'y asseoir , & la trouva prise , elle dit civilement à celle qui l'occupoit , que c'étoit là sa chaise , & qu'elle la prioit de la lui laisser. L'autre répondit que si cette chaise étoit la sienne , elle la pourroit prendre , mais qu'elle ne bougeroit pas de cette place-là. Les paroles augmentèrent , & des paroles on vint aux mains. Les Dames se tiroient les unes les autres , ce qui auroit été peu : mais les hommes s'en mêlerent , les parens de chaque parti en formerent un chacun : on crioit , on se pouffoit , & nous regardions le jeu par les ouvertures des tentes du théâtre. Mon mari , qui devoit faire le personnage de Dorante , avoit son épée au côté : quand il en vit une vingtaine de tirées hors du fourreau , il ne marchanda point , il futa du théâtre en bas & se jeta dans

la mêlée , ayant aussi l'épée à la main , tâchant d'appaiser le tumulte , quand quelqu'un de l'un des partis (le prenant sans doute pour être du contraire au sien) , lui porta un grand coup d'épée , que mon mari ne put parer : car s'il s'en fût apperçu , il lui eût bien donné le change , car il étoit fort adroit aux armes. Ce coup lui perça le cœur , il tomba & tout le monde s'enfuit. Je me jetai en bas du théâtre & m'approchai de mon mari que je trouvai sans vie. Angélique (qui pouvoit avoir alors treize ou quatorze ans) se joignit à moi , avec tous ceux de la troupe : notre recours fut de verser des larmes , mais inutilement. Je fis enterrer le corps de mon mari , après qu'il eut été visité par la Justice , qui me demanda si je voulois me faire partie , à quoi je répondis que je n'en avois pas le moyen. Nous sortîmes de la ville , & la nécessité nous contraignit de représenter pour gagner notre vie , quoique notre troupe ne fût guere bonne , le principal acteur nous

manquant. D'ailleurs j'étois si affligée, que je n'avois pas le courage d'étudier mes rôles : mais Angélique qui se faisoit grande, suppléa à mon défaut. Enfin nous étions dans une ville de Hollande, où vous nous vintes trouver, vous, M. Destin, Mademoiselle votre sœur & la Rancune. Vous vous offrîtes de représenter avec nous, & nous fûmes ravis de vous recevoir & d'avoir le bonheur de votre compagnie. Le reste de mes aventures a été commun entre nous, comme vous ne le savez que trop ; au moins depuis Tours, où notre portier tua un des fusiliers de l'Intendant, jusqu'en cette ville d'Alençon. La Caverne finit ainsi son histoire, en versant beaucoup de larmes, ce que fit la l'Étoile en l'embrassant & la consolant du mieux qu'elle put de ses malheurs, qui véritablement n'étoient pas médiocres. Mais elle lui dit qu'elle avoit sujet de se consoler, vu l'alliance de Léandre. La Caverne sanglottoit si fort qu'elle ne put lui répartir, non plus que moi à continuer ce chapitre.

CHAPITRE

C H A P I T R E L I I.

La Rancune désabuse Ragotin sur le sujet de la l'Etoile. L'arrivée d'un carrosse plein de noblesse, & autres aventures de Ragotin.

LA comédie alloit toujours, & l'on représentoit tous les jours avec une grande satisfaction de l'auditoire, qui étoit toujours beau & fort nombreux; il n'y arrivoit aucun désordre, parce que Ragotin tenoit son rang derrière la scène, lequel n'étoit pourtant pas content de ce qu'on ne lui donnoit pas de rôle, & dont il grondoit souvent; mais on lui donnoit espérance que quand il seroit temps, on lui feroit représenter. Il s'en plaignoit presque tous les jours à la Rancune, en qui il avoit une grande confiance, quoique ce fût le plus défiant de tous les hommes. Mais comme il

Part. III.

Q

l'en pressoit une fois extraordinaire-
ment, la Rancune lui dit : M. Ragotin ,
ne vous ennuyez pas encore , & appre-
nez qu'il y a grande différence du bar-
reau au théâtre; si l'on n'y est bien hardi,
on s'interrompt facilement ; & puis la
déclamation des vers est plus difficile
que vous ne pensez. Il faut observer la
ponctuation des périodes , & ne pas
faire paroître que ce soit de la poésie,
mais les prononcer comme si c'étoit de
la prose : il ne faut pas les chanter, ni
s'arrêter à la moitié, ni à la fin des vers,
comme fait le vulgaire, ce qui a très-
mauvaise grace ; il y faut encore être
bien assuré ; en un mot , il faut les ani-
mer par l'action. Croyez-moi donc ,
attendez encore quelque temps ; & pour
vous accoutumer au théâtre , représen-
tez sous le masque à la farce , vous y
pourrez faire le second Zain : nous
avons un habit qui vous sera fort pro-
pre ; (c'étoit celui d'un petit garçon qui
faisoit quelquefois ce personnage-là , &
que l'on appelloit Godenot :) il en faut

parler à M. Destin & à Mademoiselle de l'Etoile : ce qu'ils firent le jour même, & il fut arrêté que le lendemain Ragotin feroit ce personnage-là. Il fut instruit par la Rancune (qui, comme vous l'avez vu à la premiere Partie de ce Roman , s'en-farinoit à la farce) de ce qu'il devoit dire. Le sujet de celle qu'ils jouerent , fut une intrigue amoureuse , que la Rancune démêloit en faveur de Destin. Comme il se préparoit à exécuter ce négoce , Ragotin parut sur la scène , auquel la Rancune demanda en ces termes : petit garçon , mon petit Godenot , où vas-tu si empressé ? Puis s'adressant à la compagnie (après lui avoir passé la main sous le menton , & trouvé sa barbe :) Messieurs , j'avois toujours cru que ce que dit Ovide de la métamorphose des fourmis en pigmées (auxquelles les grues font la guerre) étoit une fable , mais à présent je change de sentiment , car sans doute en voici un de la race , ou bien ce petit homme ressuscité , pour qui l'on a fait , il y a environ sept ou huit cens

ans, une chanson que je suis résolu de vous dire : écoutez bien.

C H A N S O N.

Mon pere m'a donné mari.
Qu'est-ce que d'un homme si petit ?
Il n'est pas plus grand qu'une fourmi.
Hé ! qu'est-ce ? qu'est-ce ? qu'est ce ? qu'est-ce ?
Qu'est-ce que d'un homme ,
S'il n'est, s'il n'est homme ?
Qu'est-ce que d'un homme si petit ?

A chaque vers la Rancune tournoit & retournoit le pauvre Ragotin , & faisoit des postures qui faisoient bien rire la compagnie. On n'a pas mis le reste de la chanson , comme chose superflue à notre roman.

Après que la Rancune eut achevé sa chanson , il montra Ragotin , & dit : Le voici ressuscité ; & en disant cela , il dénoua le cordon avec lequel son masque étoit attaché ; de sorte qu'il parut à visage découvert , non pas sans rougir de honte & de colere tout ensemble. Il fit pourtant de nécessité vertu , & pour

se venger, il dit à la Rancune qu'il étoit un franc ignorant, d'avoir terminé tous les vers de sa chanson en *i*, comme *cribili*, *trouvi*, &c. & que c'étoit très-mal parlé, qu'il falloit dire *trouva* ou *trouvai*. Mais la Rancune lui répartit : C'est vous, Monsieur, qui êtes un grand ignorant, pour un petit homme ; car vous n'avez pas compris ce que j'ai dit, que c'étoit une chanson si vieille, que si l'on faisoit un rôle de toutes les chansons que l'on a fait en France depuis que l'on y a fait des chansons, la mienne seroit en chef. D'ailleurs, ne voyez-vous pas que c'est l'idiome de cette Province de Normandie, où cette chanson a été faite, & qui n'est pas si mal-à-propos que vous vous l'imaginez ? Car puisque, selon ce fameux Savoyard M. de Vaugelas, qui a réformé la Langue Françoisé, on ne sauroit donner de raison pourquoi l'on prononce certains termes, & qu'il n'y a que l'usage qui les fait approuver, ceux du temps que l'on fit cette chanson.

étoient en usage ; & comme ce qui est le plus ancien est toujours le meilleur , ma chanson doit passer puisqu'elle est la plus ancienne. Je vous demande, M. Ragotin , pourquoi l'on dit de quelqu'un , *il monta à cheval* , & *il entra* en la maison , & que l'on ne dit pas *il descendit* & *il sortit* ? Il s'ensuit donc que l'on peut dire , *il entrit* & *il montit* , & ainsi de tous les autres termes semblables. Or puisqu'il n'y a que l'usage qui leur donne cours , c'est aussi l'usage qui fait passer ma chanson. Comme Ragotin vouloit ré-partir , Destin entra sur la scene , se plaignant de la longueur de son valet la Rancune , & l'ayant trouvé en diffé-rend avec Ragotin , il leur demanda le sujet de leur dispute , qu'il ne put ja-mais apprendre ; car ils se mirent à parler tous à la fois , & si haut , qu'il s'impatienta , & poussa Ragotin contre la Rancune , qui le lui renvoya de même , en telle sorte qu'ils le balot-terent long-temps du bout du théâtre

à l'autre , jusqu'à ce que Ragotin tomba sur les mains , & marcha ainsi jusqu'aux tentes du théâtre , sous lesquelles il passa. Tous les auditeurs se leverent pour voir cette badinerie , & sortirent de leur place , protestant aux Comédiens que cette saillie valoit mieux que leur farce , qu'aussi-bien ils n'auroient pu achever ; car les Demoiselles & les autres Acteurs , qui regardoient par les ouvertures des tentes du théâtre , rioient si fort , qu'il leur eût été impossible de réciter leur rôle. Nonobstant cette boutade , Ragotin persécutoit sans cesse la Rancune , de le mettre dans les bonnes graces de la l'Etoile , & pour ce sujet il lui donnoit souvent des repas ; ce qui ne déplaisoit pas à la Rancune , qui tenoit toujours le bec dans l'eau au petit homme ; mais comme il étoit frappé d'un même trait , il n'osoit parler à cette belle , ni pour lui , ni pour Ragotin , lequel le pressa une fois si fort , qu'il fut obligé de lui dire : M. Ragotin , cette Etoile est sans doute de la nature

de celles du Ciel, que les Astrologues appellent errantes, car aussi-tôt que je lui ouvre le discours de votre passion, elle me laisse sans me répondre. Mais comment me répondroit-elle, puisqu'elle ne m'écoute pas ? Mais je crois avoir découvert le sujet qui la rend de si difficile abord. Ceci vous surprendra sans doute, mais il faut être préparé à tout événement. Ce M. Destin, qu'elle appelle son frere, ne lui est rien moins que cela ; je les surpris, il y a quelques jours, se faisant des caresses fort éloignées d'un frere & d'une sœur, ce qui m'a depuis fait conjecturer que c'étoit plutôt son galant ; & je suis le plus trompé du monde, si quand Léandre & Angélique se marieront, ils n'en font de même. Sans cela elle seroit bien dégoutée, de mépriser votre recherche, vous qui êtes un homme de qualité & de mérite, sans compter la bonne mine. Je vous dis ceci, afin que vous tâchiez de chasser de votre cœur cette passion, puisqu'elle ne peut servir qu'à vous tour-

menter comme un damné. Le petit Poète & Avocat fut si assommé de ce discours, qu'il quitta la Rancune en branlant la tête, & disant sept ou huit fois à son ordinaire, serviteur, serviteur; &c. Ensuite Ragotin s'avisa d'aller faire un voyage à Beaumont-le-Vicomte, petite ville distante d'environ cinq lieues d'Alençon, & où l'on tient un beau marché tous les Lundis de chaque semaine. Il voulut choisir ce jour-là pour y aller; ce qu'il fit savoir à tous ceux de la troupe, leur disant que c'étoit pour retirer quelque somme d'argent, qu'un des marchands de cette ville lui devoit: ce que tous trouverent bon. Mais, lui dit la Rancune, comment pensez-vous faire, car votre cheval est encloué, il ne pourra pas vous porter? Il n'importe, dit Ragotin, j'en prendrai un de louage; & si je n'en puis trouver, j'irai bien à pied, il n'y a pas si loin; je profiterai de la compagnie de quelqu'un des marchands de cette ville, qui y vont presque tous de la sorte. Il en chercha un

par-tout sans en pouvoir trouver ; ce qui l'obligea de demander à un marchand de toiles , voisin de leur logis , s'il iroit le Lundi prochain au marché à Beaumont ; & ayant appris que c'étoit sa résolution , il le pria d'agréer qu'il l'accompagnât , ce que le marchand accepta , à condition qu'ils partiroyent aussi-tôt que la lune seroit levée , qui étoit environ une heure après minuit ; ce qui fut exécuté. Or un peu avant qu'ils se missent en chemin , il étoit parti un pauvre cloutier , qui avoit accoutumé de suivre les marchés pour débiter ses clous & des fers de cheval , quand il les avoit faits , & qu'il portoit sur son dos dans une besace. Ce cloutier étant en chemin , & n'entendant ni voyant personne devant ni derriere lui , jugea qu'il étoit encore trop-tôt pour partir. D'ailleurs , une certaine frayeur le saisit , quand il pensa qu'il lui falloit passer tout proche des fourches patibulaires , où il y avoit alors un grand nombre de pendus ; ce qui l'obligea à

s'écarter un peu du chemin, & à se coucher sur une petite motte de terre où étoit une haie, en attendant que quelqu'un passât, & il s'endormit. Peu de temps après, le marchand & Ragotin passèrent; ils alloient au petit pas & ne disoient mot, car Ragotin rêvoit au discours que lui avoit tenu la Rancune. Comme ils furent proche du gibet, Ragotin dit qu'il falloit compter les pendus, à quoi le marchand s'accorda par complaisance. Ils avancèrent jusqu'au milieu des piliers pour compter, & aussi-tôt ils apperçurent qu'il en étoit tombé un qui étoit fort sec. Ragotin, qui avoit toujours des pensées dignes de son esprit, dit au marchand qu'il lui aidât à le relever, & qu'il vouloit l'appuyer tout droit contre un des piliers, ce qu'ils firent facilement avec un bâton; car, comme je l'ai dit, il étoit roide & fort sec; & après avoir vu qu'il y en avoit quatorze de pendus, sans celui qu'ils avoient relevé, ils continuèrent leur chemin. Ils n'avoient

pas fait vingt pas , quand Ragotin arrêta le marchand pour lui dire qu'il falloit appeller ce mort , pour voir s'il voudroit venir avec eux , & se mirent à crier bien fort : Hola ! ho , veux-tu venir avec nous ? Le cloutier , qui ne dormoit pas ferme , se leva aussi-tôt de son poste , & en se levant cria aussi bien fort : J'y vais , j'y vais , attendez-moi , & se mit à les suivre. Alors le marchand & Ragotin , croyant que ce fût effectivement le pendu , se mirent à courir bien fort ; & le cloutier se mit aussi à courir , en criant toujours plus fort : Attendez-moi ; & comme il couroit , les fers & les clous qu'il portoit faisoient un grand bruit , ce qui redoubla la peur de Ragotin & du marchand ; car ils crurent pour lors que c'étoit véritablement le mort qu'ils avoient relevé , ou l'ombre de quelqu'autre , qui traînoit des chaînes , (car le vulgaire croit qu'il n'apparoît jamais de spectre qui n'en traîne après soi :) ce qui les mit en état de ne plus fuir , un tremblement
les

les ayant saisis de façon que leurs jambes ne les pouvant plus soutenir, ils furent contraints de se coucher par terre, où le Cloutier les trouva, & qui fit déloger la peur de leur cœur, par un bon jour qu'il leur donna, ajoutant qu'ils l'avoient bien fait courir. Ils eurent de la peine à se rassurer; mais après avoir reconnu le Cloutier, ils se leverent & continuerent heureusement leur chemin jusqu'à Beaumont, où Ragotin fit ce qu'il y avoit à faire, & le lendemain s'en retourna à Alençon. Il trouva tous ceux de la troupe qui sortoient de table, auxquels il raconta son aventure, qui pensa les faire mourir de rire: les Demoiselles en faisoient de si grands éclats, qu'on les entendoit de l'autre bout de la rue, & qui furent interrompus par l'arrivée d'un carrosse rempli de noblesse campagnarde. C'étoit un Gentilhomme qu'on appelloit M. de la Fresnaye. Il marioit sa fille unique, & il venoit prier les Comédiens de représenter le jour de ses noces. Cette fille,

qui n'étoit pas des plus spirituelles du monde , leur dit qu'elle désiroit que l'on jouât *la Silvie* de Mairet. Les Comédiennes se contraignirent beaucoup pour ne pas rire , & lui dirent qu'il falloit donc leur en procurer une , car ils ne l'avoient plus. La Demoiselle répondit qu'elle leur en donneroit une , ajoutant qu'elle avoit toutes les pastorales : celles de *Racan* , la *belle Pêcheuse* , le *Contraire en amour* , *Ploncidon* , le *Mercier* & un grand nombre d'autres dont je n'ai pas retenu les titres. Car , disoit-elle , cela est propre à ceux qui , comme nous , demeurent dans des maisons aux champs ; & d'ailleurs les habits ne coûtent guere ; il ne faut point se mettre en peine d'en avoir de somptueux , comme quand il faut représenter la *mort de Pompée* , la *Cinna* , *Héraclius* , ou la *Rodogune*. Et puis les vers des pastorales ne soat pas si ampoulés que ceux des poèmes graves ; & ce genre pastoral est plus conforme à la simplicité de nos premiers parens , qui n'étoient ha-

billés que de feuilles de figuier , même après leur péché. Son pere & sa mere écoutoient ce discours avec admiration , s'imaginant que les plus excellens Ora- teurs du royaume n'auroient su débiter de si riches pensées , ni en termes si re- levés. Les Comédiens demanderent du temps pour se préparer , & on leur donna huit jours. La compagnie s'en alla après avoir dîné , quand le Prieur de S. Louis entra. La l'Etoile lui dit qu'il avoit bien fait de venir , car il avoit ôté la peine à l'Olive de l'aller querir pour s'acquitter de sa promesse ; à quoi il ne falloit guere le porter , puis- qu'il venoit pour ce sujet. Les Comé- diennes s'affirent sur un lit , & les Co- médiens dans des chaises. On ferma la porte , avec commandement au Portier de dire qu'il n'y avoit personne , s'il fût survenu quelqu'un. On fit silence , & le Prieur débuta comme vous l'allez voir dans le chapitre suivant , si vous pre- nez la peine de le lire.

CHAPITRE LIII.

*Histoire du Prieur de Saint Louis , &
l'arrivée de Monsieur de Verville.*

LE commencement de cette histoire ne peut vous être qu'ennuyeux , puisqu'il est généalogique ; mais cet exorde est , ce me semble , nécessaire pour une plus parfaite intelligence de ce que vous y entendrez. Je ne veux point déguiser ma condition , puisque je suis dans ma patrie ; peut-être qu'ailleurs j'aurois pu passer pour autre que je ne suis , quoique je ne l'aie jamais fait ; j'ai toujours été fort sincere sur ce point-là. Je suis donc natif de cette ville : les femmes de mes deux grands-peres étoient demoiselles , & il y avoit du *de* à leur surnom. Mais comme vous savez que les fils aînés emportent presque tout le bien , & qu'il en reste fort peu pour les autres garçons & pour les filles (sui-

vant l'ordre du coutumier de cette Province) on les place comme on peut , ou en les mettant dans l'Ordre ecclésiastique ou religieux , ou en les mariant à des personnes de moindre condition , pourvu qu'ils soient honnêtes gens , & qu'ils aient du bien suivant le proverbe qui court en ce pays , *plus de profit & moins d'honneur* ; proverbe qui depuis long-temps a passé les limites de cette province , & s'est répandu par tout le royaume. Aussi mes grandes-meres furent elles mariées à des Marchands , l'un de draps de laine , & l'autre de toiles. Mon grand-pere paternel avoit quatre fils , dont mon pere n'étoit pas l'ainé. Celui de ma mere avoit deux fils & deux filles , dont elle en étoit une. Elle fut mariée au second fils de ce Marchand Drapier , qui avoit quitté le commerce pour s'adonner à la chicane , ce qui est cause que je n'ai pas eu tant de bien que j'eusse pu en avoir. Mon pere qui avoit beaucoup gagné au commerce , & qui avoit épousé en premie-

res noces une femme fort riche , qui mourut sans enfans , étoit déjà fort avancé en âge , quand il épousa ma mere , qui consentit à ce mariage plutôt par obéissance que par inclination : aussi y avoit-il plutôt de l'aversion de son côté que de l'amour ; ce qui fut sans doute la cause qu'ils demeurèrent treize ans mariés , & presque hors d'espérance d'avoir des enfans ; mais enfin ma mere devint enceinte. Quand le terme fut venu de produire son fruit , ce fut avec une peine extrême ; car elle fut quatre jours en travail : à la fin elle accoucha de moi sur le soir du quatrieme jour. Mon pere , qui avoit été occupé pendant ce temps-là à faire condamner un homme à être pendu , (parce qu'il avoit tué un sien frere ,) & quatorze faux témoins au fouet , fut ravi de joie , quand les femmes qu'il avoit laissées dans sa maison pour secourir ma mere , le féliciterent de la naissance de son fils. Il les régala du mieux qu'il put , & en enivra quelques-unes , auxquelles il fit

boire du vin blanc en guise de cidre-poiré : lui-même me l'a raconté plusieurs fois. Je fus baptisé deux jours après ma naissance , le nom que l'on m'imposa ne fait rien à mon histoire. J'eus pour parrain un Seigneur de Place fort riche , dont mon pere étoit voisin , lequel ayant appris de Madame sa femme la grossesse de ma mere , après un si long temps de mariage , comme je l'ai dit , il lui demanda son fruit pour le présenter au baptême : ce qui lui fut accordé fort agréablement. Comme ma mere n'avoit que moi , elle m'éleva avec grand soin , & un peu trop délicatement pour un enfant de ma condition. Quand je fus un peu grand , je fis paroître que je ne serois pas sot , ce qui me fit aimer de tous ceux de qui j'étois connu , & principalement de mon parrain , qui n'avoit qu'une fille unique , mariée à un Gentilhomme parent de ma mere. Elle avoit deux fils , un plus âgé d'un an que moi , & l'autre moins âgé d'un an , qui étoient aussi brutaux que je

faisois paroître d'esprit ; ce qui obligeoit mon parrain à m'envoyer querir , quand il avoit quelque illustre compagnie ; car c'étoit un homme splendide , & qui traitoit tous les Princes & grands Seigneurs qui passoient par cette ville. Il me faisoit chanter , danser & caqueter pour les divertir , & j'étois toujours assez bien vêtu pour avoir entrée par-tout. J'aurois fait fortune avec lui , si la mort ne me l'eût ravi trop tôt , dans un voyage qu'il fit à Paris. Je ne ressentis point alors cette mort , comme j'ai fait depuis. Ma mere me fit étudier , & je profitois beaucoup ; mais quand elle apperçut que j'avois de l'inclination à être d'église , elle me retira du Collège , & me jeta dans le monde , où je pensai me perdre , malgré les vœux qu'elle avoit faits à Dieu de lui consacrer le fruit qu'elle produiroit , s'il lui accordoit la priere qu'elle lui faisoit de lui en donner. Elle étoit tout au contraire des autres meres , qui ôtent à leurs enfans les moyens de se débaucher ; car

elle me donnoit tous les Dimanches & Fêtes de l'argent pour jouer, & aller au cabaret. Néanmoins, comme j'avois le naturel bon, je ne faisois point d'excès, & tout se terminoit à me réjouir avec mes voisins. J'avois fait grande amitié avec un jeune garçon, âgé de quelques années plus que moi, fils d'un Officier de la Reine-Mere du Roi Louis XIII, de glorieuse mémoire, lequel avoit aussi deux filles. Il faisoit sa résidence dans une maison située dans ce beau parc, lequel (comme vous pouvez le savoir) a été autrefois le lieu de délices des anciens Ducs d'Angoulême. Cette maison lui avoit été donnée avec un grand enclos par la Reine sa maitresse, qui jouissoit alors en appanage de ce Duché. Nous passions agréablement le temps dans ce parc, mais comme des enfans, sans penser à ce qui arriva depuis. Cet Officier de la Reine, que l'on appelloit Monsieur du Fresne, avoit un frere aussi Officier dans la maison du Roi, qui lui deman-

da son fils, ce que du Fresne n'osa refuser. Avant de partir pour la Cour, il me vint dire adieu ; & j'avoue que ce fut la première douleur que je ressentis en ma vie. Nous pleurâmes fort en nous séparant ; mais je pleurai bien davantage , quand trois mois après son départ sa mère m'apprit sa mort. Je ressentis cette affliction autant que j'en étois capable , & je fus le pleurer avec ses sœurs , qui en étoient sensiblement touchées. Mais comme le temps modère tout , quand ce triste souvenir fut un peu passé , Mademoiselle du Fresne vint un jour prier ma mère d'agréer que j'allasse donner quelques exemples d'écriture à sa jeune fille , que l'on appelloit Mademoiselle du Lis , pour la distinguer de son aînée , qui portoit le nom de la maison ; parce , lui dit-elle , que l'écrivain qui l'enseignoit s'en étoit allé ; ajoutant qu'il y en avoit beaucoup d'autres , mais qu'ils ne vouloient pas aller montrer en ville , & que sa fille n'étoit pas de condition à rouler

dans les écoles. Elle s'excusa fort de cette liberté, mais elle dit qu'on en use librement avec ses amis. Elle ajouta que cela pourroit se terminer à quelque chose de plus important, sous-entendant notre mariage, qu'elles conclurent depuis secrettement entr'elles. Ma mere ne m'eut pas plutôt proposé cet emploi, que j'y fus l'après-dînée, ressentant déjà quelque secrète cause qui me faisoit agir, sans y faire pourtant guere de réflexion. Mais je n'eus pas été huit jours dans cet exercice que la du Lis, qui étoit la plus jolie des deux filles, se rendit fort familière avec moi, & souvent par raillerie m'appelloit *mon petit maître*. Ce fut alors que je commençai à ressentir quelque chose dans mon cœur, qu'il avoit ignoré jusques-là, & il en fut de même de la du Lis. Nous étions inséparables, & nous n'avions point de plus grande satisfaction que quand on nous laissoit seuls, ce qui arrivoit souvent. Ce commerce dura environ six mois, sans que nous par-

lassions de ce qui nous possédoit , mais nos yeux en disoient assez. Je voulus un jour essayer à faire des vers à sa louange , pour voir si elle les recevroit agréablement ; mais comme je n'en avois pas encore composé , je ne pus pas y réussir. Je commençois à lire les bons romans & les bons poètes , ayant laissé les *Mélusines* , *Robert le Diable* , les *quatre fils Aimon* , la *belle Maguelone* , *Jean de Paris* , &c. qui sont les romans des enfans. Or en lisant les Œuvres de Marot , j'y trouvai un triolet , qui convenoit merveilleusement bien à mon dessein. Je le transcrivis mot à mot. Le voici :

Votre bouche petite & belie
Est de gracieux entretien ,
Puis par fois son maître m'appelle ;
Et l'alliance j'en retien :
Car ce m'est honneur & grand bien.
Mais quand vous me prêtez pour maître ;
Que ne disiez-vous aussi-bien ,
Votre maîtresse je veux être.

Je lui donnai ces vers , qu'elle lut
avec

avec joie, comme je le vis à son air. Après quoi elle les mit dans son sein, d'où elle les laissa tomber un moment après : sa sœur aînée les releva sans qu'elle s'en apperçût; un petit laquais l'en avertit. Elle les lui demanda, & voyant qu'elle faisoit quelque difficulté de les lui rendre, elle se mit furieusement en colere, & s'en plaignit à sa mere, qui commanda à sa fille de les lui donner; ce qu'elle fit. Ce procédé me fit concevoir de bonnes espérances, quoique ma condition me rebutât. Et pendant que nous passions ainsi agréablement le temps, mon pere & ma mere, qui étoient fort avancés en âge, délibérerent de me marier, & m'en firent un jour la proposition. Ma mere découvrit à mon pere le projet qu'elle avoit fait avec Mademoiselle du Fresne, comme je vous l'ai dit : mais comme c'étoit un homme fort intéressé, il lui répondit que cette fille étoit d'une condition trop relevée pour moi, & d'ailleurs qu'elle avoit trop peu de bien, &

qu'elle voudroit trop trancher de la dame. Comme j'étois fils unique , & que mon pere étoit trop riche pour sa condition , & semblablement un mien oncle qui n'avoit point d'enfans , & duquel il n'y avoit que moi qui en pût hériter , selon la coutume de Normandie , plusieurs familles me regardoient comme un objet digne de leur alliance , & même on me fit porter trois ou quatre enfans au baptême , avec des filles des meilleures maisons de notre voisinage (qui est ordinairement par où l'on commence pour réussir en fait de mariage); mais je n'avois dans la pensée que ma chere du Lis. J'étois néanmoins si persécuté de tous mes parens , que je résolus de m'en aller à la guerre , quoique je n'eusse que seize ou dix-sept ans. On fit des levées en cette ville pour aller en Dannemarck , sous la conduite de M. le Comte de Montgomeri. Je me fis enrôler secrètement avec trois cadets de mes voisins , & nous partîmes de même en fort bon équipage. Mon pere

& ma mere en furent fort affligés, & ma mere en pensa mourir de douleur. Je ne pus savoir alors l'effet que ce départ inopiné fit, sur l'esprit de la du Lis, car je ne lui en dis rien, mais je l'ai su depuis par elle-même. Nous nous embarquâmes au Havre-de-grace, & voguâmes assez heureusement jusqu'à ce que nous fussions près du Sund : mais alors il se leva la plus furieuse tempête que l'on ait jamais vu sur l'Océan ; nos vaisseaux furent jettés par la tourmente en divers endroits, & celui de M. de Montgomeri, dans lequel j'étois, aborda heureusement à l'embouchure de la Tamise par laquelle nous montâmes, à l'aide du reflux, jusqu'à Londres, capitale d'Angleterre, où nous séjournâmes environ six semaines, pendant lesquelles j'eus le loisir de voir une partie des raretés de cette superbe ville, & l'illustre cour de son Roi, qui étoit alors Charles Stuard, premier du nom. M. de Montgomeri s'en retourna dans sa maison de Pontorson, en basse-Nor-

mandie, où je ne voulus pas le suivre : je le suppliai de me permettre de prendre la route de Paris, ce qu'il m'accorda. Je m'embarquai dans un vaisseau qui alloit à Rouen, où j'arrivai heureusement, & de là je me mis sur un bateau qui me remonta jusqu'à Paris, où je trouvai un parent fort proche, qui étoit Ciergier du Roi. Je le priai que par son moyen je pusse entrer dans le régiment aux Gardes. Il s'y employa, & fut mon répondant ; car en ce temps-là il en falloit avoir pour y être reçu ; je fus dans la compagnie de M. de la Rauderie. Mon parent me donna de quoi me remettre en équipage (car en ce voyage de mer j'avois gâté mes habits) & de l'argent, ce qui me faisoit faire paroître à une trentaine de cadets de grande maison qui portoient tous le mousquet aussi-bien que moi. En ce temps-là les Princes & grands Seigneurs de France se souleverent contre le Roi, & même Monseigneur le Duc d'Orléans son frere ; mais Sa Majesté, par l'adresse ordinaire

du grand Cardinal de Richelieu , rompit leurs mauvais desseins ; ce qui obligea Sa Majesté de faire un voyage en Bretagne , avec une puissante armée. Nous arrivâmes à Nantes , où l'on fit la première exécution des rebelles sur la personne du Comte de Chalais , qui y eut la tête tranchée : ce qui donna la terreur à tous les autres qui moyennèrent leur paix avec le Roi , qui s'en retourna à Paris. Il passa par la ville du Mans , où mon pere me vint trouver tout vieux qu'il étoit (car il avoit été averti par mon cousin , ce Ciergier du Roi , que j'étois dans le régiment aux Gardes :) il me demanda à mon Capitaine , qui lui accorda mon congé. Nous nous en revinmes en cette ville ; où mes parens résolurent que , pour m'arrêter , il falloit me lier avec une femme. Celle d'un chirurgien , voisin d'une de mes cousines germaines , fit venir pendant le carême (sous prétexte d'entendre les prédications) la fille d'un Lieutenant de Bailli , d'un bourg distant de trois lieues

d'ici : ma cousine me vint querir à notre maison pour me la faire voir : mais après une heure de conversation que j'eus avec elle , dans la maison de madite cousine , où elle étoit venue , elle se retira ; & l'on me dit après que c'étoit une maitresse pour moi , à quoi je répondis froidement qu'elle ne m'agréoit pas. Ce n'est pas qu'elle ne fût assez belle & riche , mais toutes les beautés me sembloient laides , en comparaison de ma chere du Lis , qui seule occupoit toutes mes pensées. J'avois un oncle , frere de ma mere , homme de Justice , & que je craignois beaucoup , lequel s'en vint un soir à notre maison , & après m'avoir fort bravé sur le mépris que j'avois témoigné faire de cette fille , il me dit qu'il falloit me résoudre à l'aller voir chez elle aux prochaines fêtes de Pâques , & qu'il y avoit des personnes qui valoient plus que moi , qui se tiendroient bien honorés de cette alliance. Je ne répondis ni oui ni non ; mais les fêtes suivantes il fallut y aller avec ma cousine ,

cette chirurgienne & un de ses fils. Nous fûmes agréablement reçus, & l'on nous régala trois jours durant. On nous mena aussi à toutes les métairies de ce Lieutenant, dans toutes lesquelles il y avoit festin. Nous fûmes aussi à un gros bourg distant d'une lieue de cette maison, voir le Curé du lieu, qui étoit frere de la mere de cette fille, lequel nous fit un fort gracieux accueil. Enfin nous nous en retournâmes comme nous étions venus, c'est-à-dire, pour ce qui me regardoit, aussi peu amoureux qu'avant. Il fut pourtant résolu que dans une quinzaine de jours, on parleroit à fond de mariage : le terme étant expiré, j'y retournai avec trois de mes cousins germains, deux Avocats & un Procureur en ce Présidial : mais par bonheur on ne conclut rien, & l'affaire fut remise aux fêtes de Mai prochaines. Mais le Proverbe est bien véritable, *que l'homme propose, & Dieu dispose* : car ma mere tomba malade quelques jours avant lesdites fêtes, & mon pere quatre jours

après : l'une & l'autre maladie se terminèrent par la mort. Celle de ma mere arriva un mardi , & celle de mon pere le jeudi de la même semaine , & je fus aussi fort malade : mais je me levai pour aller voir cet oncle sévere qui étoit aussi fort malade , & qui mourut quinze jours après. A quelque temps delà on me re-parla de cette fille du Lieutenant que j'étois allé voir : mais je n'y voulus pas entendre , car je n'avois plus de parens qui eussent droit de me commander. D'ailleurs mon cœur étoit toujours dans ce parc , où je me promenois ordinairement ; mais bien plus souvent en idée. Un matin que je ne croyois pas qu'il y eût encore personne de levé dans la maison du sieur du Fresne , je passai devant , & je fus bien étonné quand j'entendis la du Lis qui chantoit sur un balcon , cette vieille chanson qui a pour reprise : *que n'est-il auprès de moi celui que mon cœur aime ?* Ce qui m'obligea à m'approcher d'elle & à lui faire une profonde révérence , que j'accompagnai

de telles ou de semblables paroles : je souhaiterois de tout mon cœur, Mademoiselle, que vous eussiez la satisfaction que vous desirez, & je voudrois y pouvoir contribuer; ce seroit avec la même passion que j'ai toujours été votre très-humble serviteur. Elle me rendit bien mon salut ; mais elle ne me répondit pas, & continuant à chanter, elle changea la reprise de la chanson en ces termes : *le voici auprès de moi, celui que mon cœur aime.* Je ne demeurai pas court, car je m'étois un peu ouvert à la guerre & à la cour; & quoique ce procédé fût capable de me démonter, je lui dis : J'aurai sujet de le croire, si vous me faites ouvrir la porte. En même temps elle appella le petit laquais dont j'ai déjà parlé, à qui elle commanda de me l'ouvrir, ce qu'il fit. J'entrai, & je fus reçu avec tous les témoignages de bienveillance du pere, de la mere & de la sœur aînée, mais encore plus de la du Lis. La mere me demanda pourquoi j'étois si sauvage, & que je ne les visitois pas si

souvent que j'avois accoutumé ? qu'il ne falloit pas que le deuil de mes parens m'en empêchât, qu'il falloit se divertir comme auparavant ; en un mot, que je serois toujours le bien-venu dans leur maison. Ma réponse ne fut que pour faire paroître mon peu de mérite, en disant quelques paroles aussi mal rangées que celle que je vous débite. Mais enfin tout se termina à un déjeûné de laitage, qui est en ce pays un grand régal, comme vous le savez. Et qui n'est pas désagréable, répondit la l'Etoile, mais poursuivez.

Quand je pris congé pour sortir, la mere me demanda si je ne m'incommoderois point de l'accompagner elle & sa fille, chez un vieux gentilhomme leur parent, qui demeueroit à deux lieues d'ici. Je lui répondis qu'elle me faisoit tort de me le demander, & qu'un commandement absolu m'eût été plus agréable. Le voyage fut conclu pour le lendemain. La mere monta un petit mulet qui étoit dans la maison ; la fille aînée

monta le cheval de son pere, & je portai en croupe sur le mien, qui étoit fort, ma chere du Lis. Je vous laisse à penser quel fut notre entretien le long du chemin, car pour moi je ne m'en souviens plus. Tout ce que je puis vous dire, c'est que nous nous séparâmes la du Lis & moi fort amoureux. Depuis ce temps-là mes visites furent fort fréquentes; ce qui dura tout le long de l'été & de l'automne. De vous dire tout ce qui se passa, je serois trop ennuyeux. Je vous dirai seulement que nous nous déroptions souvent de la compagnie, & nous allions demeurer seuls à l'ombrage de ce bois de haute-futaie, toujours sur le bord de la belle petite riviere qui passe au milieu, où nous avions la satisfaction d'ouïr le ramage des oiseaux, qu'ils accorderoient au doux murmure de l'eau, parmi lequel nous mêlions mille douceurs que nous nous disions, & nous nous faisons ensuite autant d'innocentes caresses. Ce fut-là où nous résolûmes de nous bien divertir le car-

naval prochain. Un jour que j'étois occupé à faire du cidre à un pressoir du Fauxbourg de la Barre, qui est tout joignant le parc, la du Lis m'y vint trouver ; à son abord je connus qu'elle avoit quelque chose sur le cœur, en quoi je ne me trompai pas ; car après qu'elle m'eut un peu raillé sur l'équipage où j'étois, elle me tira à part, & me dit que le gentilhomme dont la fille étoit chez M. de Planche-Panete son beau-frere, en avoit amené un autre, qu'il prétendoit lui faire donner pour mari, & qu'ils étoient à la maison, dont elle s'étoit dérobée pour venir m'en avertir. Ce n'est pas, ajouta-t-elle, que je favorise sa recherche, & que je consente jamais à quoi que ce soit ; mais j'aimerois mieux que tu trouvasses quelque moyen de le renvoyer que s'il venoit de moi. Je lui dis alors, va-t-en, & lui fais bonne mine, pour ne rien altérer ; mais saches qu'il ne sera pas ici demain à midi. Elle s'en alla plus joyeuse, attendant l'événement. Cependant je quit-

tai

tai tout & abandonnai mon cidre à la
 discrétion des valets, & m'en allai à ma
 maison, où je pris du linge & un autre
 habit, & m'en allai chercher mes cama-
 rades; car vous devez savoir que nous
 étions une quinzaine de jeunes hommes
 qui avions tous chacun notre maitresse,
 & tellement unis, que qui en offensoit
 un, avoit offensé tous les autres, & nous
 étions tous résolus, que si quelqu'étran-
 ger venoit pour nous les ravir, de les
 mettre en état de n'y réussir jamais. Je
 leur proposai ce que vous venez de ouïr,
 & aussi-tôt tous conclurent qu'il falloit
 aller trouver ce galant (qui étoit un
 gentilhomme de la plus petite noblesse
 du bas Maine) & l'obliger à s'en retour-
 ner comme il étoit venu. Nous allâmes
 donc à son logis, où il soupoit avec l'au-
 tre gentilhomme son conducteur. Nous
 ne marchandâmes point à lui dire qu'il
 pouvoit bien se retirer, & qu'il n'y avoit
 rien à gagner pour lui en ce Pays. Le
 conducteur répartit que nous ne savions
 pas leur dessein, & que quand nous le

saurions, nous n'y avions aucun intérêt. Alors je m'avançai, & mettant la main sur la garde de mon épée, je lui dis, si ai bien moi, j'y en ai, & si vous ne le quittez, je vous mettrai en état de n'en faire plus. L'un d'eux répartit que la partie n'étoit pas égale, & que si j'étois seul je ne parlerois pas ainsi. Je lui répliquai, vous êtes deux, & je sors avec celui-ci, en prenant un de mes camarades, suivez-nous. Ils s'en mirent en devoir; mais l'hôte & un de ses fils les en empêcherent, & leur firent connoître que le meilleur pour eux étoit de se retirer, & qu'il ne faisoit pas bon de se frotter à nous. Ils profiterent de l'avis & l'on n'en entendit plus parler depuis. Le lendemain j'allai voir la du Lis, à qui je racontai l'action que j'avois faite, dont elle fut très-contente, & m'en remercia en des termes fort obligeans. L'hiver approchoit, les veillées étoient fort longues, & nous les passions à jouer à de petits jeux d'esprit, ce qui étant souvent réitéré, ennuya, & me fit

résoudre à lui donner le bal ; j'en confèrai avec elle, & elle s'y accorda. J'en demandai la permission à M. du Fresne, son pere, & il me la donna. Le dimanche suivant nous dansâmes, & continuâmes plusieurs fois : mais il y avoit toujours une si grande foule de monde, que la du Lis me conseilla de ne faire plus danser, mais de penser à quelque autre divertissement. Il fut donc résolu d'étudier une comédie, ce qui fut exécuté. La l'Etoile l'interrompt, en lui disant : Puisque vous en êtes à la comédie, dites-moi si cette histoire est encore longue ; car il se fait tard, & l'heure du souper approche. Ha ! dit le Prieur, il y en a encore deux fois autant pour le moins. On jugea donc qu'il falloit la remettre à une autre fois, pour donner du temps aux acteurs d'étudier leurs rôles : & quand ce n'eût pas été pour cette raison, il eût fallu cesser à cause de l'arrivée de M. de Verville, qui entra dans la chambre, sans que personne s'y opposât, car le portier s'étoit

endormi. Sa venue surprit fort toute la compagnie. Il fit de grandes caresses à tous les Comédiens & Comédiennes, & principalement à Destin, qu'il embrassa à diverses reprises, & leur dit le sujet de son voyage, comme vous le verrez dans le chapitre suivant, qui est fort court.

CHAPITRE LIV.

Résolution des mariages de Destin avec la l'Etoile, & de Léandre avec Angélique.

LE Prieur de S. Louis voulut prendre congé, mais Destin l'arrêta, lui disant que dans peu de temps il faudroit souper, & qu'il tiendrait compagnie à Monsieur de Verville, qu'il pria de leur faire l'honneur de souper avec eux. On demanda à l'hôtesse si elle avoit quelque chose d'extraordinaire, elle dit que oui. On mit du linge blanc, & l'on servit

peu de temps après. On fit bonne chère, on but à la santé de plusieurs personnes, & l'on parla beaucoup. Après le dessert, Destin demanda à Verville le sujet de son voyage en ces quartiers : il lui répondit que ce n'étoit pas la mort de son beau-frere Saldagne, que ses sœurs ne plaignoient guère, non plus que lui ; mais qu'ayant une affaire d'importance à Rennes en Bretagne, il s'étoit détourné exprès pour avoir le bien de les voir, dont on le remercia fort : ensuite il fut informé du mauvais dessein de Saldagne & du succès, & enfin de tout ce que vous avez vu au quarante-neuvième Chapitre. Verville plia les épaules, en disant qu'il avoit trouvé ce qu'il cherchoit avec trop de soin. Après soupe, Verville fit connoissance avec le Prieur, de qui tous ceux de la troupe dirent beaucoup de bien ; & après avoir un peu veillé, il se retira. Alors Verville tira Destin à part, & lui demanda pourquoi Léandre étoit vêtu de noir, & pourquoi tant de laquais vêtus de

même ? Il lui en apprit le sujet , & le dessein qu'il avoit fait d'épouser Angélique. Et vous , dit Verville , quand vous marierez-vous ? Il est , ce me semble , temps de faire connoître au monde qui vous êtes , ce qui ne se peut que par un mariage ; ajoutant que , s'il n'étoit pressé , il demeurerait pour assister à l'un & à l'autre. Destin dit qu'il falloit savoir le sentiment de la l'Etoile ; ils l'appellerent & lui proposèrent le mariage , à quoi elle répondit qu'elle suivroit toujours le sentiment de ses amis. Enfin il fut conclu que quand Verville auroit mis fin aux affaires qu'il avoit à Rennes , ce qui seroit dans une quinzaine de jours au plus tard , il repasseroit par Alençon , & que l'on exécuteroit la proposition. Il en fut autant conclu entr'eux & la Caverne , pour Léandre & Angélique. Verville donna le bon soir à la compagnie , & se retira à son logis. Le lendemain il partit pour la Bretagne , & arriva à Rennes , où il alla voir M. de la Garouf-

fiere , qui , après les complimens accoutumés , lui dit qu'il y avoit dans la ville une troupe de Comédiens , l'un desquels avoit beaucoup de traits du visage de la Caverne ; ce qui l'obligea d'aller le lendemain à la comédie , où ayant vu le personnage , il fut persuadé que c'étoit son parent (je dis de la Caverne.) Après la comédie il l'aborda , & s'enquit de lui d'où il étoit , s'il y avoit longtemps qu'il étoit dans la troupe , & par quels moyens il y étoit venu ? Il répondit sur tous ces chefs , en sorte qu'il fut facile à Verville de connoître qu'il étoit le frère de la Caverne , qui s'étoit perdu quand son pere fut tué en Périgord par le page du Baron de Sigognac ; ce qu'il avoua franchement , en ajoutant qu'il n'avoit jamais pu savoir ce que sa sœur étoit devenue. Alors Verville lui apprit qu'elle étoit dans une troupe de Comédiens qui étoit alors à Alençon , & qu'elle avoit eu beaucoup de disgrâce ; mais qu'elle avoit sujet d'en être consolée , parce qu'elle avoit une

très-belle fille , qu'un Seigneur de douze mille livres de rentes étoit sur le point d'épouser , & qu'il faisoit la comédie avec eux ; & qu'à son retour il assisteroit au mariage , & qu'il ne tiendrait qu'à lui de s'y trouver pour réjouir sa sœur , qui étoit fort en peine de lui , n'en ayant eu aucunes nouvelles depuis sa fuite. Non-seulement le Comédien accepta cet offre , mais il supplia instamment M. de Verville de souffrir qu'il l'accompagnât ; ce qu'il agréa. Cependant il mit ordre à ses affaires , que nous lui laisserons négocier , & retournons à Alençon. Le Prieur de S. Louis alla le même jour que partit Verville , trouver les Comédiens & Comédiennes , pour leur dire que Monseigneur l'Evêque de Séez l'avoit envoyé quérir , pour lui communiquer une affaire d'importance , & qu'il étoit bien marri de ne pouvoir s'acquitter de sa promesse ; mais qu'il n'y avoit rien de perdu. Que pendant qu'il seroit à Séez , ils iroient à la Fresnaye , représenter Sylvie aux noces de

la fille du Seigneur du lieu, & qu'à leur retour & du sien il acheveroit ce qu'il avoit commencé. Il s'en alla, & les Comédiens se disposerent à partir.

CHAPITRE LV.

Ce qui se passa pendant le voyage de la Fresnaye. Autre disgrâce de Ragotin.

LA veille de la noce on envoya un carrosse & des chevaux de selle aux Comédiens. Les Comédiennes s'y placèrent avec Destin, Léandre & l'Olive, les autres monterent les chevaux, & Ragotin le sien, qu'il avoit encore pour n'avoir pu le vendre, & qui étoit guéri de son enclouure. Il voulut persuader à la l'Etoile ou à Angélique de se mettre en croupe derriere lui, disant qu'elles seroient plus à leur aise que dans le carrosse, qui ébranle beaucoup; mais ni l'une ni l'autre n'en voulurent

rien faire. Pour aller d'Alençon à la Fresnaye, il faut passer une partie de la forêt de Persaine, qui est dans le pays du Maine. Ils n'eurent pas fait mille pas dans cette forêt, que Ragotin, qui alloit devant, cria au cocher d'arrêter, parce, disoit-il, qu'il voyoit une troupe d'hommes à cheval. On ne trouva pas bon d'arrêter, mais de se tenir chacun sur ses gardes. Quand ils furent près de ces cavaliers, Ragotin dit que c'étoit la Rappiniere avec ses archers. La l'Etoile pâlit; mais Destin, qui s'en apperçut, l'assura en lui disant qu'il n'oseroit leur faire insulte en présence de ses archers, & des domestiques de M. de la Fresnaye, & si près de sa maison. La Rappiniere connut bien que c'étoit la troupe comique, aussi s'approcha-t-il du carrosse avec son effronterie ordinaire, & salua les Comédiennes, auxquelles il fit d'assez mauvais complimens; à quoi elles répondirent avec une froideur capable de démonter un moins effronté que ce

lévrier de bourreau , qui leur dit qu'il cherchoit des brigands qui avoient volé de Marchands du côté de Balon , & qu'on lui avoit dit qu'ils avoient pris cette route. Comme il entretenoit la compagnie , le cheval d'un de ses Archers , qui étoit fougueux , sauta sur le col du cheval de Ragotin , auquel il fit si grand'peur , qu'il recula , & s'enfonça dans une rousse d'arbres , dont il y en avoit quelques-uns dont les branches étoient seches , l'une desquelles se trouva sous le pourpoint de Ragotin , & qui lui piqua le dos , enforte qu'il y demeura pendu ; car voulant se dégager de ces arbres , il avoit donné des deux talons à son cheval qui avoit passé , & l'avoit laissé ainsi en l'air , criant comme un petit fou qu'il étoit , je suis mort , on m'a donné un coup d'épée dans les reins ! On rioit si fort de le voir en cette posture , que l'on ne songeoit à rien moins qu'à le secourir. On crioit bien aux laquais de le dépendre , mais ils s'enfuyoient d'un autre côté en

riant. Cependant son cheval gaignoit toujours pays sans se laisser prendre. Enfin après avoir bien ri, le cocher, qui étoit un grand & fort garçon, descendit de dessus son siege, & s'approcha de Ragotin, le souleva & le dépendit. On le visita, & on lui fit accroire qu'il étoit fort blessé, mais qu'on ne pouvoit le panser que l'on ne fût au village, où il y avoit un fort bon Chirurgien : en attendant, on lui appliqua quelques feuilles fraîches pour le soulager. On le plaça dans le carrosse, dont l'Olive sortit, tandis que les laquais passerent au travers du bois, pour gagner le devant du cheval qui ne vouloit pas se laisser prendre, & qui fut pourtant pris, & l'Olive monta dessus. La Rappiniere continua son chemin, & la Troupe arriva au château, d'où l'on envoya querir un Chirurgien à qui l'on donna le mot. Il fit semblant de sonder la plaie imaginaire de Ragotin, que l'on avoit fait mettre dans le lit. Il le pensa de même qu'il l'avoit sondé,
après

après lui avoir dit que son coup étoit favorable , & que deux doigts plus à côté il n'y avoit plus de Ragotin. Il lui ordonna le régime ordinaire , & le laissa reposer. Ce petit bout d'homme avoit l'imagination si frappée de tout ce qu'on lui avoit dit , qu'il crut toujours être fort blessé. Il ne se leva point pour voir le bal qui fut tenu le soir après souper : car on avoit fait venir la grande bande de violons du Mans , celle d'Alençon étant à une autre noce à Argentan. On dansa à la mode du pays , & les Comédiens & Comédiennes dansèrent à la mode de la Cour. Destin & la l'Etoile dansèrent la sarabande avec l'admiration de toute la compagnie , qui étoit composée de la noblesse campagnarde & des plus gros manans du village. Le lendemain on joua la Pastorale que l'épouse avoit demandée. Ragotin s'y fit porter en chaise avec son bonnet de nuit. Ensuite on fit bonne chere , & le lendemain , après avoir bien déjeûné , on paya & remercia la

Troupe. Le carrosse & les chevaux furent prêts, & l'on tâcha de désabuser Ragotin de sa prétendue blessure ; mais on ne put jamais lui persuader le contraire, car il disoit toujours qu'il sentoit bien son mal. On le mit dans le carrosse, & toute la Troupe arriva heureusement à Alençon. Le lendemain on ne représenta point, car les Comédiennes voulurent se reposer. Cependant le Prieur de S. Louis étoit de retour de son voyage de Séez. Il alla voir la Troupe, & la l'Etoile lui dit qu'il ne trouveroit point d'occasion plus favorable pour achever son histoire : il ne s'en fit point prier, & il poursuivit comme vous l'allez voir.



CHAPITRE LVI.

*Suite & fin de l'histoire du Prieur de
S. Louis.*

SI le commencement de cette histoire (où vous n'avez vu que de la joie & des contentemens) vous a été ennuyeux , ce que vout allez entendre le sera bien davantage , puisque vous n'y verrez que des revers de la fortune , des douleurs & des désespoirs , qui suivront les plaisirs & les satisfactions où vous me verrez encore , mais pour fort peu de temps. Afin donc de reprendre au même lieu où je finis le récit , après que mes camarades & moi eûmes appris nos rôles , & exercé plusieurs fois , un jour de Dimanche au soir nous représentâmes notre piece dans la maison du sieur du Fresne ; ce qui fit un grand bruit dans le voisinage. Quoique nous eussions pris tous les soins possibles de faire tenir les

portes du parc bien fermées , nous fûmes accablés néanmoins de tant de monde qui avoit passé le château ou escaladé les murailles , que nous eûmes toutes les peines imaginables à gagner le théâtre , que nous avions fait dresser dans une salle de médiocre grandeur. Aussi resta-t-il les deux tiers du monde dehors. Pour obliger ces gens-là à se retirer , nous leur promîmes que le Dimanche suivant nous la représenterions dans la ville , & dans une plus grande salle. Nous fîmes passablement bien pour des apprentifs , excepté un de nos Acteurs qui faisoit le personnage du Secrétaire du Roi Darius ; (la mort de ce Monarque étoit le sujet de notre piece) car il n'avoit que huit vers à dire , ce qu'il faisoit assez bien entre nous : mais quand il fallut représenter tout de bon , il fallut le pousser sur la scène par force , & ainsi il fut obligé de parler , mais si mal , que nous eûmes beaucoup de peine à faire cesser les éclats de rire. La tragédie finie, je com-

mençai le bal avec la du Lis, qui dura jusqu'à minuit. Nous prîmes goût à cet exercice, & sans en rien dire à personne nous étudiâmes une autre piece. Cependant je ne me désistois point de mes visites ordinaires. Or, un jour que nous étions assis auprès du feu, il arriva un jeune homme à qui l'on y fit prendre place : après un quart-d'heure d'entretien, il tira de sa poche une boîte dans laquelle il y avoit un portrait de cire en relief, très-bien fait, qu'il dit être celui de sa maitresse. Après que toutes les demoiselles l'eurent vu, & dit qu'elle étoit fort belle, je le pris à mon tour, & en le considérant avec attention, je m'imaginai qu'il ressembloit à la du Lis, & que ce galant-là avoit quelque pensée sur elle. Je ne marchandai point à jeter cette boîte dans le feu, où la petite statue fondit bientôt ; car quand il se mit en devoir de l'en tirer, je l'arrêtai & le menaçai de le jeter par la fenêtre. M. du Fresne, (qui m'aimoit autant alors qu'il m'a haï depuis) jura

qu'il lui feroit sauter l'escalier, ce qui obligea ce malheureux à sortir confusément. Je le suivis sans que personne de la compagnie m'en pût empêcher, & je lui dis que s'il avoit quelque chose sur le cœur, nous avions chacun une épée, & que nous étions en beau lieu pour le satisfaire; il n'en eut pas le courage. Le Dimanche suivant nous jouâmes la même tragédie que nous avions déjà représentée; mais dans la salle d'un de nos voisins, qui étoit assez grande, & par ce moyen nous eûmes quinze jours pour étudier l'autre piece. Je m'avisai de l'accompagner de quelques entrées de ballet, & je fis choix de six de mes camarades qui dansoient le mieux, & je fis le septieme. Le sujet du ballet étoit les Bergers & Bergeres soumises à l'amour; car à la premiere entrée paroissoit un Cupidon, & aux autres des Bergers & des Bergeres, tous vêtus de blanc, & leurs habits tout parsemés de nœuds de petit ruban bleu, qui étoient les couleurs de la du Lis,

& que j'ai aussi toujours portées depuis ; il est vrai que j'y ai ajouté la feuille morte , pour les raisons que je vous dirai à la fin de cette histoire. Ces Bergers & Bergeres faisoient deux à deux chacun une entrée ; & quand ils paroissent tous ensemble , ils forment les lettres du nom de la du Lis , & l'amour décochoit une fleche à chaque Berger , & jettoit des flammes de feu aux Bergeres , & tous en signe de soumission fléchissoient le genou. J'avois composé quelques vers sur le sujet du ballet que nous récitâmes ; mais la longueur du temps me les a fait oublier , & quand je m'en souviendrois encore , je n'aurois garde de vous les dire ; car je suis assuré qu'ils ne vous agréeroient pas à présent que la poésie françoise est au plus haut degré où elle puisse monter. Comme nous avons tenu la chose secrète , il nous fut facile de n'avoir que de nos amis particuliers , qui insensiblement & sans que l'on s'en apperçût , entrèrent dans le parc , où nous repré-

sentâmes à notre aise les amours d'Angélique & de Sacripant , Roi de Circassie , sujet tiré de l'Arioste. Ensuite nous dansâmes notre ballet. Je voulus commencer le bal à l'ordinaire ; mais M. du Fresne ne le voulut pas permettre , disant que nous étions assez fatigués de la comédie & du ballet : il nous donna congé , & nous nous retirâmes. Nous résolûmes de rendre cette comédie , & de la représenter dans la ville , ce que nous fîmes le Dimanche-gras , dans la salle de mon parrain & en plein jour. La du Lis me dit que si je commençois le bal , que ce fût avec une fille de mon voisinage , qui étoit vêtue de taffetas bleu comme elle : ce que je fis, Mais il s'éleva un murmure sourd dans la compagnie , & il y en eut qui dirent assez haut , il se trompe , il se manque , ce qui excita le rire à la du Lis & à moi ; de quoi la fille s'étant apperçue , me dit : Ces gens ont raison , car vous avez pris l'une pour l'autre. Je lui répondis succinctement , par-

donnez-moi , je fais fort bien ce que je fais. Le soir je me masquai avec trois de mes camarades , & je portois le flambeau , croyant que par ce moyen je ne serois pas connu , & nous allâmes dans le parc. Quand nous fûmes entrés dans la maison , la du Lis regarda attentivement les trois masques , & ayant reconnu que je n'y étois pas , elle s'approcha de moi à la porte , où je m'étois arrêté avec le flambeau , & me prenant par la main , me dit ces obligeantes paroles : deguise-toi de toutes les façons que tu pourras t'imaginer , je te connoîtrai toujours facilement. Après avoir éteint le flambeau , je m'approchai de la table , sur laquelle nous posâmes nos boîtes de dragées , & jettâmes le dez. La du Lis me demanda à qui j'en voulois ? Je lui fis signe que c'étoit à elle. Elle me répliqua , qu'est-ce que je voulois qu'elle mît au jeu ? Je lui montrai un nœud de ruban , que l'on appelle à présent galant , & un brasselet de corail , qu'elle avoit au bras gauche. Sa

mere ne vouloit pas qu'elle le hasardât ; mais elle éclata de rire , en disant qu'elle n'appréhendoit pas de me le laisser. Nous jouâmes , je gagnai , & je lui fis présent de mes dragées. Autant en firent mes compagnons avec la fille aînée , & d'autres demoiselles qui y étoient venues passer la veillée , après quoi nous prîmes congé. Mais comme nous allions sortir , la du Lis s'approcha de moi , & mit la main aux cordons qui tenoient mon masque attaché , qu'elle dénoua promptement , en disant : Est-ce ainsi que l'on fait , de s'en aller si vite ? Je fus un peu honteux , mais pourtant bien-aise d'avoir un si beau prétexte de l'entretenir. Les autres se démasquerent aussi , & nous passâmes la veillée fort agréablement. Le dernier soir du carnaval je lui donnai le bal avec la petite bande de violons , la grande étant employée pour la noblesse. Pendant le carême il fallut faire trêve de divertissemens pour vaquer à la piété ; & je puis vous assurer que nous ne manquions pas un sermon

la du Lis & moi. Nous passions les autres heures du jour en visites & en promenades , ou à entendre chanter les filles de la ville , sur le derriere du château , où il y a un excellent écho , où elles provoquoient cette nymphe imaginaire à leur répondre. Les fêtes de Pâques approchoient , quand un jour Mademoiselle du Fresne la fille , me dit en riant , nous meneras-tu à S. Pater : c'est une petite paroisse qui est à un quart de lieue du fauxbourg de Montfort , où l'on va en dévotion le Lundi de Pâques après-dîner ; c'est-là aussi que l'on voit tous les galans & galantes : je lui répondis qu'il ne tiendrait qu'à elle. Le jour venu , comme je me disposois à les aller prendre , au sortir de ma maison , je rencontrai un de mes voisins , jeune homme fort riche , qui me demanda où j'allois si empressé ; je lui dis que j'allois au parc , querir les demoiselles du Fresne pour les accompagner à S. Pater. Alors il me répondit que je pouvois bien rentrer , car il savoit de

bonne part que leur mere avoit dit qu'elle ne vouloit pas que ses filles y allassent avec moi. Ce discours m'assomma si fort, que je ne pus lui rien répliquer; mais je rentrai dans ma maison, où étant je me mis à penser d'où pouvoit venir un si prompt changement. Après y avoir bien rêvé, je n'en trouvai d'autre sujet que mon peu de mérite & ma condition. Je ne pus pourtant m'empêcher de déclamer contre leur procédé, de m'avoir souffert, tandis que je les avois diverti par des bals, balets, comédies & sérénades, (car je leur en donnois souvent) en quoi j'avois fait de grandes dépenses; & qu'à présent on me rebutoit. La colere où j'étois me fit résoudre d'aller à l'assemblée avec quelques-uns de mes voisins; ce que je fis. Cependant on m'attendoit au parc, & quand le temps fut passé que je devois m'y rendre, la du Lis & sa sœur, avec quelques autres demoiselles du voisinage, y allerent. Après avoir fait leur dévotion dans l'Eglise, elles se placèrent

rent sur la muraille du cimetierre, au-devant d'un ormeau qui leur donnoit de l'ombrage. Je passai devant elles, mais d'assez loin, & la du Fresne me fit signe d'approcher; je fis semblant de ne la pas voir. Ceux qui étoient avec moi m'en avertirent, je feignis de ne pas les entendre, & passai outre, leur disant, allons faire collation au logis des Quatre-vents, ce que nous fîmes. Je ne fus pas plutôt retourné chez moi, qu'une veuve (qui étoit notre confidente) me vint trouver, & me demanda fort brusquement, quel sujet m'avoit obligé de fuir l'honneur d'accompagner les demoiselles du Fresne à S. Pater? que la du Lis en étoit outrée de colere au dernier point; & ajouta que je pensasse à réparer cette faute. Je fus fort surpris de ce discours, & après lui avoir fait le récit de ce que je viens de vous dire, je l'accompagnai à la porte du parc où elles étoient. Je la laissai faire mes excuses, car j'étois si troublé, que je n'aurois pu leur dire que de mauvaises raisons.

Alors la mere s'adressant à moi, me dit que je ne devois pas être si crédule, que c'étoit quelqu'un qui vouloit troubler notre contentement, & que je fusse assuré que je serois toujours le bien-venu dans leur maison, où nous allâmes. J'eus l'honneur de donner la main à la du Lis, qui m'assura qu'elle avoit eu bien de l'inquiétude, surtout quand j'avoit feint de ne pas voir le signe que sa sœur m'avoit fait. Je lui demandai pardon & lui fis de mauvaises excuses, tant j'étois transporté d'amour & de colere. Je voulois me venger de ce jeune homme; mais elle me commanda de n'en pas parler seulement, ajoutant que je devois être content d'expérimenter le contraire de ce qu'il m'avoit dit. Je lui obéis; comme je fis toujours depuis. Nous passions le temps le plus doucement qu'on puisse imaginer, & nous éprouvions par de véritables effets, ce que l'on dit, que le mouvement des yeux est le langage des amants: car nous l'avions si familier, que nous nous

faisions entendre tout ce que nous voulions. Un dimanche au soir, au sortir de vêpres, nous nous dîmes avec ce langage muet, qu'il falloit aller après souper nous promener sur la riviere, & n'avoir que les personnes que nous désignâmes. J'envoyai aussi-tôt retenir un bateau, & à l'heure dite je me transportai avec ceux qui devoient être de la promenade à la porte du parc, où les demoiselles nous attendoient : mais trois jeunes hommes qui n'étoient pas de notre cabale, s'arrêterent avec elles. Elles firent bien tout ce qu'elles purent pour s'en débarrasser : mais eux s'en étant apperçus, ils s'opiniâtrèrent à demeurer; ce qui fut cause que quand nous abordâmes la porte du parc, nous passâmes outre sans nous y arrêter, & nous nous contentâmes de leur faire signe de nous suivre, & les allâmes attendre au bateau. Mais quand nous apperçûmes ces fâcheux avec elles, nous avançâmes sur l'eau, & allâmes aborder à un autre lieu, proche d'une des portes de la ville

où nous rencontrâmes le fleur du Fresne, qui me demanda où j'avois laissé ses filles ? Je ne pensai pas bien à ce que je lui devois répondre ; & lui dis franchement que je n'avois pas eu l'honneur de les voir ce soir-là. Après nous avoir donné le bon soir, il prit le chemin du parc, à la porte duquel il trouva ses filles, auxquelles il demanda d'où elles venoient & avec qui ? La du Lis lui répondit : Nous venons de nous promener avec un tel, & me nomma. Alors son pere lui accompagna un vous en avez menti d'un soufflet, ajoutant que si j'eusse été avec elles, (quand même il auroit été plus tard) il ne s'en fût pas mis en peine. Le lendemain cette veuve dont je vous ai déjà parlé, me vint trouver, pour me dire ce qui s'étoit passé le soir précédent, & que la du Lis en étoit fort en colere, non pas tant du soufflet que de ce que je ne l'avois pas attendue, parce qu'au bateau son intention étoit de se défaire honnêtement de ces fâcheux. Je m'excusai du mieux

que je pus, & je passai quatre jours sans l'aller voir. Mais un jour qu'elle, sa sœur & quelques demoiselles étoient assises sur un banc de boutique, dans la rue la plus prochaine de la porte de la ville, par laquelle j'allois sortir pour aller au fauxbourg, je passai devant elles en levant un peu le chapeau, mais sans les regarder ni leur rien dire. Les autres demoiselles leur demanderent ce que vouloit dire ce procédé qui paroïsoit incivil. La du Lis ne répoondit rien; mais sa sœur aînée dit qu'elle en ignoroit la cause, & qu'il la falloit savoir de lui-même; & pour ne la pas manquer: Allons, dit-elle, nous poster un peu plus près de la porte au-delà de cette petite rue, par où il pourroit nous éviter, ce qu'elles firent. Comme je repassois devant elles, cette bonne sœur se leva de sa place, & me prit par mon manteau, en me disant: Depuis quand Monsieur le glorieux, fuyez-vous l'honneur de voir votre maitresse? & en même temps me fit asseoir auprès d'elle;

mais quand je voulus la carresser & lui dire quelques douceurs, elle fut toujours muette & me rebuta furieusement. Je demeurai là peu de temps bien entrepris ; après quoi je les accompagnai jusqu'à la porte du parc, d'où je me retirai, résolu de n'y aller plus. Je demeurai donc encore quelques jours sans y aller, qui me furent autant de siècles ; mais un matin je rencontrai Mademoiselle du Fresne la mere, qui m'arrêta, & me demanda pourquoi l'on ne me voyoit plus ? Je lui répondis que c'étoit la mauvaise humeur de sa cadette. Elle me répliqua qu'elle vouloit faire notre accord, & que je l'allasse attendre à la maison. J'en mourois d'impatience, & je fus ravi de cette ouverture. J'y allai donc, & comme je montois à la chambre, la du Lis qui m'avoit aperçu, en descendit si brusquement que je ne pus jamais l'arrêter. J'y entrai, & je trouvai sa sœur, qui se mit à sourire, à laquelle je dis le procédé de sa cadette ; & elle m'assura que tout cela n'étoit que

feinte, & qu'elle avoit regardé plus de cent fois par la fenêtre pour voir si je paroïtrois, & qu'elle en témoignoit une grande inquiétude, qu'elle étoit sans doute dans le jardin, où je pouvois aller. Je descendis l'escalier & m'approchai de la porte du jardin que je trouvai fermée par dedans : je la priai plusieurs fois de l'ouvrir, ce qu'elle ne voulut point faire. Sa sœur, qui l'entendoit du haut de l'escalier, descendit & me vint ouvrir, car elle en savoit le secret. J'entrai, & la du Lis se mit à fuir, mais je la poursuivis si bien, que je la pris par une des manches de son corps de jupe ; je l'assis sur un siège de gazon, où je me mis aussi. Je lui fis mes excuses du mieux qu'il me fut possible ; mais elle me parut toujours plus sévère. Enfin après plusieurs contestations, je lui dis que ma passion ne souffroit point de médiocrité, & qu'elle me porteroit à quelque désespoir, de quoi elle se repentiroit après : ce qui ne la rendit pas plus exorable. Alors je tirai mon épée du fourreau, &

la lui présentai, la suppliant de me la plonger dans le corps, lui disant qu'il m'étoit impossible de vivre privé de l'honneur de ses bonnes grâces. Elle se leva pour s'enfuir, en me répondant qu'elle n'avoit jamais tué personne, & que quand elle en auroit quelque pensée, elle ne commenceroit pas par moi. Je l'arrêtai, en la suppliant de me permettre de l'exécuter moi-même : elle me répondit froidement qu'elle ne m'en empêcheroit pas. Alors j'appuyai la pointe de mon épée contre ma poitrine, & me mis en posture pour me jeter dessus, ce qui la fit pâlir, & en même temps elle donna un coup de pied contre la garde de l'épée qu'elle fit tomber à terre, m'assurant que cette action l'avoit beaucoup troublée, & me disant que je ne lui fisse plus voir de tels spectacles. Je lui répliquai : Je vous obéirai, pourvu que vous ne me soyez plus si cruelle, ce qu'elle me promit. Ensuite nous nous caressâmes si amoureusement, que j'eusse bien souhaité de me

quereller tous les jours avec elle , pour l'appointer avec tant de douceur. Comme nous étions dans ces transports, sa mere entra dans le jardin , & nous dit qu'elle seroit bien venue plutôt , mais qu'elle avoit jugé que nous n'avions pas besoin de son entremise pour nous accorder.

Or , un jour que nous nous promenions dans une des allées du parc , le sieur du Fresne , sa femme , la du Lis & moi , qui allions après eux , & qui ne pensions qu'à nous entretenir , cette bonne mere se tourna vers nous , & nous dit qu'elle plaidoit bien notre cause. Elle put le dire sans que son mari l'entendît , car il étoit fort sourd : nous la remerciâmes plutôt d'action que de paroles. Un peu de temps après M. du Fresne me tira à part , & me découvrit le dessein que lui & sa femme avoient formé de me donner leur plus jeune fille en mariage , avant qu'il partît pour aller en Cour servir son quartier ; & qu'il ne falloit plus faire de dépenses en séré-

nades ni autrement pour ce sujet. Je ne lui fis que des remercimens confus ; car j'étois si transporté de joie d'un bonheur si inopiné , & qui faisoit le comble de ma félicité , que je ne savois ce que je disois. Il me souvient bien que je lui dis que je n'eusse pas été si téméraire que de la lui demander , vu mon peu de mérite & l'inégalité des conditions ; à quoi il me répondit , que pour du mérite il en avoit assez reconnu en moi ; & que pour la condition , j'avois de quoi suppléer à ce défaut , sous entendant du bien. Je ne sais ce que je lui répliquai ; mais je sais bien qu'il me convia à souper , après quoi il fut conclu que le Dimanche suivant nous assemblerions nos parens pour faire les fiançailles. Il me dit aussi la dot qu'il pouvoit donner à sa fille ; je répondis à cela que je ne lui damandois que la personne , & que j'avois assez de bien pour elle & pour moi. J'étois le plus content homme du monde , & la du Lis aussi contente , ce que nous connûmes dans la conver-

sation que nous eûmes ce soir-là, & qui fut la plus agréable que l'on puisse s'imaginer : mais ce plaisir ne dura guère, car la surveillance du jour que nous devions nous fiancer, nous étions, la du Lis & moi, assis sur l'herbe, quand nous apperçûmes de loin un Conseiller du Présidial, proche parent du sieur du Fresne, qui venoit lui rendre visite. Nous en conçûmes la même pensée elle & moi, & nous nous en affligeâmes, sans savoir au vrai ce que nous appréhendions ; ce que l'événement ne nous fit que trop connoître. Car le lendemain, comme j'allois prendre l'heure de l'assemblée, je fus furieusement surpris de trouver à la porte de la basse-cour la du Lis qui pleuroit. Je lui dis quelque chose, & elle ne me répondit rien. J'entrai plus avant, & je trouvai sa sœur au même état. Je lui demandai ce que vouloient dire tant de pleurs ? Elle me répondit en redoublant ses sanglots, que je ne le saurois que trop. Je montois à la chambre quand

la mere en sortoit, laquelle passa sans me rien dire; car les larmes, les sanglots & les soupirs la suffoquoient si fort, que tout ce qu'elle put faire, ce fut de me regarder pitoyablement, & de dire: Ha! pauvre garçon! Je ne comprenois rien à un si prompt changement, mais mon cœur me présageoit tous les malheurs que j'ai ressenti depuis. Je résolus d'en apprendre le sujet, & je montai à la chambre, où je trouvais M. du Fresne assis dans une chaise, qui me dit fort brusquement qu'il avoit changé d'avis, & qu'il ne vouloit pas marier sa cadette avant son aînée; que quand il la marieroit, ce ne seroit qu'après le retour de son voyage de la Cour. Je lui répondis sur ces deux chefs, au premier, que sa fille aînée n'avoit aucune répugnance que sa sœur fût mariée la première, pourvu que ce fût avec moi, parce qu'elle m'avoit toujours aimé comme un frere; que pour un autre, elle s'y seroit opposée, (je puis vous assurer qu'elle m'en avoit fait

fait la protestation plusieurs fois,) & sur le second, que j'attendrois aussi-bien dix ans, que les trois mois qu'il seroit à la Cour. Mais il me dit tout net que je ne pensasse plus au mariage de sa fille. Ce discours si surprenant, & prononcé du ton que je viens de vous dire, me jetta dans un si horrible désespoir, que je sortis sans lui répliquer, & sans rien dire aux Demoiselles, qui ne purent me rien dire aussi. Je m'en allai à la maison, résolu de me donner la mort; mais comme je tirois mon épée à dessein de me la plonger dans le corps, cette veuve confidente entra chez moi, & empêcha l'exécution de ce mortel dessein, en me disant de la part de la du Lis, que je ne m'affligeasse point, qu'il falloit avoir patience, & qu'en pareilles affaires il arrivoit toujours du trouble; mais que j'avois un grand avantage d'avoir sa mere & sa sœur aînée pour moi, & elle plus que tous, qui étoit la principale partie. Qu'elles avoient résolu que quand son pere seroit parti,

qui seroit dans huit ou dix jours, je pourrois continuer mes visites, & que le temps étoit un grand maître. Ce discours étoit fort obligeant, mais je n'en pus être consolé; aussi je m'abandonnai à la plus noire mélancolie que l'on puisse imaginer, & qui me jetta enfin dans un si furieux désespoir, que je résolus de consulter les démons. Quelques jours avant le départ de M. du Fresne, je m'en allai à demi-lieue de cette ville, dans un lieu où il y a un bois-taillis de fort grande étendue, dans lequel le vulgaire croit qu'il habite de mauvais esprits, d'autant que ç'a été autrefois la demeure de certaines Fées, qui étoient sans doute de fameuses magiciennes. Je m'enfonçai dans le bois, appelant & invoquant ces esprits, & les suppliant de me secourir dans l'extrême affliction où j'étois; mais après avoir bien crié, je ne vis ni n'entendis que des oiseaux, qui, par leur ramage, sembloient me témoigner qu'ils étoient touchés de mes mal-

heurs. Je retournai à ma maison, où je me mis au lit atteint d'une si étrange frénésie, que l'on ne croyoit pas que j'en puisse réchapper, car j'en fus jusqu'à perdre la parole. La du Lis fut malade ¹¹⁹ et ¹²⁰ même-temps & de la même maniere que moi, ce qui m'a obligé depuis de croire à la sympathie; car comme nos maladies procédoient d'une même cause, elles produisoient aussi en nous de semblables effets; ce que nous apprenions du Médecin & de l'Apothicaire, qui étoient les mêmes qui nous servoient; pour les Chirurgiens, nous avions chacun le nôtre en particulier. Je guéris un peu plutôt qu'elle, & je m'en allai, ou, pour mieux dire, je me traînai à sa maison, où je la trouvai au lit, (son pere étoit parti pour la Cour.) Sa joie ne fut pas médiocre, comme la suite me le fit connoître; car après avoir demeuré environ une heure avec elle, il me sembla qu'elle n'avoit plus de mal, ce qui m'obligea à la presser de se lever, & elle le fit pour me

satisfaire. Mais si-tôt qu'elle fut hors du lit, elle s'évanouit entre mes bras. Je fus bien marri de l'en avoir pressée, car nous eûmes beaucoup de peine à la faire revenir de son évanouissement : quand elle le fut, nous la remîmes dans le lit, où je la laissai pour lui donner moyen de se reposer, ce qu'elle n'eût peut-être pas fait en ma présence. Nous guérîmes entierement, & nous passâmes agréablement le temps de tout celui que son pere demeura à la Cour. Mais à son retour il fut averti par quelques ennemis secrets, que j'avois toujours fréquenté dans sa maison, & pratiqué familièrement sa fille, à laquelle il fit de rigoureuses défenses de me voir, & se fâcha fort contre sa femme & sa fille aînée de ce qu'elles avoient favorisé nos entrevues ; ce que j'appris de notre confidente, comme la résolution qu'elles avoient prise de me voir toujours & par quels moyens. Le premier fut, que je prisse garde quand cet injuste pere sortoit de la ville ; car aussi-tôt j'allois

dans sa maison où je demeurois jusqu'à son retour , que nous connoissions facilement à sa maniere de frapper à la porte , & aussi-tôt je me cachois derrière une piece de tapisserie ; & quand il entroit , un valet ou une servante , ou quelquefois une de ses filles , lui ôtoit son manteau , & je sortois facilement sans qu'il le sût ; car , comme je vous l'ai déjà dit , il étoit fort sourd ; & en sortant , la du Lis m'accompagnoit toujours jusqu'à la porte de la basse-cour. Ce moyen fut découvert , & nous eûmes recours au jardin de notre confidente , dans lequel je me rendois par un jardin de nos voisins , ce qui dura assez ; mais à la fin il fut encore découvert. Nous nous servîmes ensuite des Eglises , tantôt l'une , tantôt l'autre , ce qui fut encore connu , tellement que nous n'avions plus que le hasard , quand nous pouvions nous rencontrer dans quelques-unes des allées du parc ; mais il falloit user de grande précaution.

Un jour que j'y avois demeuré assez

long-temps avec la du Lis , (car nous nous étions entretenus à fond de nos communs malheurs , & avions pris de fortes résolutions de les surmonter) je voulus l'accompagner jusqu'à la porte de la basse-cour , où nous aperçûmes de loin son pere , qui venoit de la ville & tout droit à nous : de fuir , il n'y avoit pas moyen , car il nous avoit vus. Elle me dit alors d'inventer quelque prétexte pour nous excuser ; mais je lui répondis qu'elle avoit l'esprit plus présent & plus subtil que moi , & qu'elle y pensât. Cependant il arriva , & comme il commençoit à se fâcher , elle lui dit que j'avois appris qu'il avoit apporté des bagues & autres jouailleries (car il employoit ses gages en orfèvrerie pour y faire quelque profit , étant aussi avare que sourd ,) & que je venois pour voir s'il voudroit m'accommoder de quelques-unes pour une fille du Mans avec laquelle je me mariois. Il le crut , nous montâmes , & il me montra ses bagues : j'en choisis deux , un petit diamant &

une rose d'opale. Nous fûmes d'accord du prix que je lui payai à l'heure même. Cet expédient me facilita la continuation de mes visites ; mais quand il vit que je ne me hâtois point d'aller au Mans , il en parla à sa jeune fille , comme se doutant de quelque fourberie , elle me conseilla d'y faire un voyage , ce que je fis. Cette ville est une des plus agréables du Royaume & où il y a du plus beau monde & du mieux civilisé , & où les filles sont les plus polies & les plus spirituelles , comme vous le savez fort bien : aussi j'y fis en peu de temps de grandes connoissances. J'étois logé aux Chênes-verts , où étoit aussi logé un Opérateur qui débitoit ses drogues en public sur le théâtre , en attendant l'issue d'un projet qu'il avoit fait de dresser une troupe de Comédiens. Il avoit déjà avec lui des personnes de qualité , entr'autres le fils d'un Comte que je ne nomme pas par discrétion , un jeune Avocat du Mans , qui avoit déjà été en troupe , sans

compter un de ses freres & un autre vieux Comédien , qui s'enfarinoit à la farce ; & il attendoit une jeune fille de la ville de Laval , qui lui avoit promis de se dérober de la maison de son pere , & de venir le trouver. Je fis connoissance avec lui , & un jour , faute de meilleur entretien , je lui fis succinctement le récit de mes malheurs , ensuite de quoi il me persuada de prendre part dans sa troupe ; que ce seroit le moyen de me faire oublier mes disgraces. J'y consentis volontiers , & si la fille fût venue , j'aurois certainement suivi. Mais les parens en furent avertis , ils prirent garde à elle , ce qui fut la cause que le dessein ne réussit pas , & qui m'obligea à m'en revenir. Mais l'amour me fournit une invention pour pratiquer encore la du Lis sans soupçon ; ce fut de mener avec moi cet Avocat dont je viens de vous parler , & un autre jeune homme de ma connoissance , auxquels je découvris mon dessein , qui furent ravis de me servir en cette occasion. Ils parurent

en cette ville sous le titre, l'un de frere, & l'autre de cousin germain d'une maitresse imaginaire. Je les menai chez le sieur du Fresne, que j'avois prié de me traiter de parent; ce qu'il fit. Il ne manqua pas aussi de leur dire mille biens de moi, les assurant qu'ils ne pouvoient pas mieux loger leur parente, & ensuite nous donna à souper. On but à la santé de ma maitresse, & la du Lis fit raison. Après qu'ils eurent demeuré cinq ou six jours en cette ville, ils s'en retournerent au Mans. J'avois toujours libre accès chez le sieur du Fresne, qui me disoit sans cesse que je tardois trop à aller au Mans achever mon mariage; ce qui me fit appréhender que la feinte ne fût à la fin découverte, & qu'il ne me chassât encore une fois honteusement de sa maison; ce qui me fit prendre la plus cruelle résolution qu'un homme désespéré puisse jamais avoir, qui fut de tuer la du Lis, de peur qu'un autre n'en fût possesseur. Je m'armai d'un poignard, & l'allai trouver, la

priant de venir avec moi faire une promenade, ce qu'elle m'accorda. Je la menai insensiblement dans un lieu fort écarté des allées du parc, où il y avoit des broussailles. Ce fut là où je lui découvris le cruel dessein que le désespoir de la posséder m'avoit fait concevoir, tirant en même-temps le poignard de ma poche; Elle me regarda si tendrement, & me dit tant de douceurs, qu'elle accompagna de protestations de confiance & de belles promesses, qu'il lui fut facile de me désarmer. Elle saisit mon poignard que je ne pus retenir, le jetta au travers des broussailles, & me dit qu'elle s'en vouloit aller, & qu'elle ne se trouveroit plus seule avec moi. Elle vouloit me dire que je n'avois pas sujet d'en agir ainsi, mais je l'interrompis pour la prier de se trouver le lendemain chez notre confidente où je me rendrois, & que là nous prendrions les dernières résolutions. Nous nous y rencontrâmes à l'heure marquée. Je la saluai, nous pleurâmes nos communes

misères ; & après de longs discours elle me conseilla d'aller à Paris , me protestant qu'elle ne consentiroit jamais à aucun mariage ; & que quand je demeurerois dix ans , elle m'attendroit : je lui fis des promesses réciproques , que j'ai mieux tenues qu'elle. Comme je voulois prendre congé d'elle , (ce qui ne fut pas sans verser beaucoup de larmes) elle fut d'avis que sa mere & sa sœur fussent de la confidence ; cette veuve les alla querir , & je demurai seul avec la du Lis. Ce fut alors que nous nous ouvrîmes nos cœurs mieux que nous n'avions jamais fait : elle en vint jusqu'à me dire que , si je voulois l'enlever , elle y consentiroit volontiers & me suivroit par-tout ; & que si l'on venoit après nous & que l'on nous attrapât , elle feindroit d'être enceinte. Mais mon amour étoit si pur , que je ne voulus jamais mettre son honneur en compromis , laissant l'événement à la conduite du sort. Sa mere & sa sœur arriverent , & nous leur déclarâmes nos

résolutions ; ce qui fit redoubler les pleurs & les embrassemens. Enfin je pris congé d'elles pour aller à Paris. Avant de partir, j'écrivis une lettre à la du Lis ; je ne m'en rappelle point les termes : mais vous pouvez bien vous imaginer que j'y avois mis tout ce que je m'étois figuré de tendre pour leur donner de la compassion. Aussi notre confidente, qui porta la lettre, m'assura qu'après la lecture de cette lettre, la mere & les deux filles avoient été si affligées, que la du Lis n'avoit pas eu le courage de me faire réponse. J'ai supprimé beaucoup d'aventures qui nous arriverent pendant le cours de nos amours, pour ne pas abuser de votre patience : comme les jalousies que la du Lis conçut contre moi, pour une Demoiselle, sa cousine germaine, qui l'étoit venue voir, & qui demeura trois mois dans la maison : la même chose pour la fille de ce Gentilhomme, qui avoit amené ce galant que je fis en aller, non plus que plusieurs querelles que j'eus à démêler,

mêler , & des combats en des rencontres de nuit où je fus blessé par deux fois au bras & à la cuisse. Je finis donc ici la digression , pour vous dire que je partis pour Paris , où j'arrivai heureusement , & où je demeurai environ une année. Mais ne pouvant pas y subsister comme je faisois en cette ville , tant à cause de la cherté des vivres , que pour avoir fort diminué mes biens à la recherche de la du Lis pour laquelle j'avois fait de grandes dépenses , comme vous avez pu l'apprendre de ce que je vous ai dit ; je me mis en condition en qualité de Secrétaire d'un Secrétaire de la Chambre du Roi , lequel avoit épousé la veuve d'un autre Secrétaire aussi du Roi. Je n'y eus pas demeuré huit jours , que cette Dame usa avec moi d'une familiarité extraordinaire , à laquelle je ne fis point pour lors de réflexion ; mais elle continua si ouvertement , que quelques-uns de ses domestiques s'en apperçurent , comme vous l'allez voir. Un jour qu'elle m'avoit donné une com-

mission pour la ville, elle me dit de prendre le carrosse, dans lequel je montai seul, & je dis au cocher de mener par le marais du Temple, tandis que son mari alloit par la ville à cheval, suivi d'un seul laquais; car elle lui avoit persuadé qu'il feroit mieux ses affaires de la sorte, que de traîner un carrosse qui est toujours embarrassant. Quand je fus dans une longue rue où il n'y avoit que des portes cochères, & où par conséquent on ne voyoit guere de monde; le cocher arrêta le carrosse & descendit. Je lui criai pourquoi il arrêtoit? Il s'approcha de la portiere, & me pria de l'écouter; ce que je fis. Alors il me demanda si je n'avois point pris garde au procédé de Madame à mon sujet. Je lui répondis que non, & lui demandai ce qu'il vouloit dire. Il me répondit que je ne connoissois pas ma fortune, & qu'il y avoit beaucoup de personnes à Paris qui eussent bien voulu en avoir une semblable. Je ne raisonnai guere avec lui, mais je lui commandai

de remonter sur son siege, & de me conduire à la rue S. Honoré. Je ne laissai pas de rêver profondément à ce qu'il m'avoit dit, & quand je fus de retour à la maison, j'observai plus exactement les actions de cette Dame, dont quelques-unes me confirmèrent ce que m'avoit dit le cocher. Un jour que j'avois acheté de la toile & de la dentelle pour des collers, que j'avois donné à faire à ses filles de service, comme elles y travailloient, elle leur demanda pour qui ils étoient : elles répondirent que c'étoit pour moi. Elle leur dit alors de les achever, mais que pour la dentelle elle la vouloit mettre. Un jour qu'elle l'attachoit, j'entrai dans sa chambre, & elle me dit qu'elle travailloit pour moi, dont je fus si confus, que je ne fis que des remerciemens de même. Mais un matin que j'écrivois dans ma chambre, qui n'étoit pas éloignée de la sienne, elle me fit appeller par un laquais ; & quand j'en approchai, j'entendis qu'elle crioit furieusement contre sa demoiselle sui-

vante & contre sa femme-de-chambre. Elle disoit ces chiennes, ces vilaines ne peuvent rien faire adroitement ; sortez de ma chambre. Comme elles en sortoient j'y entrai, & elle continua à déclamer contr'elles, & me dit de fermer la porte & de lui aider à s'habiller ; aussitôt elle me dit de prendre sa chemise qui étoit sur la toilette, de la lui donner ; & en même-temps elle dépouilla celle qu'elle avoit, & s'exposa à ma vue toute nue, dont j'eus une si grande honte, que je lui dis que je ferois encore plus mal que ses filles qu'elle devoit faire revenir, à quoi elle fut obligée par l'arrivée de son mari. Je ne doutai plus de son intention ; mais comme j'étois jeune & timide, j'appréhendai quelque sinistre accident ; car quoiqu'elle fût déjà avancée en âge, elle avoit pourtant encore de beaux restes, ce qui me fit résoudre à demander mon congé, ce que je fis un soir après que l'on eut servi le soupé. Alors, sans me rien répondre, son mari se retira à sa

chambre , & elle tourna sa chaise du côté du feu , disant au maître - d'hôtel de remporter la viande. Je descendis pour souper avec lui : comme nous étions à table , une de ses nieces , âgée d'environ douze ans , descendit , & s'adressant à moi , me dit que Madame sa tante l'envoyoit pour savoir si j'avois bien le courage de souper , elle ne soupant point. Je ne me souviens pas bien de ce que je lui répondis ; mais je fais bien que la Dame se mit au lit , & qu'elle fut extrêmement malade. Le lendemain de grand matin , elle me fit appeller pour donner ordre d'avoir des Médecins ; comme j'approchai de son lit , elle me prit la main , & me dit ouvertement que j'étois la cause de son mal , ce qui redoubla mon appréhension , en sorte que le même jour je me mis dans des troupes qu'on faisoit à Paris pour le Duc de Mantoue , & je partis sans en rien dire à personne. Notre Capitaine ne vint pas avec nous , laissant la conduite de sa compagnie à son Lieu-

tenant , qui étoit un franc voleur , aussi bien que les deux Sergens : car ils brûloient presque tous les logemens , & nous faisoient souffrir ; aussi furent-ils pris par le Prévôt de Troye en Champagne , qui les y fit pendre , excepté l'un des Sergens qui se trouva frere d'un des valets-de-chambre de Monseigneur le Duc d'Orléans , qui le sauva. Nous demeurâmes sans chef , & les soldats d'un commun accord m'élurent pour commander la compagnie , qui étoit composée de quatre-vingt soldats. J'en pris la conduite avec autant d'autorité que si j'en eusse été le Capitaine en chef. Je passai en revue , & tirai la montre , que je distribuai , aussi bien que les armes que je pris à Sainte-Reine en Bourgogne. Enfin nous filâmes jusqu'à Embrun en Dauphiné , où notre Capitaine nous vint trouver , dans l'appréhension qu'il n'y eût pas un soldat à sa compagnie.

Mais quand il apprit ce qui s'étoit passé , & que je lui en fis paroître soi-

xante-huit, (car j'en avois perdu douze dans la marche) il me caressa fort, & me donna son drapeau & sa table. L'armée qui étoit la plus belle qui fût jamais sortie de France, eut le mauvais succès que vous avez pu savoir ; ce qui arriva par la mauvaise intelligence des Généraux. Après son débris je m'arrêtai à Grenoble, pour laisser passer la fureur des paysans de Bourgogne & de Champagne, qui tuoient tous les fugitifs ; & le massacre en fut si grand, que la peste se mit si furieusement dans ces deux Provinces, qu'elle se répandit par tout le Royaume. Après que j'eus demeuré quelque temps à Grenoble, où je fis de grandes connoissances, je résolus de me retirer dans cette ville ma patrie. Mais en passant par des lieux écartés du grand chemin, pour la raison que j'ai dit, j'arrivai à un petit bourg appelé Saint-Patrice, où le fils puîné de la Dame du lieu qui étoit veuve, faisoit une compagnie de fantassins pour le siege de Montauban. Je

me mis avec lui , & il reconnut quelque chose sur mon visage qui n'étoit pas rebutant. Après m'avoir demandé d'où j'étois , & que je lui eus dit franchement la vérité , il me pria de prendre le soin de conduire un de ses freres , jeune garçon , Chevalier de Malte , auquel il avoit donné son Enseigne ; ce que j'acceptai volontiers. Nous partîmes pour aller à Noves en Provence , qui étoit le lieu d'assemblée du régiment : mais nous n'y eûmes pas demeuré trois jours , que le maître-d'hôtel de ce Capitaine le vola & s'enfuit. Il donna ordre qu'il fût suivi , mais en vain ; ce fut alors qu'il me pria de prendre les clefs de ses coffres que je ne gardai guere : car il fut député du corps du régiment pour aller trouver le grand Cardinal de Richelieu , qui conduisoit l'armée pour le siege de Montauban , & autres villes rebelles de Guyenne & de Languedoc. Il me mena avec lui , & nous trouvâmes son Eminence dans la ville d'Albi : nous la suivîmes jusqu'à cette ville re-

belle , qui ne le fut plus à l'arrivée de ce grand homme ; car elle se rendit comme vous l'avez pu savoir. Nous eûmes pendant ce voyage un grand nombre d'aventures , que je ne vous dis point , pour n'être pas ennuyeux , ce que j'ai peut-être déjà trop été. Alors la l'Etoile lui dit que ce seroit les priver d'un agréable divertissement , s'il ne continuoit jusqu'à la fin. Il poursuivit donc ainsi : Je fis de grandes connoissances dans la maison de cet illustre Cardinal , & principalement avec les Pages , dont il y en avoit dix-huit de Normandie qui me faisoient de grandes caresses , aussi-bien que les autres domestiques de sa maison. Quand la ville fut rendue , notre régiment fut licencié , & nous nous en revinmes à S. Patrice. La Dame du lieu avoit un procès contre son fils aîné , & se préparoit pour aller le poursuivre à Grenoble. Quand nous arrivâmes , je fus prié de l'accompagner , à quoi j'eus un peu de répugnance , car je voulois me retirer , comme je vous l'ai dit ; mais je me laissai ga-

gner, dont je ne me repentis pas ; car quand nous fûmes arrivés à Grenoble, où je sollicitai fortement le procès, le Roi Louis XIII, de glorieuse mémoire, y passa pour aller en Italie, & j'eus l'honneur de voir à sa suite les plus grands Seigneurs de ce pays, & entr'autres le Gouverneur de cette ville, qui connoissoit fort M. de Saint-Patrice, à qui il me recommanda ; & après m'avoir offert de l'argent, il lui dit qui j'étois, ce qui l'obligea à faire plus d'estime de moi qu'il n'avoit fait, quoique je n'eusse pas sujet de me plaindre. Je vis encore cinq jeunes hommes de cette ville, qui étoient dans le Régiment aux Gardes, trois desquels étoient Gentilshommes, & auxquels j'avois l'honneur d'appartenir : je les traitai du mieux qu'il me fut possible, & à la maison & au cabaret. Un jour que nous venions de déjeuner d'un logis du fauxbourg S. Laurent, qui est au-delà du pont, nous nous y arrêtâmes, pour voir passer des bateaux, & l'un d'eux

me dit qu'il s'étonnoit fort que je ne leur demandasse point des nouvelles de la du Lis. Je leur dis que je n'avois osé, de peur d'en trop apprendre. Ils me repartirent que j'avois bien fait & que je devois l'oublier, puisqu'elle ne m'avoit pas tenu parole. Je pensai mourir à cette nouvelle; mais enfin il fallut tout savoir. Ils me dirent donc qu'aussitôt que l'on eut appris mon départ pour l'Italie, on l'avoit mariée à un jeune homme qu'ils me nommerent, & qui étoit celui de tous ceux qui y pouvoient prétendre, pour qui j'avois le plus d'aversion. Alors j'éclatai, & dis contr'elle tout ce que la colere me suggéra. Je l'appellai tigresse, félonne, perfide, traitresse; qu'elle n'eût pas osé le marier me sachant si près, étant bien assurée que je serois allé la poignarder avec son mari jusques dans son lit. Après je sortis de ma poche une bourse d'argent & de soie bleue à petit point, qu'elle m'avoit donnée, dans laquelle je conservois le brasselet & le

ruban que je lui avois gagné. J'y mis une pierre, & la jettai avec violence dans la riviere, en disant : De même que ces choses s'enfuiront au gré des ondes, ainsi puisse s'effacer de ma mémoire la personne à qui elles ont appartenu. Ces Messieurs furent étonnés de mon procédé, & me protesterent qu'ils étoient bien marris de me l'avoir dit, mais qu'ils craignoient que je ne l'eusse appris d'ailleurs. Ils ajouterent, pour me consoler, qu'elle avoit été forcée à se marier, & qu'elle avoit bien fait paroître l'aversion qu'elle avoit pour son mari ; car elle n'avoit fait que languir depuis son mariage, & étoit morte quelque temps après. Ce discours redoubla mon déplaisir, & me donna en même-temps quelqu'espece de consolation. Je pris congé de ces Messieurs, & me retirai à la maison, mais si changé, que Mademoiselle de Saint-Patrice, fille de cette bonne Dame, s'en aperçut. Elle me demanda ce que j'avois, à quoi je ne répondis rien ; mais elle me

me pressa si fort , que je lui fis succinctement le récit de mes aventures & la nouvelle que je venois d'apprendre : elle fut touchée de ma douleur , comme je le reconnus aux larmes qu'elle versa. Elle le fit savoir à sa mere & à ses freres , qui me témoignèrent de participer à mes déplaisirs , mais qu'il falloit se consoler & prendre patience. Le procès de la mere & du fils se termina par un accord , & nous nous en retournâmes. Ce fut alors que je commençai à penser à la retraite. La maison où j'étois étoit assez puissante pour me faire trouver de bons partis , & l'on m'en proposa plusieurs ; mais je ne pus jamais me résoudre au mariage. Je repris le premier dessein que j'avois eu autrefois de me rendre Capucin , & j'en demandai l'habit ; mais il y survint tant d'obstacles , dont la déduction ne vous seroit qu'ennuyeuse , que je cessai cette poursuite. En ce temps-là le Roi commanda l'arriere - ban de la Noblesse du Dauphiné , pour aller à Casal. M. de Saint-

Patrice me pria de faire encore ce voyage-là avec lui, ce que je ne pus honorablement refuser. Nous partîmes, & nous y arrivâmes. Vous savez ce qu'il en arriva. Le siege fut levé, la ville rendue, & la paix faite par l'entremise de Mazarin. Ce fut le premier degré par où il monta au Cardinalat, & à cette prodigieuse fortune qu'il a eue ensuite du gouvernement de la France. Nous nous en retournâmes à Saint-Patrice, où je persistai toujours à me rendre Religieux. Mais la divine Providence en disposa autrement. Un jour M. de Saint-Patrice me dit, voyant ma résolution, qu'il me conseilloit de me faire Prêtre séculier, mais j'appréhendai de n'avoir pas assez de capacité, & il me répartit qu'il y en avoit de moindres que moi. Je m'y résolus, & je pris les Ordres sur un patrimoine que Madame sa mere me donna, de cent livres de rente, qu'elle m'assigna sur le plus liquide de son revenu. Je dis ma premiere Messe dans l'Eglise de la Pa-

roisse , & ladite Dame en usa comme si j'eusse été son propre enfant ; car elle traita splendidement une trentaine de Prêtres qui s'y trouverent , & plusieurs Gentilshommes du voisinage.. J'étois dans une maison trop puissante pour manquer de bénéfices ; aussi six mois après j'eus un Prieuré assez considérable , avec deux autres petits bénéfices. Quelques années après j'eus un gros Prieuré & une fort bonne Cure , car j'avois pris grande peine à étudier , & je m'étois rendu en état de monter en chaire avec succès , & devant les beaux auditoires , & en présence même des Prélats. Je ménageai mes revenus , & amassai une notable somme d'argent , avec laquelle je me retirai dans cette ville , où vous me voyez maintenant , ravi du bonheur de la connoissance d'une si charmante compagnie , & d'avoir été assez heureux de lui rendre quelque petit service.

La l'Etoile prit la parole , disant :
Mais le plus grand service que vous

sauriez nous avoir jamais rendu..... Elle vouloit continuer, quand Ragotin se leva pour dire qu'il vouloit faire une comédie de cette histoire, & qu'il n'y auroit rien de plus beau que la décoration du théâtre, un beau parc avec son grand bois & une riviere; pour le sujet, des amans, des combats, & une premiere Messe. Tout le monde se mit à rire, & Roquebrune, qui le contrarioit toujours, lui dit : Vous n'y entendez rien, vous ne sauriez mettre cette piece dans les regles, parce qu'il faudroit changer la scene & y demeurer trois ou quatre ans. Alors le Prieur leur dit : Messieurs, ne disputez point à ce sujet, j'y ai donné ordre il y a long-temps. Vous savez que M. du Hardi n'a jamais observé cette rigide regle des vingt-quatre heures, non plus que quelqu'un de nos Poëtes modernes, comme l'Auteur de Saint-Eustache, &c. Et M. Corneille ne s'y feroit pas attaché, sans la censure que M. Scudéry voulut faire du *Cid*; aussi tous les honnêtes gens

appellent ces manquemens de belles fautes. J'en ai donc composé une comédie, que j'ai intitulée : *La fidélité conservée après l'espérance perdue* ; & depuis j'ai pris pour devise un arbre dépouillé de sa parure verte, & où il ne reste que quelques feuilles mortes, (qui est la raison pourquoi j'ai ajouté cette couleur à la bleue) avec un petit chien barbet au pied, & ces paroles pour ame de la devise : *Privé d'espérance, je suis fidele*. Cette piece roule les théâtres il y a fort long-temps. Le titre en est aussi à propos que vos couleurs & votre devise, dit la l'Etoile ; car votre maîtresse vous a trompé, & vous lui avez gardé la fidélité, n'en ayant point voulu épouser d'autre. La conversation finit par l'arrivée de MM. de Verville & de la Garouffiere. Et je finis aussi ce chapitre, qui sans doute a été bien ennuyeux, tant pour sa longueur que pour son sujet.

Fin de la troisieme Partie.

T A B L E
D E L A
TROISIEME PARTIE
D U R O M A N C O M I Q U E .

CHAP. XXXVIII. <i>E</i> FFRONTERIE du seigneur de la Rappiniere ,	Page 1
XXXIX. Disgrace de Ragotin ,	8
XL. Ce qui se passa entre le petit Ra- gotin & le grand Baguenodiere ,	26
XLI. Qui n'a pas besoin de titre ,	38
XLII. Les deux freres rivaux ,	42
XLIII. De quelle façon le sommeil de Ragotin fut interrompu ,	95
XLIV. Qui fait la suite de cette troi- sieme Partie ,	99
XLV. Où vous verrez le dessein de Ra- gotin ,	106

- XLVI. *Dessain de Léandre. Harangue
& réception de Ragotin dans la Troupe
comique ,* 112
- XLVII. *Départ de Léandre & de la troupe
comique pour aller à Alençon. Dis-
grace de Ragotin ,* 125
- XLVIII. *Ce qui arriva aux Comédiens
entre Vivan & Alençon. Autre dis-
grace de Ragotin ,* 139
- XLIX. *Mort de Saldagne ,* 153
- L. *Suite de l'histoire de la Caverne ,*
166
- LI. *Fin de l'histoire de la Caverne ,*
174
- LII. *La Rancune désabuse Ragotin sur le
sujet de la l'Etoile. L'arrivée d'un
carrosse plein de noblesse , & autres
aventures de Ragotin ,* 181
- LIII. *Histoire du Prieur de S. Louis ,
& l'arrivée de Monsieur de Ver-
ville ,* 196
- LIV. *Résolution des mariages de Destin
avec la l'Etoile , & de Léandre avec
Angélique ,* 220
- LV. *Ce qui se passa pendant le voyage*

<i>de la Fresnoye. Autre disgrâce de Ragotin,</i>	225
<i>LVI. Suite & fin de l'histoire du Prieur de S. Louis,</i>	231

Fin de la troisieme Partie.



